

**PAGES
MANQUANTES**

4e Année - No 12

Déc. 1911

NOTRE ROMAN COMPLET

LA PASSAGERE de la NAVARRE

Par Maxime Audouin.

M. Segur
K-77-5

La Revue Populaire

MAGAZINE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ MENSUEL.

Dept. 35

The Canadian
AGENCE C

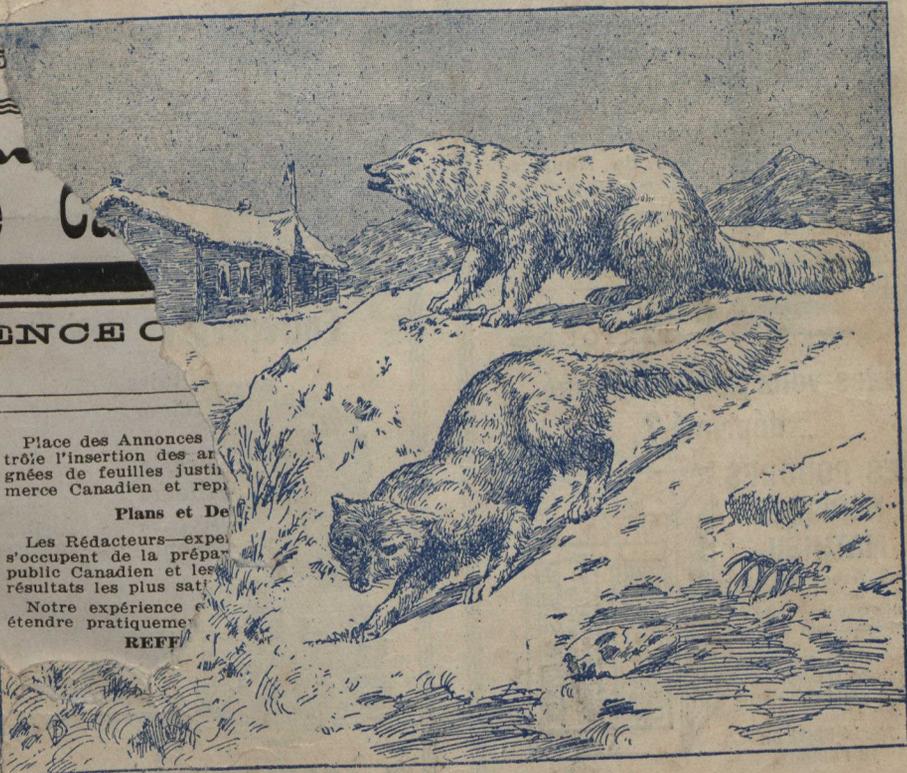
Place des Annonces
trôie l'insertion des ar
gnées de feuilles justi
merce Canadien et rep

Plans et De

Les Rédacteurs—expe
s'occupent de la prépa
public Canadien et les
résultats les plus sati

Notre expérience e
étendre pratique

REFE



LE RENARD BLEU (Voir intérieur)

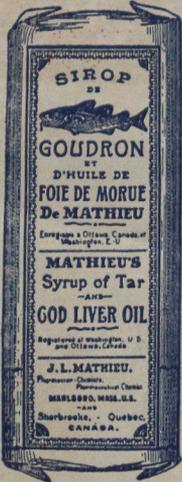
Sommaire: Editorial: La Fin d'une année. Combat de taureaux, par H. Sienkiewicz. La beauté par la torture. Les poissons étranges. La véritable histoire de Jean Hiroux. Les anthropophages. De la Forêt à l'imprimerie. Les Glissières canadiennes. Les \$5.00 de Philémon. Léonard de Vinci et la Joconde. Quelques animaux à fourrure. Sublime charité. Simple aveu. Comment les oiseaux voyagent. Papillons de neige. La petite fille aux allumettes. Une chasse au tigre dans l'Inde. Poésies, Faits et anecdotes, etc.

POIRIER, BESSETTE et Cie,
Edit.-Propriétaires,
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.

REFROIDISSEMENTS

Une des Maladies de la Saison. Sous l'influence du froid, le sang afflue à la gorge, les tissus se congestionnent et la gêne de la respiration provoque la toux, pénible et sèche au début, incessante, fatigante, provoquée par cette sensation de picotement à l'arrière-gorge, de chaleur au milieu de la poitrine, de gêne dans les côtés, avec accompagnement de fièvre: tout ce malaise insupportable cèdera vite à l'action bienfaisante, énergique du

Sirop Mathieu



au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux, auquel des milliers de malades ont dû le retour à la santé, à la vie, dans des cas vraiment graves de Rhumes, de Grippe, de Bronchites, rebelles à tout autre traitement.

EN VENTE
PARTOUT

Etes-vous abattu, fatigué, déprimé ?

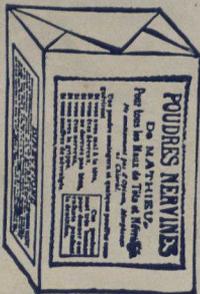
LES POUDRES NERVINES MATHIEU

vous feront le plus grand bien et dissiperont cette lassitude de corps et d'esprit.

Ne contiennent ni opium, ni chloral, ni morphine, ni autres drogues dangereuses.

25c LA BOITE DE
18 POUDRES

La Cie. J. L. MATHIEU, Propriétaires,
Sherbrooke, P. Q.



Un Buste Bien Dessiné
fait valoir la beauté la grâce de la Taille



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha
de Téhéran,
Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: «Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée.»

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANES
Nouvelle Boîte Postale 2678
Dépt. A., Montréal

Raoul L...

Entrepreneur



No 350 RUE RACHEL EST

MONTREAL

Developpez Votre Buste

50c PAQUET GRATIS

Pour 10c en timbres ou argent pour défrayer la distribution, nous enverrons un paquet de 50c du traitement merveilleux du Dr Catherine E. Kelly pour rendre le buste replet et ferme; aussi notre brochure "La Forme Parfaite". Elle s'est servie de ce traitement elle-même et il a amélioré non seulement les proportions de son développement mais aussi celles de ses clientes. Ecrivez aujourd'hui.



DR KELLY Company

Dept. 359 M.A.

Buffalo, N.Y.

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré de
40 pages

POIRIER, BESSETTE & Cie, Edit.prop.
200 Boul. St-Laurent, Montréal.

Chaque semaine, une foule de bons mots, anecdotes, drôleries illustrées; recettes et conseils divers, notes cyclopédiques très instructives.

Magnifiques romans des meilleurs auteurs.

Pourquoi payer fort cher des livres où vous ne trouverez pas le quart de ce que vous donne le "Samedi" pour le prix étonnant de bon marché de \$2.50 par an ou 5 cents le numéro.



Nos DENTS sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal.

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratuits sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

Royal Trust Building, 107, St-Jacques - Montreal, Can.



NUIT D'HIVER

Dans le désert du parc, sous la lune d'hiver,
Le givre aux fleurs d'argent scintille à chaque branche,
Les arbres sont muets, l'allée est toute blanche,
Les étoiles d'acier fourmillent au ciel clair.

Le givre aux fleurs d'argent scintille à chaque branche,
Dentelle délicate aux reflets de cristal;
Les arbres sont muets, l'allée est toute blanche,
Dans le silence aimé s'éveille l'idéal!

Aucun pas n'a terni la neige de l'allée,
Dans le désert du parc, sous la lune d'hiver;
L'herbe de diamants subtils est étoilée,
Les étoiles d'acier fourmillent au ciel clair.

Le givre éblouissant est épars sur les haies,
Dentelle délicate aux reflets de cristal;
Sa blancheur a pâli les bras noirs des futaies;
Dans le silence aimé s'éveille l'idéal!

L'herbe de diamants subtils est étoilée,
Mais demain le soleil rose, aux tièdes ardeurs,
Fera fondre au matin les neiges de l'allée,
Changeant en gouttes d'eau ces nocturnes splendeurs.

Le givre évanoui ne sera sur les haies
Que des larmes de pluie au bruit frais et léger;
Sur les sombres rameaux des profondes futaies
Nos regards mécontents ne verront plus neiger.

La dormante forêt deviendra triste et noire,
Sous les feux du soleil rose aux tièdes ardeurs;
Votre éclat cependant fleurira ma mémoire,
Clairs diamants du givre aux nocturnes splendeurs.

Et l'éblouissement de la nuit froide et belle
Me suivra doucement pendant plus d'un été;
Car un beau souvenir a pour un coeur fidèle
Tous les enivrements de la réalité!

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie,

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 3, No 12, Montréal, Déc. 1911.

La Fin d'une Année

UNE de plus, une de moins!
Une année de plus sur notre tête,
une de moins à vivre! Pour beau-
coup ce sera la dernière; pour d'autres le
commencement de toute une série; pour
d'autres enfin la continuation d'une ère
de prospérité: tel est le cas de la **Revue
Populaire**.

Avec 1911, notre Magazine clôt la 4e
année de sa vie. Elle est jeune encore et
cependant que de chemin a-t-elle déjà
parcouru!

En prenant la chose à la lettre, nous la
voyons pénétrer dans toutes les provinces
de notre beau Canada d'un Océan à l'autre,
visiter les Etats-Unis nos voisins, fran-
chir les mers et s'épanouir un peu sous
toutes les latitudes.

Née avec 100 pages, elle en eut peu après
16 de plus et cette année son format, lui
aussi, s'agrandissait. En même temps,
toute une série d'articles sur les peuples
et choses extraordinaires du monde en-
tier venait lui donner un attrait nou-
veau, particulièrement goûté des lecteurs.

Fidèle à sa ligne de conduite, la **Revue
Populaire** a répondu à la confiance de ses
lecteurs par de successives améliorations
sans cependant augmenter son prix.

Le public l'a compris et a voulu don-
ner à cette oeuvre de son pays l'appui de
sa clientèle sans cesse grandissante.

La Direction et la Rédaction, profondé-
ment encouragées, remercient vivement
leurs amis et, ne voulant pas être en re-
tard avec eux, ont décidé de leur faire
l'agréable surprise de porter leur maga-
zine favori à 132 pages à partir du 1er jan-
vier 1912.

En restant toujours au prix exception-
nellement bas de 10 cents, la **Revue Po-
pulaire** fait donc à ses lecteurs un cadeau
de 16 pages supplémentaires une fois en-
core.

Mais ce n'est pas tout. A la quantité
sera jointe la qualité. Devant le succès
remporté par les articles, cités plus haut,
relatifs aux peuples inconnus, poissons et
animaux étranges, etc., qui font de ce ma-
gazine une encyclopédie intéressante, ins-
tructive et digne des meilleures bibliothè-
ques, la Rédaction, tout en continuant
cette série, y adjoindra des nouvelles à
sensations et des historiettes sentimentales
illustrées de gravures dont l'intérêt hau-
tement artistique rencontrera certaine-
ment la faveur générale.

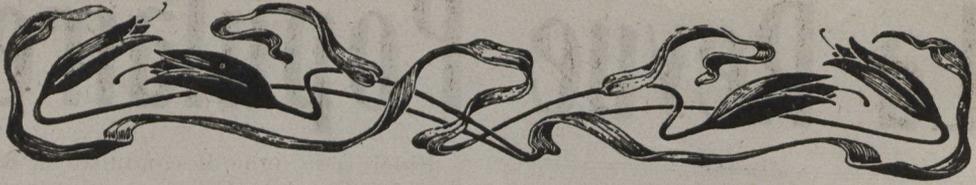
Succès comme noblesse oblige.

Une année de la **Revue Populaire** repré-
sente un minimum de 12 romans com-
plets, 200 articles divers, 400 gravures de
prix, quantité de poésies, anecdotes, etc.
Cette année nous leur donnerons près de
200 pages supplémentaires. Songez au tra-
vail énorme et aux frais importants que
cela représente et le modeste dollar que
cela vous coûte par an est-il une somme
trop élevée?

Non! n'est-ce pas!

Eh bien, restez-nous fidèles et envoyez-
nous vos amis.

Roger Francoeur.



COMBAT DE TAUREAUX

Par Henryk Sienkiewicz

(Adaptation Pierre Luguet)

C'EST dimanche! De grands poteaux de bois supportent depuis plusieurs jours des affiches multicolores dans la Puerta del Sol, la calle Alcalá et les rues les plus animées de la ville, annonçant aux habitants qu'aujourd'hui, "si el tiempo lo permite", (si le temps le permet), auront lieu aux arènes de brillantes courses de taureaux où apparaîtrons les célèbres "espadas" Cara Ancha Lagartijo et Frascuelo.

Le temps permet; tout est bien. Il a plu le matin, mais vers dix heures le vent a dispersé les nuages et les a chassés dans la direction de l'Escorial. A présent, le vent lui-même a cessé; le ciel est d'un bleu intense aussi loin que la vue puisse porter, et un vif soleil luit—un soleil madrilène, qui non seulement chauffe, non seulement brûle, mais mord.

Le mouvement augmente dans la cité; les visages portent l'expression d'une puissante satisfaction.

Deux heures!

La place de la Puerta del Sol se vide lentement; les groupes s'avancent par la calle Alcalá, vers le Prado. Un fleuve de voitures coule au centre de la masse populaire; il coule d'un mouvement long et irrégulier; la foule est très épaisse entre les murailles des maisons et les roues qu'elle frôle au passage. La police, montée sur des chevaux blancs, en uniformes voyants et en tricorne, maintient l'ordre.

C'est dimanche, assurément, et c'est un après-midi de dimanche: les toilettes ont

été soigneusement faites; les vêtements sont ceux des jours de fête. Il est évident aussi que la ville se rend à quelque spectacle curieux. Malheureusement la multitude est unicolore; on n'y voit pas le costume national— veste courte, mouchoirs jaunes "à la contrabandista" dont une corne pend sur l'épaule, chapeaux ronds de Biscaye, ceintures catalanes où passe un bout de poignard.

Ce costume existe encore dans le voisinage de Grenade, de Séville ou de Cordoue, mais à Madrid, et spécialement les jours de fête, c'est le vêtement cosmopolite qui prédomine. On découvre cependant encore le peigne haut et la mantille noire sous laquelle brillent deux yeux plus noirs encore.

En général les visages sont sombres, les regards vifs, les parlers sonores. Le geste n'est pas aussi passionné qu'en Italie, où un homme ne peut rire sans se tortiller comme un serpent ou se mettre en colère sans mordre le fond de son chapeau, mais il est encore énergique et caractéristique. Les traits sont profondément modelés et l'œil est résolu. On sent que même dans le plaisir ce peuple garde son caractère spécial et bien défini. Cependant c'est une nation qui, pendant la semaine, se montre pleine de calme, nonchalante, sobre de paroles et recueillie. Le dimanche lui rend la vie avec l'espoir d'un spectacle sanglant.

Mais traversons le Prado et entrons dans l'avenue qui conduit aux arènes. La

foule est devenue plus épaisse ; çà et là s'élèvent des cris. On acclame au passage les membres de la compagnie tauromachique se rendant au travail.

Voici un omnibus plein de "capeadors." Ceux-ci prendront part au combat et n'auront pour toute arme qu'un manteau rouge au moyen duquel ils tromperont et irriteront le taureau. A travers les glaces on distingue leurs faces basanées, la petite queue de leurs cheveux et leurs chapeaux à trois cornes. Les vestes de diverses couleurs qu'ils portent sont brodées de paillettes d'or et d'argent. Les capeadors vont en omnibus ; le modeste prix qu'on donne de leurs périlleux services ne leur permet pas d'autre luxe.

Un peu plus loin, trois "picadors" à cheval cherchent à se frayer un passage dans la foule. Le soleil joue sur leurs chapeaux blancs à larges bords. Ils sont d'apparence athlétique, mais osseux et maigres. Leurs visages ont quelque chose d'austère et même d'ascétique. Ils se tiennent droits sur de très hautes selles de bois, et dominent fièrement la mer humaine qui les entoure. Chacun d'eux tient à la main une lance terminée par une boule de bois d'où sort une pointe de fer d'un peu plus d'un centimètre de long. Le picador ne pourrait pas tuer un taureau avec cette arme ; elle ne lui sert qu'à l'arrêter un instant, et encore faut-il pour cela que l'homme ait dans les bras une force de géant.

En regardant ces cavaliers étranges, je me rappelle involontairement le Don Quichotte illustré par Doré. Chacun d'eux aurait pu poser devant le célèbre dessinateur pour le "Chevalier de la Triste Figure". Ces silhouettes maigres, nettement tranchées sur un ciel chaud, répondent avec exactitude à l'idée que nous nous faisons du héros de la Manche après avoir lu l'œuvre immortelle de Cervantés.

Mais les picadors nous dépassent, et continuent à fendre la foule. Nous n'en apercevons plus que trois lances, trois hauts de vestes brodées et trois chapeaux. D'autres cavaliers les suivent, si parfaitement semblables aux premiers qu'on croirait volontiers à un seul modèle de picadors pour toute l'Espagne. La seule dif-

férence qu'on puisse constater entre eux vient de la couleur de leurs cheveux ; encore les pauvres bêtes sont-elles toutes aussi lamentablement maigres.

Nos regards se portent à présent sur la longue file de voitures. Certaines d'entre elles sont traînées par des mules, mais par des mules si grandes, si-luisantes, si belles qu'en dépit de leurs longues oreilles, l'équipage n'apparaît pas ridicule. Çà et là on voit aussi des chevaux d'Andalousie aux dos puissants, aux cols en arche, à la face busquée. Ils rappellent étonnamment les coursiers des peintures de bataille du XVIIIe siècle.

La fleur de la société madrilène a pris place dans ces voitures. Les toilettes sont noires ; on ne voit que du noir sous les ombrelles, sous les éventails et autour de la tête des dames ; les cheveux noirs sont soigneusement bouclés sur le front ; les yeux noirs lancent des feux aussi éblouissants que les incandescences de la lave du Vésuve. Couleurs de deuil, attitude orgueilleuse et poudre de riz sont les traits principaux par lesquels se fait remarquer cette société. Les visages des vieilles et des jeunes femmes sont en effet également couverts de blanc, frigidés et pâles. C'est une pitié ! Sans cette coutume étrange, et, disons-le, blâmable, les dames de Madrid auraient ce teint vivant et chaud que donnent le sang du Sud et le soleil du Sud, et qu'on admire avec raison sur les personnages des peintures de Fortuni.

Sur les sièges de devant se tiennent des hommes habillés avec une élégance quelque peu exagérée ; leur attitude est contrainte et comme endimanchée ; en d'autres termes, ils n'arrivent pas à porter leurs vêtements de bons faiseurs avec l'aisance dégagée qui caractérise les membres de la bonne compagnie française.

Mais la masse de l'arène se profile devant nous, plus distincte. L'édifice n'a rien de curieux. On sent que l'architecte n'a pas eu d'autre préoccupation que de mettre des murs autour d'une piste et d'un amphithéâtre pouvant contenir plusieurs dizaines de milliers de personnes.

Plus intéressant est le mouvement autour de ces murs. Le sol y est noir de voitures et de têtes. Emergeant çà et là,

de la masse sombre, un cavalier, un agent de police, un picador aussi brillant qu'un coquelicot épanoui.

La foule se balance, s'ouvre, se ferme, parle à voix haute; les cochers erient; des enfants vendent des programmes en poussant des clameurs; ils se faufilent partout partout, entre les piétons et les cavaliers; on les voit sur les marche-pieds des voitures et entre les roues; les uns grimpent aux arcs-boutant de la maçonnerie du cirque; d'autres se tiennent debout sur les bornes qui indiquent la voie aux équipages. Leurs chevaux bouclés, leurs yeux brillants, leurs traits expressifs, leurs faces bronzées, leurs chemises déchirées, ouvertes sur la poitrine, nous font songer à nos gypsies ou aux enfants des peintures de Murillo. Ils distribuent des programmes et des sifflets. Plus loin, noyés dans la masse populaire, sont des vendeurs de fruits, des marchands d'eau fraîche, leur fontaine de bronze sur les épaules; puis ce sont des éventaires de fleurs; accroupie, une vieille femme aveugle joue de la guitare, une fillette, sa conductrice, folâtrant auprès d'elle.

Mouvements, rumeurs, rires; les éventails s'agitent de toutes parts comme les ailes de milliers d'oiseaux; le soleil régnant dans un ciel immaculé verse par torrents la lumière.

Soudain, des cris partent de tous les côtés: "Mira! mira! mira!" (Regardez! Regardez!) Puis ces cris se transforment en une sorte d'acclamation qui court comme un tonnerre d'un bout à l'autre de la foule; il se calme, s'élève à nouveau et fait tout le tour extérieur de l'arène.

Qu'est-il donc arrivé? Certainement ce sont la Régente et sa cour qui s'approchent. Non. Les cris se précisent, à présent: "Eviva Frascuelo!" C'est l'espada la plus célèbre, arrivant pour recueillir applaudissements et lauriers.

Tous les yeux se tournent vers elle; toutes les femmes se poussent vers sa voiture. L'air s'obscurcit autour du toréador de toutes les fleurs qu'on lui jette; il est le favori, le héros de toutes les imaginations et de tous les rêves; c'est la "perle de l'Espagne". Le pays est, en ce moment, tout bouillant d'enthousiasme

pour lui; Frascuelo revient d'une course à Barcelone, où il a étonné l'Europe des prodiges de son épée; il rentre en sa Madrid qu'il aime, plus glorieux, plus grand — le nouveau Cid Campeador!

Traversons la foule et approchons-nous du triomphateur. Quel équipage! Et quels chevaux! Il n'en est pas de plus beaux dans toute la Castille. Les sièges sont en satin blanc; un homme y est assis, ou plutôt couché: un homme d'un âge difficile à déterminer, car son visage est très soigneusement rasé. Il porte une veste de satin violet pâle, couverte de broderies splendides dont l'or et l'argent reluisent comme des diamants au soleil. Les dentelles les plus délicates ornent sa poitrine. Ses jambes, enveloppées d'une culotte de soie rose, sont négligemment croisées sur la banquette de devant; les muscles des mollets saillent sous le bas de soie; des muscles qui pourraient envier les plus puissants athlètes de l'hippodrome de Paris.

Madrid est fière de ces muscles, et, en vérité, elle a raison.

Le grand homme s'appuie d'une main sur la garde de son épée catalane, et de l'autre il salue aimablement ses admirateurs des deux sexes. Ses cheveux noirs, bien lissés sur sa tête, sont ramenés en arrière et se terminent par une courte tresse. Cette coiffure particulière et cette face entièrement rasée donnent à l'ensemble quelque chose de féminin et de théâtral; le visage ne se distingue pas par l'intelligence: l'intelligence ne serait pas un obstacle à la carrière du toréador, mais elle ne lui est pas non plus indispensable.

La foule pénètre dans le cirque, et nous y pénétrons avec elle. Il ne diffère des autres cirques que par la taille, et aussi parce que les gradins sont de pierres. Les loges sont à la partie supérieure; l'une d'elles est tendue de velours rouge à franges d'or, c'est la loge royale. Si aucun personnage de la cour n'y prend place, c'est le préfet de la ville qui l'occupe. Tout autour s'asseoient les membres de l'aristocratie et les personnages officiels; face à la loge royale, de l'autre côté de l'arène, se tient l'orchestre. Au-dessous des loges

règne un rang de fauteuils, puis ce sont les gradins de pierre. Tout autour de la piste court une barrière de bois de la hauteur d'une épaule d'homme, et entre cette barrière et le premier rang de places, considérablement élevé pour la sauvegarde des spectateurs, s'étend un couloir circulaire où les toréadors trouveront un refuge lorsque le taureau les poursuivra de trop près.

Une moitié du cirque est dans l'ombre ; l'autre est sous un déluge de soleil. Sur chacun des tickets qui donnent accès dans l'arène, les mots "sombra" (ombre), ou "sol" (soleil), sont imprimés à côté du numéro de la place. Les billets marqués "sombra" coûtent beaucoup plus cher que les autres. Il est difficile d'imaginer comment les spectateurs du côté "sol" peuvent endurer, pendant de longues heures, l'atmosphère de feu où ils respirent, assis qu'ils sont sur des pierres brûlantes et un flamboiement mortel sur la tête. Les places sont toutes occupées, cependant. Il est clair que l'amour d'un spectacle sanglant dépasse chez le peuple espagnol la crainte d'être rôti vif.

Dans les contrées du Nord, le contraste entre la lumière et l'ombre n'est jamais aussi saisissant qu'en Espagne ; on y voit toujours une sorte de clair-obscur, de demi-rayonnement, de transition de tons ; ici, la limite est nette, tranchée, brutale. Dans l'espace illuminé, le sable paraît brûler, les yeux souffrent d'une réverbération aiguë ; c'est un abîme de clartés violentes où tout reluit et rutil, où les couleurs décuplent d'intensité. Dans l'ombre, tout paraît avoir été disposé derrière une gare transparente, noyé dans un crépuscule précurseur de la nuit. Chaque être passant de l'ombre à la lumière produit l'effet d'un flambeau qui s'allumerait subitement.

Au moment où nous entrons, la piste est pleine de monde. Chacun des habitants de Madrid—hommes ou femmes— veut "essayer" le sable où se jouera tantôt le drame sanglant. Il leur semble ainsi qu'ils prendront une part active à la lutte. Des groupes nombreux se forment, allumant des cigarettes et discutant avec vivacité les mérites de tel trou-

peau ou de tel autre. Des enfants crient et se poursuivent. J'en vois un qui agit devant les yeux d'un de ses camarades un lambeau de drap rouge, le traitant exactement comme le capeador traitera tout à l'heure le taureau. L'autre endure d'abord patiemment ; puis il roule des yeux furieux et fond sur son adversaire. Celui-ci l'évite adroitement en simulant des passes de cape. Les deux gamins trouvent des spectateurs qui les excitent et les applaudissent.

Le long de la barrière se promènent des vendeurs d'oranges proclamant les mérites de leur marchandise. Ils jettent les fruits par-dessus les ombrelles et les têtes, avec une surprenante dextérité, jusqu'aux gradins les plus élevés du cirque ; les pièces de cuivre leur parviennent par la même voie ; ils les saisissent au vol sans jamais les laisser tomber à terre. Les dialogues à voix haute, les rires les appels, les bruits, le froissement des éventails, le mouvement des arrivants, composent un ensemble si plein de vie qu'aucun autre spectacle ne pourrait en donner l'idée.

Des sons de trompettes et de tambours partent tout à coup de l'orchestre. A ce signal, les gens rassemblés dans l'arène s'envolent vers leurs places avec autant de hâte que si un péril immédiat menaçait leur vie. Il y a comme un écrasement et comme une panique. Puis tout est assis, tout est noir ; les spectateurs sont épaule à épaule. La piste est restée vide, inondée de soleil.

Face à la loge royale, une grille s'ouvre dans la barrière, et deux "alguazils" font leur entrée. Leurs chevaux blancs, crinière et queue tressées, sont aussi beaux que s'ils descendaient de tableaux de maîtres. Les cavaliers eux-mêmes, coiffés de velours noir à plumes blanches, habillés de velours noir, portant de magnifiques cols de dentelles, rappellent les incomparables personnages de Velasquez, qu'on admire au musée du Prado. Il nous semble, en les voyant, être revenu aux temps depuis longtemps évanouis de l'ancienne chevalerie. Les deux hommes sont beaux et de formes élégantes. Ils chevauchent étrier contre étrier, et font lentement le tour de l'arène, comme s'ils vou-

laient s'assurer qu'aucun spectateur imprudent n'y est demeuré. Ils s'arrêtent enfin devant la loge royale et se découvrent respectueusement, d'un mouvement plein de grâce.

Ceux qui assistent pour la première fois aux courses de taureaux en Espagne sont invariablement séduits par ce cérémonial du moyen-âge, par cet appareil et par la dignité des cavaliers. Les alguazils ont l'air de deux nobles hérauts rendant hommage à leur souveraine au début d'un tournoi.

C'est la permission d'ouvrir le spectacle qu'en effet ils sollicitent, en même temps qu'ils demandent la clef du toril où sont enfermés les animaux du combat. Au bout de quelques secondes, cette clef est jetée de la loge royale, attachée à une chaînette d'or; les cavaliers saluent de nouveau et s'éloignent. Tout ceci n'est évidemment qu'une formalité, qu'une cérémonie, et le spectacle était antérieurement autorisé; les écuries ne sont même fermées qu'à l'aide de simples loquets de fer. Mais la cérémonie est belle, et on ne l'omet jamais.

En quelques secondes, les alguazils ont disparu; la grille s'ouvre encore, et toute une compagnie apparaît. Les deux cavaliers que nous venons de voir tiennent la tête; derrière eux s'avance un rang de capeadors, puis ce sont les "banderillos", et le cortège est clos par les picadors. La troupe entière brille de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, reluit de paillettes, d'or, d'argent, de satins et de soies. Elle traverse la partie éclairée de la piste, chatoyant sous le soleil comme un parterre de fleurs. L'oeil ne peut se rassasier de ce spectacle véritablement merveilleux.

Ayant atteint le centre de l'arène, la compagnie se disperse tout à coup comme un vol d'abeilles. Les picadors se disposent autour de la barrière et brandissent fièrement leurs lances; les hommes à pied formeront des groupes pittoresques; ils ont pris des postures à la fois indifférentes et théâtrales; ils attendent le taureau.

C'est probablement le plus bel instant

du spectacle; plein d'originalité, si véritablement espagnol qu'on regrette de ne pas être peintre pour en saisir un croquis rapide. Que de couleurs, sous la lumière cruelle du soleil, pour séduire l'oeil d'un artiste.

Bientôt, le sang coulera sur ce sable. Mais à présent, tout est immobile et silencieux dans le cirque; on entendrait presque les battements des éventails, que des mains impatientes agitent machinalement. Tous les regards se tendent vers la porte d'où le taureau s'élancera. Le temps se compte par secondes.

Tout-à-coup, un sifflet aigu, en même temps qu'un coup de trompette long et lugubre, partent de l'orchestre; la barrière s'ouvre avec fracas et le taureau bondit dans l'arène comme la foudre.

C'est un noble animal, le cou splendide et puissant, la tête relativement courte, les cornes énormes et pointées en avant. Nos pauvres bestiaux ne donnent qu'une bien faible idée de cette bête magnifique, car, bien que le taureau d'Espagne n'égalé pas le nôtre en volume, il le dépasse en force, et surtout en activité. On reconnaît, du premier coup d'oeil, une bête élevée à l'état sauvage et sur de grands espaces; elle est habituée à de longues courses et se meut presque aussi facilement qu'un daim. Et c'est ce qui rend dangereux au suprême degré le taureau d'Espagne. Ses jambes de devant sont un peu plus hautes que les autres, comme il arrive de presque tous les animaux originaires des montagnes. En effet, les taureaux de courses sont presque tous recrutés des "gandaerías" de la Sierra Morena. Leur couleur est le plus souvent noire, rarement rousse ou pie. Le poil est court, aussi luisant que du satin; le cou seul est couvert d'une crinière un peu plus longue et bouclée.

Après s'être élançé violemment dans l'arène, le taureau s'arrête au centre, et regarde à droite et à gauche de ses yeux sanglants. Mais, le tout ne dure pas plus de deux secondes; il a vu un groupe de capeadors; l'animal baisse la tête et fond sur eux comme un ouragan. Les capeadors se dispersent, et, tenant derrière eux le manteau rouge, ils se distribuent sur

l'arène avec une incroyable légèreté; ils sont partout; ils reluisent partout; à droite, à gauche, au milieu de la piste, près de la barrière, devant les yeux du taureau, derrière lui. Les capes flottent en l'air comme autant de bannières agitées par le vent.

Le taureau poursuit les capeadors dans toutes les directions; ses mouvements sont rapides comme l'éclair; il en casse un, mais un autre lui met le manteau rouge devant les yeux; la bête abandonne sa première victime pour courir après la seconde, mais avant qu'elle ait pu l'atteindre, un troisième toreador s'est interposé. Le taureau se jette sur celui-là. La distance entre eux décroît; les cornes de l'animal vont toucher l'épaule du capeador; encore une seconde et le malheureux sera cloué à la barrière. Mais l'homme a touché le haut des planches de sa main libre; il s'enlève avec aisance et disparaît comme s'il avait été bu par la terre.

Qu'est-il arrivé? Le capeador a simplement sauté dans le couloir qui sépare l'arène du premier rang de sièges.

Le taureau choisit un autre adversaire; mais avant qu'il ait pu s'élancer, le premier capeador a déjà franchi la barrière et, avec l'agilité d'un Indien sautant la haie d'une ferme, il a reparu dans l'arène. L'animal poursuit avec acharnement ses insaisissables ennemis, qui ne disparaissent qu'au moment d'être atteints par ses cornes. Il comprend enfin où les capeadors se cachent. Il rassemble toutes ses forces; la fureur lui donne l'élan, et il bondit comme un cheval de chasse par dessus la barrière, certain cette fois, de fouler aux pieds ses persécuteurs.

Mais, au même instant, ceux-ci sont rentrés dans l'arène avec la prestesse de chimpanzée, et le taureau prend sa course par tout le couloir sans rien découvrir devant lui.

Le premier rang des spectateurs se penche; à coups de cannes, à coups d'ombrelles, à coups d'éventails on frappe la bête puissante. Le public s'excite; un taureau qui franchit aussi aisément la balustrade est certainement une brave bête. On applaudit; les gradins supérieurs claquent des mains et crient: "Bravo toro!

Muy buen! Bravo toro! (Bravo taureau! Très bien! Bravo taureau!)

Mais on a ouvert une porte dans la barrière, et voici de nouveau l'animal dans l'arène. Devant lui, à l'opposé de la piste, deux capeadors se sont assis sur une marche de bois accotée aux planches, et causent sans donner le plus léger signe d'anxiété. Le taureau s'élance vers eux... le voici au centre... les deux hommes causent... il a fait dix pas encore... les deux hommes causent et ne paraissent même pas le voir... la bête a fait cinq pas de plus... ils causent toujours. Des cris d'alarme s'entendent çà et là dans le cirque; devant les cornes acérées, les deux hardis compagnons sautent, l'un à droite et l'autre à gauche. Les cornes frappent la barrière d'un choc sourd. Un tonnerre d'applaudissements éclate, et le demeurant des capeadors reparait pour continuer son jeu.

La folie du taureau devient de la furie; il s'élance, se précipite, revient sur ses traces; à chaque seconde ses cornes frappent; à chaque seconde, il semble que rien ne puisse arracher cet homme ou cet autre à la mort. Mais, les cornes n'atteignent que l'air; les capes rouges continuent à flotter en tous sens; parfois l'une d'entre elles tombe sur le sol; le taureau la piétine avec fureur et la fait presque disparaître dans le sable. Mais ce n'est plus assez; il lui faut une victime, et il la cherche de toutes parts.

Dès lors, il court dans tous les sens, benglant, les yeux injectés de sang... Puis il s'arrête: un nouveau spectacle a frappé sa vue—un picador à cheval.

Jusqu'alors les picadors sont restés immobiles comme des statues sur leurs chevaux maigres, la lance en l'air. Le taureau, occupé seulement des capes détestées, ne les a pas vus, ou s'il les a vus, c'est sans y faire attention. Il n'arrive presque jamais que le taureau commence la bataille par les cavaliers. Les manteaux rouges l'absorbent tout entier et provoquent sa rage. Il se peut aussi que les picadors lui apparaissent semblables aux bergers à demi sauvages de la Sierra Morena, qu'il voyait journellement, et devant qui il était accoutumé à fuir avec

tout le troupeau.

Mais à présent il a assez des capes ; sa fureur l'incite à percer un corps vivant de ses cornes, et à trouver sa vengeance dans du sang.

Pour les spectateurs peu accoutumés, un moment terrible est venu. Chacun comprend que le massacre va commencer.

Le taureau baisse la tête et recule l'espace de quelques pas, comme pour prendre son élan ; le picador tourne légèrement son cheval pour lui faire présenter le flanc droit à l'assaillant ; de cette manière, et

de l'assaillant sont perdus sous le ventre du cheval ; les cornes y disparaissent entièrement ; parfois la victime et son cavalier sont soulevés ; parfois le train de derrière du cheval seul s'enlève, les jambes s'agitant convulsivement. Le picador tombe sur le sol ; le cheval tombe sur lui ; on entend le craquement de la selle : homme, bête, tout ne forme plus qu'une masse confuse que le taureau foule des sabots et perce avec acharnement de ses cornes.

Les visages des non initiés pâlisent. A Barcelone et à Madrid j'ai vu des An



Soudain l'animal furieux s'élanç

ses yeux étant aveuglés par un bandeau de drap, l'animal ne se dérobera pas au moment de l'attaque. La lance à pointe courte est abaissée dans la direction du taureau, qui recule encore. Il semble qu'il doive se retirer entièrement, et les poitrines respirent, moins oppressées.

Soudain l'animal furieux s'élanç avec la puissance d'un roc roulant du haut d'une montagne. En un clin d'oeil vous voyez la lance plier comme un arc, sa pointe appuyée à l'épaule du taureau. Puis, c'est simplement sinistre : la tête et le cou

glaises devenir aussi blanches que le linge. Tout ce qui est entré pour la première fois au cirque a l'impression d'une catastrophe. Quand on voit le picador tomber d'un bloc, pressé par le poids du cheval et de la selle ; quand on voit le taureau furieux pousser ses cornes dans la masse sanglante, il semble qu'il n'y ait plus de salut pour l'homme, et que ses compagnons ne relèveront qu'un cadavre.

Mais, c'est une illusion ; tout ceci est au programme du spectacle.

Sous le cuir et sous les paillettes le pi-

cador porte une armure qui l'empêchera d'être écrasé; c'est à dessein qu'il tombe sous son cheval, qui le protégera ainsi de son corps contre les cornes meurtrières. En effet, le taureau qui voit devant lui une énorme masse de chair y dépense toute sa rage. Laissez-moi ajouter que la durée de la boucherie est comptée à une seconde près. Les capeadors ont attaqué le taureau de tous les côtés, et celui-ci, pour les poursuivre, doit abandonner ses victimes. Il les quitte; il chasse de nouveau les manteaux rouges; ses cornes aigues, maintenant couvertes de sang, menacent une fois de plus les épaules des hommes agiles. Ceux-ci, tout en s'échappant, conduisent leur ennemi à l'opposé de l'arène. D'autres retirent le picador de sous son cheval et le font passer par dessus la barrière. Le picador n'y passerait pas seul; le poids de son armure lui permet à peine de se mouvoir.

Le cheval essaie aussi de se relever; il y arrive parfois pour un instant, et un spectacle affreux frappe alors la vue; de son ventre percé pendent des intestins sanglants, souillés de liquides et de matières verdâtres. La pauvre bête tâche de faire quelques pas; mais ses pieds hésitants trébuchent dans ses propres entrailles; elle retombe, fouille le sable de ses sabots, frissonne. Cependant les serviteurs lui enlèvent rapidement bride et selle, et terminent ses souffrances d'un coup de stylet à la nuque.

Le cadavre sanglant reste sur l'arène. Les intestins sont enlevés dans un baquet. Le public trépigne et applaudit; l'enthousiasme le saisit peu à peu: "Bravo toro! Bravo toro!" Les yeux flambent le sang monte aux joues; des chapeaux volent dans la piste en l'honneur du picador.

Pendant ce temps le taureau, qui a flairé le sang, tue d'autres chevaux. Si ses cornes, au lieu de frapper le ventre, s'enfoncent au défaut de l'épaule, c'est un large flot de sang noir qui jaillit de la blessure; le cheval s'enlève et tombe en arrière avec son cavalier. Un double danger menace alors l'homme: les coups du taureau, et, en dépit de son armure, la possibilité de se rompre le cou. Mais comme nous l'avons dit, le corps du cheval

protège le cavalier; en outre le picador cherche toujours à recevoir l'assaut au bord de l'arène; de cette manière il est couvert d'une part par sa monture, et de l'autre par la barrière. Quand le taureau recule, le picador avance, mais de quelques pas seulement, de façon que le combat ne puisse jamais prendre place au centre.

Cependant toutes ces précautions ne serviraient pas à grand'chose, et le picador finirait par être massacré, si les capeadors n'étaient pas là. Ce sont eux qui pressent le taureau, qui détournent son attention, qui s'élancent avec une audace inouïe au devant de sa rage, sauvant à chaque instant la vie de quelqu'un des participants du combat.

J'ai vu un jour une "espada"; en retraite devant le taureau furieux, buter dans la tête d'un cheval mort et tomber sur le dos; la mort inévitable était au-dessus de l'homme; les cornes menaçantes étaient près d'entrer dans sa poitrine, quand une cape rouge passa comme un éclair entre la poitrine et les cornes. Le taureau releva son mufle et poursuivit la cape. On peut affirmer que sans cette bande de clowns agitant des drapeaux écarlates le métier de toréador deviendrait impossible, et qu'il mourrait autant d'hommes que de chevaux à chaque représentation.

Il arrive rarement qu'un picador puisse arrêter le taureau de la pointe de sa lance. Cela n'arrive que quand l'animal attaque faiblement, ou quand le picador est doué d'une force surhumaine dans les bras. Ordinairement le taureau tue les chevaux comme des mouches; il est terrible lorsque, couvert d'écume, luisant sous le soleil, le sol sanglant des coups de lance et les cornes rouges, il court autour de l'arène comme ivre de sa victoire. Un beuglement profond sort de ses puissants poumons; il disperse les capeadors; puis il s'arrête tout-à-coup devant le cadavre d'un cheval; il l'attaque avec une frénésie nouvelle, l'enlève sur ses cornes, le porte autour de la piste, élaboussant de sang les spectateurs des premiers gradins, puis le rejette sur le sable et le perce encore de coups furieux. Il croit, évidemment,

que le spectacle est terminé; qu'il s'est terminé par son triomphe.

Mais le spectacle est à peine à la moitié de son cours. Les picadors dont les chevaux ont échappé au massacre s'éloignent, il est vrai, de l'arène, mais ils y sont immédiatement remplacés par les banderilleros, qui entrent en criant et en sautant. Chacun d'eux brandit deux dards d'une aune de longueur, ornés, en harmonie avec le costume de l'homme, de rubans bleus, verts ou rouges, et terminés par une pointe barbelée qui ne pourra plus sortir de la peau du taureau quand elle y aura pénétré. Ces hommes entourent l'animal, courent en cercle autour de lui, agitent leurs banderilles, visent le col, menacent et se démènent.

Le taureau roule des yeux sanglants, tourne sa tête massive à droite et à gauche, cherchant à deviner quelle nouvelle espèce d'ennemis lui arrive: "Vous n'avez pas eu assez de sang, semble-t-il penser, vous en voulez encore; vous en aurez!" Et, choisissant sa victime, il s'élançait.

Mais qu'arrive-t-il? Le premier banderillo, au lieu de fuir devant la bête, vient à sa rencontre; il court près de la tête comme s'il voulait l'éviter; mais au même instant quelque chose est suspendu dans l'air comme un arc-en-ciel; l'homme s'échappe les mains vides, de toute la force de ses jambes, et deux xdrads colorés restent plantés dans le col du taureau.

Puis deux autres banderilles s'enfoncent dans sa chair frissonnante, puis deux encore: six ensemble, peintes de trois couleurs. Le cou de la bête apparaît maintenant comme orné d'un bouquet de fleurs, mais ces fleurs ont les plus terribles épines que jamais fleurs de la terre aient portées. A chaque mouvement du taureau, à chaque tour de sa tête les javelines enrubannées s'enlèvent, s'agitent, passent d'un côté à l'autre du col; à chaque effort la pointe s'enfonce davantage dans la blessure. L'animal éprouve des douleurs cuisantes qui l'affolent, mais plus il secoue les banderilles et plus sa souffrance grandit. Le taureau a jusqu'alors attaqué; c'est maintenant lui qu'on attaque, et terriblement. Il voudrait s'affranchir de ces dards qui le torturent; il

ne mugit plus, mais pendant les courts instants de silence qui se produisent entre les cris sauvages, les applaudissements, la clameur du public, on entend sortir de sa poitrine des gémissements quasi-humains. Les yeux tout à l'heure furieux ont pris une expression désespérée, et la langue pend péniblement.

Le taureau doit s'estimer heureux, cependant, de n'avoir affaire qu'à cette sorte de banderilles. Si—ce qui d'ailleurs arrive rarement—la bête refuse d'attaquer les chevaux et n'en tue aucun, le public enragé se lève, et une sorte de révolution se produit dans le cirque. Les hommes tournent leurs cannes, les femmes leurs ombrelles et leurs éventails vers la loge royale; la voix sauvage et rauque des cavaliers, la voix aiguë des senoras ne crient qu'un mot "Fuego! Fuego!" (Le feu! Le feu!)

Les représentants du gouvernement font attendre assez longtemps leur assentiment. Les cris deviennent menaçants; toutes les poitrines les poussent; la rumeur devient si violente qu'il semble que les spectateurs vont passer de la prière à la révolte et aux actes irréparables. Une demi-heure passe: "Fuego! Fuego!" Plus rien à faire; le signal est donné; l'infortuné taureau reçoit dans le col une paire de banderilles qui s'enflamment à l'instant même. La pointe barbelée fait son chemin dans la blessure; la tête de la bête s'entoure de fumée et d'un jaillissement d'étincelles; de petites agglomérations de poudre éclatent et brûlent sous sa peau même; l'odeur de la chair et du poil grillés emplit l'arène.

La cruauté ne peut être poussée plus loin en vérité; mais les délices du public sont maintenant à leur zénith. Les yeux des femmes sont couverts d'un brouillard causé par l'excitement; chaque poitrine palpète de plaisir; les vêtes se renversent; les dents blanches luisent entre les lèvres entr'ouvertes. On dirait que les tourments de la bête retentissent dans les nerfs délicats en ondes de plaisir délirant. Il n'y a qu'en Espagne qu'on puisse voir ces choses. La frénésie féminine présente quelques symptômes hystériques; elle fait songer à certains mystères phéniciens, dont

Combat de Taureaux

les autels d'un culte spécial étaient le théâtre.

L'audace et l'adresse des banderilleros dépassent d'ailleurs toute imagination.

J'ai vu l'un d'eux s'asseoir sur une chaise au milieu de l'arène, et croiser négligemment devant lui ses jambes en bas roses. Il tenait au-dessus de sa tête une banderille et attendait le taureau. Celui-ci l'attaqua violemment. Un instant après la banderille était plantée dans sa chair, et il démolissait la chaise à coups de tête. Comment l'homme avait-il fait pour passer entre son siège et les cornes, je ne le saurai jamais, c'est le secret de sa dextérité. Un autre banderillero, à la même représentation, ramassa la lance d'un picador au moment où le taureau l'attaquait furieusement. Il la planta en terre et franchit d'un bond toute la longueur de l'animal. Le taureau stupéfié cherchait par où son ennemi avait bien pu disparaître. Cependant l'homme, en l'air, lui avait enfoncé une banderille dans le cou.

On voit à chaque course de semblables miracles d'adresse et de témérité.

Un taureau ne reçoit jamais plus de trois paires de banderilles. Quand elles ont été plantées, l'orchestre donne une note de trompette triste et prolongée; le moment tragique et excitant du spectacle approche. Tout ce qui s'est passé auparavant n'était en quelque sorte qu'une préparation. Le quatrième acte du drame va se jouer.

Le "matador" lui-même paraît sur l'arène: "l'espada". Il est vêtu comme les autres mais plus richement. Sa veste est tout or et tout paillettes; des dentelles de prix ornent sa poitrine. On peut encore le distinguer à ceci qu'il est toujours tête nue. Ses cheveux noirs sont soigneusement lissés et se terminent par une petite tresse. Sa main gauche tient une sorte de fanion de drap rouge, et sa main droite une longue épée de Tolède. Les capeadors l'entourent comme des soldats entourent leur chef, prêts toujours à intervenir au moment du péril, et lui s'approche du taureau, froid, digne, mais terrible et triomphant.

Les coeurs battent violemment dans toutes les poitrines; le silence s'établit.

A Barcelone et à Madrid j'ai vu les quatre plus éminentes "espadas" d'Espagne, et j'admets qu'à part leur sang-froid, leur adresse et leur entraînement, elles possèdent un certain pouvoir hypnotique qui agit sur l'animal et l'emplit d'une alarme mystérieuse. Le taureau se conduit autrement devant le matador que devant les précédents acteurs du drame. Ce n'est pas qu'il recule, au contraire, il l'attaque peut-être avec plus d'opiniâtreté encore. Mais, dans les luttes précédentes, on sentait chez l'animal, en même temps que sa furie, le plaisir de chasser, de disperser, de tuer; le taureau semblait convaincu que la fête entière était donnée pour lui; qu'on n'attendait qu'une chose: le voir verser du sang. Maintenant, au spectacle de cet homme glacial, l'épée à la main, il se convainc que la mort est devant lui, qu'il va périr, que l'acte irréparable s'accomplira bientôt, sur ce sol rouge.

L'état mental de la bête est évident pour tout le monde. Et c'est peut-être de cette impression lugubre que naît pour les Espagnols le charme du spectacle. L'organisme puissant, bouillant d'une surabondance de vitalité, de désir, de force, ne veut pas mourir; il ne consentira pour rien au monde à disparaître. Et la mort inévitable, irrésistible, approche; dès lors, c'est une indicible tristesse, un incommensurable désespoir qui s'emparent du taureau et augmentent à chaque seconde. Il ne voit plus les capeadors, qu'il poursuivait tout à l'heure avec tant de rage; il attaque le matador seul, mais il l'attaque comme s'il se sentait déjà perdu.

L'espada ne le tue cependant pas d'abord, car c'est défendu par les lois tauro-machiques. Elle trompe le taureau par des mouvements du fanion, échappe aux cornes menaçantes par des voltes légères, attend le moment favorable, recule, avance. Le toréador cherche évidemment à augmenter l'angoisse de l'assistance; il va frapper!... mais non, l'épée s'abaisse et le fanion s'élève. Il va frapper!...

La lutte couvre toute l'arène; elle luit sous le soleil, elle s'assombrit dans l'ombre. Les applaudissements se font entendre dans le cirque; les acclamations re-

tentissent tantôt générales, tantôt isolées, partant de la poitrine d'une femme incapable de réprimer l'expression de son enthousiasme. A certains moments, les braves éclatent en tonnerre; à d'autres, si le toréador a maladroitement reculé ou a donné un faux coup, les sifflets déchirent les oreilles.

Le taureau a maintenant donné une dizaine de coups de cornes—toujours dans le fanion—le public est satisfait; çà et là des voix crient: "Mata el toro! Mata el toro!" (Tuez le taureau! Tuez le taureau!)

Alors un éclair luit si soudainement que l'oeil ne peut le suivre; les groupes de combattants se dispersent et dans le col de la bête au-dessus des banderilles colorées, passe la poignée rouge de l'épée. La lame s'est enfoncée jusqu'aux deux tiers de sa longueur, et, perçant les chairs, a atteint les poumons.

L'espanda est sans défense; le taureau l'attaque encore, mais quelques voltes du fanion rouge le trompent, et le matador l'évite facilement.

Il semble cependant que le public soit subitement devenu sauvage. Ce ne sont plus des cris qu'on entend, mais quelque chose qui tient du beuglement et du hurlement. Tout le monde est debout. Les bouquets, les paquets de cigares, les chapeaux, les éventails volent dans l'arène. Le combat approche de sa fin.

Un voile couvre les yeux du taureau; de sa bouche pendent des stalactites de salive sanglante; son gémissement devient rauque; la nuit enveloppe sa cervelle de brute. La lumière et la chaleur du soleil lui deviennent insensibles. Il attaque encore, mais comme dans un songe. Enfin, l'animal vaincu rassemble ce qui lui reste de conscience; il s'accule à la barrière, titube un instant, s'agenouille, verse du train de derrière et commence à mourir.

Le matador ne le regarde pas plus longtemps; il a les yeux tournés vers l'assistance, d'où continuent à tomber des chapeaux et des cigares, drû comme grêle; il salue; les capéadors rendent aux spectateurs leurs coiffures.

Cependant, un homme mystérieux, habillé de noir, a sauté la barrière et planté

un stilet dans la nuque du taureau. C'est le coup de grâce; la tête de l'animal s'allonge sur le sable, et ses yeux s'éteignent définitivement.

Tous les acteurs du drame s'éloignent. Pendant un instant l'arène reste vide; on n'y voit plus que le cadavre du taureau et les carcasses éviscérées de quatre ou cinq chevaux, raides et froides.

Mais au bout d'un certain temps, entrent des hommes et des mules splendidement harnachées de jaune et de rouge; les hommes attendent les mules aux cadavres et les lancent au grand galop autour de l'arène, de manière que les spectateurs puissent s'éjouir une fois encore du spectacle de la boucherie passée. Puis, au grand galop également, tout disparaît par la porte du toril.

N' imaginez pas, cependant, que le spectacle se termine ainsi, par la mort d'un seul taureau. Après celui-ci en viendra un second, puis un troisième, et ainsi de suite. A Madrid, six bêtes périssent à chaque course. A Barcelone, les jours de fête, on en tue huit.

N' imaginez pas, non plus, que le public se lasse de la monotonie du combat. En premier lieu, ce combat est varié par des épisodes personnels dûs au tempérament du taureau, au plus ou moins de rage qu'il montre, au plus ou moins d'adresse des hommes dans leur travail; en second lieu, le public espagnol ne se fatigue jamais du spectacle du sang et de la mort.

Les toréadors périssent rarement, tant est grande leur adresse, mais si cela arrive la "corrida" est considérée comme d'autant plus splendide, et le taureau reçoit autant d'applaudissements que sa victime. Cependant, comme une course se passe rarement sans qu'il arrive quelque accident à un homme, un docteur est toujours présent, ainsi qu'un prêtre muni de tout ce qu'il faut pour conférer s'il y a lieu les derniers sacrements. Celui-ci ne se tient naturellement pas dans l'assistance; il attend dans une chambre spéciale où les blessés lui sont apportés.

Que les combats de taureaux, sous l'influence du temps, soient abandonnés en Espagne, c'est ce qu'on pronostiquerait difficilement. L'amour de ces combats est

si profondément enfoncé au coeur du peuple espagnol. Les rangs les plus intelligents et les plus élevés de la population s'y rendent avec autant d'empressement que les autres. Les partisans de la tauro-machie n'y voient qu'une chasse hasardeuse, répondant au caractère chevaleresque de la nation. Mais la chasse est un amusement, non une profession; en chasse, il n'y a pas de public, mais seulement des acteurs; on n'y voit jamais des groupes de femmes défaillant de plaisir au spectacle de la souffrance et de la mort. A la chasse, personne n'expose sa vie pour de l'argent.

Quand on me demandera si le spectacle est beau, je répondrai: oui; beau surtout par ce qui l'environne, ce soleil, ces ombres, ces milliers d'éventails, s'agitant comme si un essaim de papillons s'était

dispersé dans le cirque, ces yeux, ces lèvres rouges et humides; beau par l'incroyable diversité des tons chauds et forts, beau par les couleurs, par l'or, par les paillettes, par le sol flambant, par la chaleur; beau par les preuves de téméraire audace qu'on y rencontre à chaque seconde, par la terreur mystérieuse qui plane sur le jeu tout entier. Tout cela est infiniment plus séduisant que les fleuves de sang et les flots d'entrailles.

Celui, cependant, qui ne connaît que la description des corridas espagnoles, et qui les voit ensuite de ses propres yeux, ne peut que penser: "Quel peuple étonnant que celui qui cherche sa joie dans le spectacle de ce qu'il y a de plus absolu, de plus terrible et de plus inévitable: la mort?"

La Corbeille d'Argent

Pour peu que votre image en mon âme renaisse,
Je sens bien que c'est vous que j'aime encor le mieux...
Vous avez désolé l'aube de ma jeunesse:
Je veux pourtant mourir sans oublier vos yeux;

Ni votre voix surtout sonore et caressante,
Qui pénétrait mon coeur entre toutes les voix;
Et longtemps ma poitrine en restait frémissante
Comme un luth solitaire encore ému des doigts.

Ah! J'en connais beaucoup dont les lèvres sont belles,
Dont le front est parfait, dont le langage est doux!
Mes amis nous diront que j'ai chanté pour elles,
Ma mère vous dira que j'ai pleuré pour vous.

J'ai pleuré, mais déjà mes larmes sont plus rares,
Je sanglotais alors, je soupire aujourd'hui;
Puis bientôt viendra l'heure où les yeux sont avares
Et ma tristesse alors ne sera plus qu'ennui.

Oui, pour avoir brisé la fleur de ma jeunesse,
J'ai peur de vous haïr lorsque je serai vieux.
Que toujours votre image en mon âme renaisse,
Que je pardonne à l'âme en souvenir des yeux!

SULLY-PRUDHOMME.



Noel Triste

On l'avait recueillie un jour d'hiver, au seuil d'une porte... Malgré les tiédeurs de l'hôpital, malgré les caresses des soeurs, son pauvre coeur glacé n'avait pu se réchauffer jusqu'à la vie... Et doucement l'enfant se mourait du froid.

— Soeur, disait l'orpheline, est-ce demain Noël?
C'est demain que Jésus descend de son grand ciel
Pour donner des jouets?... Qu'aurais-je pour étrenne?...
— Demain, disait la soeur, Jésus te fera reine...
— Oh! quand j'avais maman, qu'un matin on a mise
Dans une grande bière, et qui dort sous la bise,
Là-bas dans un grand trou, Jésus vint m'apporter
Un oiselet mignon que j'écoutais chanter...
Mais hélas! il mourut... il mourut le jour même
Qu'on emporta maman... Plus personne ne m'aime!
Soeur, je voudrais un chat... un petit chat tout blanc...
Tout timide et craintif... tout frileux... tout tremblant...
Un chat aussi mignon qu'autrefois ma fauvette...
— Tu l'auras, dit la soeur, mais dors, chère fleurette...
... Et l'enfant s'endormit pour rêver à l'éveil,
... Le lendemain, tapi, dans un rond de soleil,
Parmi les plis du drap, en une molle pose,
Un petit chat tout blanc, au bout du nez tout rose,
Guettait, très attentif, le réveil de l'enfant...
"Oh! Minet!" cria-t-elle, et son bras triomphant
Attira vers son front mat la mignarde bête...
"Sur ta toison, Minet, je vais poser ma tête,
Dit-elle, n'est-ce pas? car, vois-tu, j'ai tant mal!..."
Câlin et ronronnant, le fragile animal
Accueillit le front lourd entre ses pattes lestes
Et dans les cheveux bruns joua par menus gestes.
.....
Soudain, l'enfant trembla... Ses petits doigts raidis
Se crispèrent un peu sur ses yeux agrandis...
.....
Minet qui vit les cils battre en crises dernières
D'un mouvement joueur ferma les deux paupières.

Pierre GALLIEN.



ROMAN COMPLET

La Passagère de la "Navarre"

Maxime Audouin

— o —
PREMIERE PARTIE



Le 21 mars dernier, je m'embarquais à bord de la "Navarre", l'un des paquebots de la Compagnie générale transatlantique qui font le service régulier entre Saint-Nazaire et Vera-Cruz. Je me rendais à Mexico, ville natale de ma chère et regrettée mère, où m'attendait mon oncle don Rubiô. De là, après un séjour de quelques semaines, je comptais entreprendre, à travers le Mexique et les Etats-Unis, un long voyage d'excursion, sans autre but que mon plaisir.

L'homme propose...

Le premier soir, au dîner, le hasard me donna comme vis-à-vis une famille composée de trois personnes, lesquelles ne tardèrent pas à accaparer mon attention — l'une d'elles particulièrement.

C'était, comme je l'appris par la suite, une jeune fille de vingt ans, Mlle Marie Louviers, une Française, accompagnée de sa belle-mère la senora Dolorès Louviers, et du frère de celle-ci, don Miguel Lopez.

De taille moyenne, bien faite, un teint de lait encore pâli par un deuil sévère — et par les épais bandeaux châtain foncé qui lui encadraient virginalement le front,

les traits fins empreints d'une tristesse mortelle, Mlle Louviers était jolie, avec ce genre de séduction discrète, d'un rayonnement intérieur, que les peintres religieux prêtent à leurs madones. Il lui suffit de lever une seconde sur moi ses beaux yeux veloutés, au regard profond, qu'elle tint baissés le reste du repas, pour éveiller dans mon cœur une sympathie aussi puissante que soudaine.

Le coup de foudre? — Peut-être...

Dans cette sympathie entraît sûrement de la pitié. Je la devinais malheureuse, et non pas seulement du fait de son deuil. Se moque de moi qui voudra, je ne sais pourquoi je m'imaginai soupçonner dans sa vie le poids de quelque lourd secret... Mais n'était-ce point hélas! parce qu'il en existait un dans la mienne?

Ce qui, je dois l'ajouter, pouvait donner quelque apparence de fondement à mes suppositions, c'était la contrainte, l'hostilité glaciale de ses rapports avec ses parents. Manifestement, elle les subissait; il y avait entre eux de la haine. D'emblée, eux, m'avaient déplu; elle, malgré sa rare beauté de créole cubaine, par certaines expressions dures de physionomie que j'avais interceptées; lui, par ses manières qui sentaient le rasta de

bas étage. Sec, osseux, bistré, il avait une tête sinistre de bandit de grand chemin.

Le lendemain matin se produisit un menu incident, insignifiant en soi, qui m'intrigua néanmoins. Avant le déjeuner, je faisais le tour du propriétaire dans ma maison flottante, lorsque, en traversant un couloir de l'entrepont, je heurtai une passagère de classe inférieure qui, à peine m'eut-elle dévisagé, étouffa un cri, et brusquement s'enfuit, me plantant là au milieu de mes excuses.

Je demeurai légèrement interloqué, ne m'expliquant guère une telle panique, car je n'ai, je crois, rien d'un croquemitaine, et il arrive à tout le monde de commettre une maladresse... Puis, si peu que j'eusse entrevu cette personne, il me semblait bien que sa figure ne m'était pas inconnue.

Toutefois j'eus beau interroger mes souvenirs, il me fut impossible de l'identifier, et, les jours suivants, je cherchai vainement à éclaircir mes doutes en provoquant une nouvelle rencontre : la passagère d'entrepont ne se retrouva plus sur mon chemin.

Au déjeuner m'attendait une déception, mes vis-à-vis de la veille avaient changé de place.

Jusqu'à là rien que de très naturel : ce déménagement pouvait se motiver par une préférence de voisinage. Le fait est fréquent en cours de traversée : ayant noué des relations, on se rapproche au gré des sympathies. Mais pourquoi le coup d'oeil aigu, féroce, dont me fouillèrent au passage l'espèce de rasta et sa soeur, ceux qui, la veille, n'avaient pas daigné seulement m'accorder la plus minime attention ?

Pourquoi, indifférents, hier, me regardaient-ils en ennemi, aujourd'hui ?

J'eus un conciliabule avec le maître d'hôtel. Un louis délicatement offert me valut la faveur de ce fonctionnaire. Je sus par lui que l'ordre de changement avait été donné par le senor et la senora quelques minutes à peine avant le déjeuner. La mesure me visait-elle ? Je voulus en avoir le coeur net et, ayant facilement obtenu du maître d'hôtel que l'on transportât mon couvert en face du leur, j'attendis avec impatience le dîner.

Je n'eusse pu souhaiter une expérience plus concluante : je crois que si les yeux du couple eussent été, comme on dit, des pistolets, mon exécution n'eût pas attendu la fin du potage. De toute évidence ma vue leur donnait fortement sur les nerfs, et c'était décidément à moi qu'ils en avaient. Dès lors, à quoi bon persister à m'imposer ?

"Vous me remettez à mon ancienne place," dis-je, le soir, au maître d'hôtel.

Cet homme eut un sourire discret.

"Monsieur joue au chat perché avec cette famille ?"

Devant ma mine étonnée, il expliqua :

"Monsieur comprendra, lorsque je lui aurai confié que, ce tantôt, j'ai reçu, monsieur devine de qui, des instructions analogues."

C'était clair : on entendait m'éviter à tout prix.

"Alors, me ravisai-je, vous me laisserez où je suis."

Quel impair avais-je pu commettre, à mon insu, pour m'attirer cette brusque antipathie aux formes injurieuses ? Là-dessus j'en étais réduit aux suppositions les plus romanesques. Peut-être avais-je trahi l'intérêt que m'inspirait Mlle Louviers ; peut-être ainsi gênais-je certains projets que l'on me supposait capable de contrarier, le cas échéant, et voulait-on

empêcher entre elle et moi tout essai de communication...

Précautions bien superflues, car la jeune fille, absorbée dans son deuil, taciturne, sauvage, indifférente à tout et à tous, m'ignorait, simplement, comme elle ignorait ses autres compagnons de route!

Quelles que fussent les raisons de ma disgrâce, je n'avais qu'à m'incliner et à renoncer à la prétention de me faire présenter à ma jolie passagère.

Je ne tardai pas à me rendre compte que l'on exerçait sur elle et autour d'elle une surveillance rigoureuse. Si don Lopez dépensait le meilleur de ses journées à jouer au monte ou au poker avec d'autres exotiques, la senora Dolorès, sans cesser de flirter au centre d'une cour empressée d'adorateurs, et de s'occuper exagérément d'une smala d'affreux petits chiens qu'elle traînait partout avec elle, ne perdait pas de vue une minute sa pupille qui, enfermée dans un mutisme méprisant, ne semblait même pas daigner s'apercevoir de cette inquisition, loin de chercher à s'y soustraire.

Un matin, toutefois, je la surpris installée à ce poste solitaire de l'extrême avant que j'avais accaparé dès le premier jour. Là, loin des fâcheux, fouetté par la brise vibrante qui souffle du large, par l'écume salée des embruns, bercé au lent balancement d'escarpolette qui endort délicieusement la pensée, j'aime m'oublier, des heures et des heures, à suivre, d'une attention engourdie, le vaillonnement incessant des champs mouvants de la mer, au sein desquels le soc puissant de l'étrave s'ouvre, en frémissant, son sillon sans limite entre deux montagnes d'écume.

Je m'arrêtai à la contempler à distance, respectant sa rêverie, quelque invisible espion dut dénoncer mon innocent manège. Je n'étais pas là depuis dix minu-

tes, qu'un pas pressé, rageur, résonna derrière moi sur le plancher du pont.

Me retournant, je me trouvai presque face à face avec don Miguel. Après m'avoir dévisagé d'un regard furibond, fondant sur la pupille de sa soeur, il lui intima l'ordre de regagner sa cabine, cela avec une brutalité qui me souleva de colère. Un mot, un signe d'elle, et j'infligeai à ce grossier personnage la correction qu'il méritait. Mais elle obéit sans protester aucunement que par un haussement d'épaules agacé. Elle n'avait même pas eu l'air de remarquer ma présence. Elle continuait de m'ignorer, sans plus.

Or, à trois jours de là, c'était l'avant-veille de l'escale à la Havane, se produisit dans son attitude vis-à-vis de moi un véritable revirement.

— Pour quelle cause et à quelle occasion? Voici.

Un orage nous avait forcés à désertier la tente. Dans le salon où nous nous étions réfugiés se précipita un charmant garçon de peintre, avec qui je m'étais lié assez familièrement. Seul d'entre nous il avait osé braver la terrible averse tropicale, histoire de "piger l'effet". Ruiselant comme un triton, il me héla depuis le seuil, d'une voix qui domina le brouhaha de la pièce.

"Fontaine! Venez vite, mon cher, si vous ne voulez pas rater un spectacle curieux!"

Je me trouvais—mettons: par hasard—à quelques pas de Mlle Louviers, un peu en arrière et de côté. Elle se présentait à moi de profil perdu, le front courbé sous le poids de ses méditations habituelles, absente des conversations ambiantes. A l'appel de mon nom, je la vis brusquement lever la tête, puis chercher autour d'elle quelle pouvait être dans l'assistance la personne qui allait répondre à ce

nom, enfin, au moment où nos yeux se rencontrèrent, d'un sursaut irréfléchi, impulsif, se lever à demi de son fauteuil, comme pour venir à moi!

Impossible de me méprendre sur l'intention de ce mouvement, encore moins du regard qui y ajouta le plus éloquent des commentaires, regard d'étonnement, d'anxiété intense, dont rien ne saurait rendre la complexité d'expression.

Immédiatement aussi je vis la senora, le visage convulsé de colère, agripper le bras de sa belle-fille, et d'une étreinte nerveuse, la contraindre à se rasseoir.

Il y eut entre les deux femmes un vif dialogue à voix basse, tandis que j'évoquais pour rejoindre mon peintre. Ce que voulait me montrer celui-ci, c'était un aigle de grande taille qui s'était abattu, épuisé de fatigue, sur la mâture, et que les matelots essayaient de capturer. Pour curieux qu'il fût, le spectacle était loin pour moi d'atteindre l'intérêt de la scène muette à laquelle il venait de m'être donné d'assister.

Le soir, au dîner, je n'avais pas encore réussi à secouer l'impression de stupeur qu'elle m'avait laissée. Ce n'était pourtant que le lever du rideau. Au sortir de table, mêlé à un groupe dans la galerie circulaire en encorbèlement surplombant le salon où les garçons s'empres- saient de desservir, j'écoutais pérorer un sénateur américain, quand soudain, tout à côté de moi, une voix trembla... Oh! pas une seconde je ne m'y trompai: c'était, ce ne pouvait être que celle de Mlle Louviers.

A peine distincte, la voix suppliait, ardente:

“Par grâce! monsieur, ne vous détournez pas... et si étrange que vous paraisse ma démarche, si osée, s'adressant à un inconnu, n'en témoignez aucune surprise.

Surtout ne me jugez pas défavorablement. Cette démarche me coûte beaucoup... Mais je suis surveillée, et je n'ai pas le choix des moyens.”

Elle soupira:

“Si vous saviez!”

Violemment intrigué, palpitant, néanmoins impassible, j'attendis la suite de la communication.

Une hésitation, puis:

“Vous vous appelez bien monsieur Fontaine?”

—Oui, soufflai-je dans le dos d'un auditeur qui s'interposait entre moi et le sénateur.”

Plus faible, avec un tremblement plus accentué, la voix reprit:

“Seriez-vous parent d'un riche industriel parisien de ce nom, assassiné la même nuit que sa femme, il y a neuf ans?”

Cette question tomba sur ma tête comme un coup de massue. Un long instant je demeurai foudroyé, hors d'état, dans mon saisissement, de préférer un mot.

La voix reprit, affreusement angoissée:

“Me serais-je trompée? Dans ce cas, monsieur, veuillez excuser ma maladresse!

—Hélas! non, mademoiselle, finis-je par articuler péniblement, non, non, vous ne vous êtes pas trompée: j'ai effectivement perdu, il y a neuf ans, mon père et ma mère, dans des circonstances tragiques dont le mystère n'a jamais été éclairci... Seriez-vous donc en mesure de me fournir quelque indication à ce sujet? Oh! dans ce cas, parlez! Je vous en garderai une reconnaissance éternelle.”

—Oui, j'ai à vous révéler un détail, d'une extrême gravité, en accomplissement d'une promesse sacrée que j'ai faite à mon père, à son lit de mort.

—Votre père? me récriai-je avec horreur.

—Chut! On vient... Oh! ajouta-t-elle précipitamment, il faut à tout prix que je vous parle! Demain matin, sept heures, à l'avant... Partez! partez!"

J'obéis, bouleversé, perdu, fou, rejeté par cette confiance obscure, incomplète, de neuf ans en arrière, en plein passé d'horreur, en plein drame—et quel drame!

Un drame, à mon réveil, alors pauvre adolescent de quinze ans, j'apprends sans ménagements, par l'indiscrétion d'un domestique, l'épouvantable malheur qui, en une nuit, vient de me faire deux fois orphelin: on a trouvé mon père étranglé dans son cabinet, près de son coffre-fort dévalisé, et, dans sa chambre, à quelques pas de la mienne, ma mère, tenant encore dans sa main crispée la fiole de poison où l'on prétendra qu'elle a cherché une mort volontaire!

Puis, c'est l'enquête judiciaire, avec ses tristesses inévitables: la maison envahie par les policiers, l'autopsie, la vie intime de ceux qui ne sont plus là pour se défendre, fouillée dans ses replis les plus secrets, livrée en pâture à la curiosité féroce d'un public avide de détails vrais ou faux, les reporters creusant le scandale en une éhontée surenchère d'indiscrétions, de racontars puisés à toutes sources, d'outrageantes insinuations...

Impuissant à découvrir le coupable, après s'être égaré au début sur un employé qui n'eut pas de peine à se justifier pleinement, l'instruction, là où le vol flagrant dénonçait la main d'un vulgaire malfaiteur, s'attachant à des indices troublants, certes, mais superficiels, et sans fournir la démonstration de son hypothèse, l'instruction dis-je, avait abouti à des conclusions qui n'étaient pas loin de laisser planer un soupçon injurieux sur la mémoire de ma chère mère.

Parti de bas, seul ouvrier de sa fortune,

dur aux autres comme à lui-même, mon père, dans ses rapports avec ma mère, apportait des délicatesses infinies; elle, Mexicaine, d'une merveilleuse beauté, aussi riche que lui, l'avait épousé par amour: ils formaient le ménage le plus tendrement uni, et jamais, jamais... Non! ce n'était pas seulement ma piété de fils qui se révoltait contre l'infâme imputation, mais ma foi, faite de mes souvenirs d'enfant, au spectacle de leur mutuelle adoration, un instant plus fort, plus sûr que toutes les évidences matérielles!

Non! ma mère, ma sainte mère n'avait pas manqué à ses devoirs, et c'était ajouter une calomnie à une calomnie que de la supposer, un instant, capable de s'être donnée volontairement la mort, pour échapper, par un suicide que lui interdisaient ses croyances, à une réprobation qu'encore une fois elle n'avait pas encourue.

A l'heure suprême des adieux, appuyant mes lèvres sur les chères paupières qui ne se rouvriraient plus, j'avais, moi si jeune, juré à mes morts que je les vengerais, et que je réhabiliterais, pleinement la mémoire de ma mère.

Hélas! mes recherches incessantes n'avaient point, jusqu'à cette heure, réussi à lever un seul coin de voile qui abritait le mystère de leur fin tragique! Après neuf ans écoulés, ce mystère demeurait entier ainsi qu'au premier jour.

Et voici que le hasard, ravivant la plaie, à peine cicatrisée, m'envoyait cette inconnue qui spontanément s'offrait à une révélation "d'une extrême gravité"! Qu'allait-elle m'apprendre demain? Ce qu'elle savait, elle le tenait de son père, à son lit d'agonie... Que devais-je inférer de cette circonstance? Et quel nouveau déchirement, peut-être, allait sortir, pour moi, de notre entrevue?

Oh! les affres de cette nuit, nuit atroce d'insomnie coupée de cauchemars!

Dès l'aube, j'étais à ce poste de l'avant où Mlle Louviers m'avait assigné le rendez-vous, guettant sa venue, dans quelle fièvre d'impatience, d'angoisses! Elle ne parut point...

Je l'attendis jusqu'au son de cloche du déjeuner... vainement.

De guerre lasse, je me rendis au salon.

Là, incomparablement déçu, toutefois sans m'étonner outre mesure, car j'avais pressenti l'événement, je constatai son absence à la place qu'elle occupait d'habitude entre sa belle-mère et don Lopez, lesquels, par parenthèse, me narguèrent d'un coup d'oeil ironique, à mon entrée...

Son fauteuil était vide et ni là, ni nulle part à bord, je ne devais la revoir jusqu'à ma descente du paquebot...

Ayant surpris notre entretien de la veille, sans doute en devinant l'objet et entendant couper court à des confidences qu'ils redoutaient évidemment, ses tuteurs n'avaient pas imaginé de précaution plus sûre que de séquestrer la malheureuse fille dans sa cabine...

Mais, à Vera-Cruz, au moment où, bon gré, mal gré, il faudrait bien se résoudre à lui en ouvrir la porte, je serais là, dussé-je monter la garde dans le couloir, et j'étais déterminé à ne pas reculer même devant une intervention violente auprès de ses geôliers, pour obtenir la révélation à laquelle j'attachais un si formidable intérêt.

Le lendemain, la "Navarre" jetait l'ancre dans la rade de la Havane.

Les passagers désireux de visiter la capitale cubaine, sans se laisser arrêter par la crainte du "vomito", à l'état endémique dans cette ville, s'apprêtèrent à descendre dans les canots, recouverts d'une

tente en berceau, qui convergeaient vers nous pour nous accoster.

J'étais de ces intrépides, plus disposés à braver le spectre du vomito que l'asphyxie par la poussière de charbon : la "Navarre", en effet, devant refaire le plein de ses soutes, avant une heure les coolies auraient envahi le pont et contraint les timorés à se claquemurer dans leurs cabines étouffantes.

Toutefois, je ne voulais pas m'éloigner avant de m'être assuré des projets de mes rastas, décidé que j'étais, soit à les suivre s'ils quittaient le bord, emmenant avec eux leur prisonnière, soit, s'ils la laissaient derrière eux, à profiter de leur absence pour, coûte que coûte et par n'importe quel moyen, forcer la consigne qui me séparait d'elle.

J'avais eu soin de me poster à proximité de la coupée, et, du coin d'ombre où je me dissimulais, je surveillais le défilé des excursionnistes, sans cesser de contempler d'un oeil amusé le spectacle prodigieusement curieux et animé de la vaste rade, avec son fourmillement intense d'embarcations de tout tonnage, parmi lesquelles se distinguaient, comme bourdons au milieu d'une nuée de moucherons, deux de ces énormes et majestueux bacs à vapeur américains, mus par un puissant balancier, qu'on appelle des ferry-boats, et qui mettent en communication incessante les deux rives du bassin.

Soudain, je tressaillis... Et ce qui causa mon émoi, ce ne fut pas seulement l'apparition de Mlle Louviers, débouchant de la coursive, escortée de ses deux gardes-de-corps. Marchant à côté de la senora dont elle portait précieusement deux des affreux roquets, je venais de reconnaître la passagère d'entrepont dont la rencontre m'avait si fort intrigué au début de la traversée.

Evidemment, depuis ce jour, elle avait mis un soin jaloux à se cacher de moi, et, à ce moment, elle ne se doutait pas que je l'épiais, étudiant avec une attention passionnée ses traits—déjà vus, ailleurs, à une autre époque j'en avais plus que jamais la certitude. Mais où? Et quand?

Le groupe s'engageait sur le palier de la coupée et je me disposais à la suivre de loin, quand une femme de chambre du bord s'approcha de moi, un pli à la main.

—Monsieur Fontaine?

—C'est moi, mademoiselle.

—Voici une lettre qu'on m'a chargée de remettre à monsieur."

Cette fille s'esquiva sans autre explication et je m'empressai de décacheter le pli. C'était un billet, deux lignes, d'une écriture féminine.

—Trois heures, calle Cristobal, près de la fontaine.

—Prière instante de détruire ce mot, pour éviter de grands malheurs."

Pas de signature.

Mais je n'avais pas besoin de la signature pour deviner quelle était ma mystérieuse correspondante, et qui je trouverais au rendez-vous. Il n'y avait pas de danger que rien pût m'y faire manquer.

La calle Cristobal était située de l'autre côté des bâtiments de la douane, en marge d'un de ces quartiers de misère et de vice qui sont la honte de la capitale de Cuba. Qu'on se figure un labyrinthe de ruelles sordides, dégageant, par tous les interstices de leurs pavés disjoints et jonchés d'immondices, des odeurs pestilentielles, telles qu'on n'en respire en aucun lieu du monde; aux carrefours, des grouillements bruyants de nègres, de coolies, d'individus sans nationalité, sans métier avouable, d'inquiétants mendiants, d'horribles vieilles, de marmots crasseux. dis-

simulant à peine leur nudité sous des bribes de guenilles, foule dépenaillée, hail-loureuse, vermineuse, sous le repoussoir de laquelle, çà et là, éclatent en tapage de couleurs les toilettes voyantes des mulâtresses, passant nonchalantes, avec des roulements de hanches, des oeilades et des sourires.

Sans être positivement ni un asile de paix ni un modèle de propreté, la calle Cristobal n'offrait plus du moins l'aspect de coupe-gorge du repoussant ghetto créole que je venais de traverser. Je renvoyai ma voiture, et, réfugié sous le bouquet de palmiers qui ombrageait la fontaine servait de point de ralliement, j'attendis, dans quel trouble! la venue de Mlle Louviers.

Ce ne fut pas elle qui se présenta, mais un jeune homme d'assez bonne façon, qui, s'approchant de moi, me salua, me demanda en mauvais espagnol si je n'étais pas le señor "qui avait reçu une lettre" et, sur ma réponse affirmative, me pria de lui faire l'honneur de le suivre.

J'obéis.

Au seuil d'une maison de rassurante apparence, mon guide s'effaça poliment pour me laisser passage, puis referma la porte, et, me désignant un escalier qui s'ouvrait devant moi, accédant à l'unique étage, m'invita d'une voix douce:

—Si le señor veut bien prendre la peine de monter?"

Sans défiance, je mettais le pied sur la première marche, quand, brusquement, j'éprouvai, dans le dos, la sensation d'un choc violent... et je perdis connaissance...

A L'AVENTURE

Quand je repris mes sens, j'étais couché, immobilisé par un pansement, dans un lit de l'hôpital de la ville, où l'on m'a-

vait transporté et immatriculé "inconnu". Mon portefeuille, qui contenait mes papiers, avait disparu dans la bagarre ; avec lui mes billets de banque et mon carnet de chèques...

On m'avait ramassé gisant au milieu d'une mare de sang, dans le vestibule d'une maison "inhabitée" avec, entre les deux épaules, une estafilade longue de dix-huit centimètres, heureusement peu profonde, le couteau qui m'ouvrit cette respectable boutonnière ayant, par miracle, rencontré l'omoplate et glissé de façon à produire une déchirure beaucoup plus effrayante que dangereuse.

Il paraît qu'en tombant je poussai un cri terrible qui amena l'intervention immédiate des voisins, sans quoi il est à présumer que je n'en aurais pas été quitte à si bon compte...

Naturellement, un magistrat vint recueillir ma déposition. Je savais fort bien à quoi m'en tenir sur le dessous de mon aventure. Mais, ne voulant pas mettre en cause Mlle Louviers, en accusant le seigneur Lopez et sa digne soeur de m'avoir attiré dans un guet-apens, je fournis de l'incident une version simplifiée qui passa comme une lettre à la poste. La justice cubaine n'est pas aussi tatillonne que la nôtre, ayant d'ailleurs trop de chiens à fouetter pour s'amuser aux bagatelles de la porte.

On me laissa donc tranquille. Je n'en demandais pas davantage. Seulement, à la sortie de l'hôpital—encore bien faible! —je me trouvai dans un grand embarras. Ce n'était pas la question d'argent. A ma prière, le consul de France avait câblé à mon banquier, à Paris, de me faire tenir des fonds par un de ses correspondants américains. Non, mais j'avais perdu la piste de Mlle Louviers, et cette piste, com-

ment, maintenant, en ressaisir le précieux fil?

Tant de temps écoulé, et, par-dessus le marché, mes deux bandits sur leurs gardes!

Ils avaient bien continué leur route à bord de la "Navarre": j'en avais reçu l'assurance aux bureaux de la Compagnie transatlantique. Les journaux, qu'au débarquer à Vera-Cruz ils s'étaient sûrement empressés de se procurer, les avaient informés que je n'étais que blessé, voire assez peu sérieusement, et ils avaient lu ma déposition tronquée. Or, sachant mieux que personne à quoi s'en tenir sur la vérité des faits, et ne devant pas me supposer inintelligent au point de n'avoir pas pénétré leur rôle dans l'attentat dirigé contre moi, ils avaient compris qu'égarant volontairement la justice, par cela même j'entendais me réserver ma liberté d'action à leur endroit. Aussi, nul doute qu'ils n'eussent mis à profit mon inaction forcée pour soustraire leur prisonnière à mes recherches.

Encore une fois, où les joindre!

Que savais-je de leurs projets? Ceci, qu'ils se rendaient à Vera-Cruz... La belle avance! Vera-Cruz n'est qu'une porte qui s'ouvre sur un pays immense, quatre fois grand comme la France, et demeuré encore sauvage en dehors des agglomérations urbaines; puis, cette porte, on a une terrible hâte de la franchir; on ne s'arrête pas dans une ville où le vomito règne en permanence, et qui a reçu le nom significatif de "Cindad de los Muertos" (la cité des Morts).

C'était là, pourtant, et là seulement, qu'il me restait quelque chance de ressaisir le fil conducteur. Ayant décidé de m'y rendre, je choisis un itinéraire détourné. Cela, pour deux raisons: l'une que je n'avais pas de départ direct avant huit jours,

l'autre que rien ne prouvait que Lopez ne se fût pas avisé de faire surveiller les arrivées par mer. Or, j'étais payé pour me méfier du personnage. Je m'embarquai donc pour la Nouvelle-Orléans. Là, je pris le chemin de fer qui, par la voie de San-Antonio, Saltillo, Mexico, me déposa à Vera-Cruz, avec vingt-cinq jours de retard sur mes adversaires.

Au saut du train, j'essayai d'interviewer le personnel de la gare du Mexican Railways. On me rit au nez. Dans les hôtels, même accueil ironique. Absolument découragé, je commençais à me demander si, malgré tout, je n'allais pas me voir forcé d'abandonner la partie, quand une idée lumineuse me traversa la cervelle... Pardieu! comment n'avais-je pas songé plus tôt aux multiples roquets que la senora Dolorès traînait partout à ses jupes? Impossible que cette chiennaille bruyante, hargneuse, insupportable, eût passé quelque part inaperçue!

Soutenu par cet espoir, bravant une température de fournaise, je recommençai ma tournée d'hôtels sur nouveaux frais...

Bienheureuse inspiration! A l'évocation de la meute, le gérant de "la Veracruzana" se souvint de la "dame aux chiens". La "Navarre" ayant été retenue trois jours en rade par une forte tempête de "norte", cette dame s'était trouvée fatiguée à sa descente du paquebot, et avait dû rester chez lui quarante-huit heures à se reposer. Quant aux personnes qui l'accompagnaient, le gérant me montra son livre de police. J'y lus bien les noms attendus, sauf celui de la passagère d'entrepont, simplement désignée comme "femme de chambre".

Savait-on quelle direction avait prise cette famille? Non, mais on allait interroger les "mozos" de l'hôtel qui avaient transporté les bagages à la gare.— Les

mozos sont des portefaix. Il n'y a ni omnibus ni voitures de place à Vera-Cruz.— Le détail des chiens permit à un de ces hommes de me fournir cette utile indication que les bagages avaient été remis à la gare de l'Inter-Océanique, direction de Jalapa.

Comme il ignorait pour quelle destination les voyageurs avaient pris leurs "boletos" (tickets), je pris le mien, à tout hasard, pour Jalapa, quitte à enquêter en chemin et à pousser plus loin, s'il était nécessaire.

Sur cette petite ligne, à voie étroite, les stations n'abondent pas. A l'arrêt de Pasode-Oyejas, j'obtins de l'unique employé faisant fonctions de chef de gare "le tuyau" ambitionné.

S'il avait remarqué la dame aux chiens? Carai! cette généreuse senora lui avait donné une piastre pour apporter une jatte d'eau à boire à ses roquets! Il avait su, par le conducteur qu'elle se rendait à Jalapa.

Dans cette ville, enfin, le tenancier de la "Casa de Diligentias" me déclara, non sans orgueil, qu'il avait l'honneur de compter parmi ses clients le senor Louviers, un "Francese". Les Français sont fort sympathiques aux Mexicains, auxquels ils ont laissé le souvenir d'adversaires aussi généreux que braves. La propriété de M. Louviers, la Guarda, plantation de cannes à sucre et café, était située à une quinzaine de kilomètres, à vol d'oiseau, au delà de Coatepec, bourgade reliée à Jalapa par un tramway à mules.

A cela se bornèrent les renseignements de l'hôtelier. Ce fut même moi qui lui appris la mort de son client. Par exemple, il s'offrit à me procurer un guide "sûr" pour me conduire à la Guarda, depuis Coatepec où il m'adresserait, selon mon désir, à un loueur de chevaux de sa con-

naissance, le *senor Ramon*.

J'acceptai l'offre avec empressement.

Si, en effet, la distance paraît ridicule à vol d'oiseau, il faut, pour le calcul de la distance réelle, compter avec la nature exceptionnellement accidentée de cette région des *Cumbres*, la plus sauvagement pittoresque du Mexique, où les chemins ne vont que de sommets en abîmes, et où les pires dangers pour le voyageur ne sont pas ceux qui naissent des obstacles naturels, les bandits, qui de tous temps l'infestèrent, n'y ayant pas encore complètement arrêté le cours de leurs exploits.

Le *senor Ramon* à qui, en débarquant à *Coatepec*, dans la matinée du lendemain, je me présentai muni de la recommandation de mon hôte, était un grand gaillard, tout en peau et en os, boucané comme un hareng saur, qui me fit plutôt mauvaise impression avec son profil d'oiseau de proie, ses paupières éraillées et clignotantes, et le regard indéfinissable de ses yeux injectés de sang par l'abus de l'alcool.

Il commença par exiger dix piastres, payées d'avance. Je n'avais pas le choix. Puis, le coquin lui-même me laissa cyniquement entendre qu'en raison de ses accointances avec la pègre locale, escorté par lui je n'avais pas à craindre de rencontres fâcheuses.

L'audacieuse majoration de prix constituait ma prime d'assurance contre les risques du voyage. Je passai sous ses fourches caudines, et, sans plus tarder—car, si près du but, la fièvre de l'impatience commençait à me gagner—je me mis en selle!

Après discussion de l'itinéraire, j'avais, cédant à des raisons que l'on devine, écarté la route fréquentée. Celle dans laquelle nous nous engageâmes, plus longue, plus pénible, en profil de montagnes russes, n'était, à vrai dire, qu'une piste cavalière, la plupart du temps indistincte,

parfois quasi impraticable: ici étroite corniche vertigineusement suspendue sur la lèvre d'une barranca profonde de plus de trois mille pieds; là, simple lit de torrent, au creux d'une canada (gorge) tragiquement surplombée à droite et à gauche par des murailles à pic, dont les crêtes semblaient se rejoindre à des hauteurs invraisemblables au-dessus de nos têtes, formant un couloir d'ombre intense et de fraîcheur glaciale; ailleurs, sente forestière circulant à travers les colonnades, sous le sarceaux et les dômes de futaies vierges; plus loin, vraie allée de serre chaude, bordée de plantes rares et d'éclatants parterres de fleurs.

Du reste, partout, partout, une profusion de végétation d'une variété infinie, grâce aux incessants changements d'altitude qui faisaient se succéder devant mes yeux éblouis les plus curieux échantillons de l'admirable flore tropicale.

Au bout de six heures de chevauchée à travers le plus grandiose, le plus merveilleux, le plus émouvant décor qu'il soit possible de concevoir, nous arrivons enfin à un carrefour où se croisent, avec notre piste, la route de *Coatepec* à *Huatusco* et le chemin conduisant, une demi-lieue plus loin, à la *Guarda*.

Là, s'élève une pauvre *posada*, où force nous est de mettre pied à terre, car la nuit est venue. Ne me souciant pas de m'aventurer à l'avenglette sur un territoire que j'ai tout lieu de supposer ennemi, j'ai besoin de réfléchir à loisir pour dresser mes batteries.

Le confort de ces misérables auberges de campagne est plus que rudimentaire. Quelques "tortillas" de maïs et une poignée de "frijoles", arrosées d'une écuelle de "pulque", et je m'étendis sur le sol battu, enveloppé de mon *zarapé* en guise de matelas et de couvertures.

La Passagère de la "Navarre"

Bien que moulu de fatigue et tombant de sommeil, je ne m'endormis qu'après avoir arrêté mon plan de campagne, au surplus d'une élémentaire simplicité. Mlle Louviers ne devant pas être entourée à la Guarda d'une surveillance aussi étroite qu'à bord de la "Navarre", il suffisait que le *senor Ramon* s'introduisit dans la place, de façon à pouvoir, à la faveur de l'hospitalité mexicaine, approcher secrètement la jeune fille, et lui demander pour moi la faveur d'un entretien.

Pour l'exécution de ce plan, il me fallait me livrer à un gaillard qui ne m'inspirait qu'une confiance limitée. Mais je ne voyais pas d'autre moyen ; puis le drôle aimait trop l'argent pour que son concours ne me fût pas acquis, en y mettant le prix.

Au réveil, donc, j'exposai mon affaire au *senor Ramon*, dans la mesure stricte de ce qu'il lui importait de savoir pour agir avec prudence. Je lui fis la promesse, en cas de succès, d'un royal pourboire de cent piastres qui émerillonna son œil de vautour et me valut d'exubérantes protestations de dévouement. Mon ambassadeur, sautant en selle, fila incontinent vers la Guarda, me laissant dans l'attente anxieuse de son retour.

Il s'était éloigné depuis dix minutes à peine, lorsque, du seuil de la *posada* où j'étais resté à fumer une cigarette, je vis un cavalier arrivant en sens inverse par le même chemin. C'était un solide luron, noir comme une taupe, frisé comme un caniche, dont le regard, bien droit, celui-là, la mine ouverte et réjouie, prévenaient de suite en sa faveur. Il me salua le premier, d'une sonore voix de baryton ; je lui rendis sa politesse, et, après un échange de quelques mots, au parfum accentué de terroir de certaines locutions dont il émaillait volontiers un espagnol incorrect,

je devinai que j'avais affaire à un frère du midi, de chez nous, ce dont je m'assurai en cessant brusquement l'usage de la langue du Cid.

"Quès aco? fit-il, sa bonne figure toute rayonnante, un Français?"

—De France, *senor*, voire de Paris, pas moins..."

Je lui tendis la main. Déjà il dégringolait de ses étriers pour m'accoler à la mode mexicaine, avec toute l'exubérance d'un Marseillais qui rencontre, à quinze cents lieues outre mer, un compatriote, ce compatriote ne fût-il que "du Nord".

Car il en était, de Marseille, va! Mon flair ne m'avait point induit en erreur. Et il se prénommait Marius—Coglès, de son patronyme—ainsi qu'il me déclina spontanément sa personnalité, avec une rondeur charmante.

Je ne pouvais moins faire que de m'exécuter à mon tour, sans me douter de l'effet.

"Hein! s'exclama mon Phocéén avec une stupeur visible, Fontaine, vous avez dit?"

—Lionel Fontaine, confirmai-je, commençant à m'étonner.

—Et de Paris? Hum!"

Fourrageant sa toison d'astrakan:

"Pardon! excuse! Et mettez qu'il n'en est rien si je me trompe ou si vous jugez la question indiscreète... Est-ce que, par hasard, vous seriez parent d'un industriel du même nom, qui, voilà tantôt neuf ans, périt victime..."

Je ne le laissai pas achever.

"Je suis son fils, déclarai-je, violemment ému. Et si vous me voyez ici, c'est que justement j'y viens chercher une réponse à une question identique à la vôtre, qui me fut posée récemment, en cours de traversée, par une jeune personne domiciliée dans les environs..."

—Mlle Louviers?

—Vous la connaissez?

—Je suis le majordome de la Guarda.

M. Louviers, de son vivant, m'honorait de sa confiance."

Je lui frappai sur l'épaule.

"Alors, mon cher monsieur Coglès, vous allez, j'espère, me donner le mot de l'énigme après laquelle je cours vainement depuis ma rencontre avec cette demoiselle, et dont la poursuite a déjà failli me coûter la vie."

Comme il hochait la tête, je lui contai mon aventure de la "Navarre", celle de la Havane, et je conclus en l'adjurant de ne pas se dérober à ma légitime curiosité. Il n'avait pas à alléguer un spécieux scrupule de discrétion à l'égard du défunt, puisque la jeune fille elle-même manifestait le plus ardent désir de me faire des révélations promises à son père mourant, et que les circonstances seules l'avaient empêchée de donner suite à ce désir.

"Dans ce cas, se rendit-il sans autre résistance, je n'hésiterai pas plus longtemps à vous communiquer ce que je sais, mais ce que je sais est peu de chose, et vous auriez bien tort de compter sur moi pour vous donner le mot de l'énigme.

"D'abord, je ne vous apprendrai pas, j'imagine, qu'à l'époque où nous liâmes connaissance, à Paris, Louviers était le caissier de votre père?"

Je bondis. Louviers, le caissier de mon père!—ce caissier qui, un instant, fut mis en cause, mais dont j'avais oublié le nom, me désintéressant d'une piste définitivement abandonnée par la justice et sur laquelle il paraissait inutile de s'obstiner, cet homme ayant fourni, avec l'alibi le plus indiscutable, la preuve élatante de son innocence! Et voici que le dossier se rouvrait à la page dédaignée! Mon Dieu! allais-je donc voir briller la lueur atten-

due, dans ces ténèbres où je me débattais depuis neuf ans?

Cependant Marius continuait:

"A cette époque, j'étais garçon dans le modeste café du quartier où, chaque soir, sa journée de travail terminée, Louviers venait faire sa partie avec des camarades de sa condition.

"Dans ces petites "boîtes", aux moeurs de province, guère fréquentées par des étrangers, on s'intéresse les uns aux autres; entre habitués et personnel, il existe même une familiarité affectueuse.

"C'est vous dire avec quelle douloureuse attention je suivis l'instruction ouverte sur l'affaire Fontaine, où Louviers se trouva un moment impliqué, et avec quelle joie je le vis se tirer indemne des griffes de la justice. Il y avait bien une histoire de clef de coffre-fort embêtante pour lui, mais enfin il prouva si péremptoirement qu'il avait passé chez lui toute la nuit du crime, qu'il n'y avait pas à insister.

"Accuser Louviers d'une mauvaise action, quelle sinistre galéjade! C'était un employé modèle, scrupuleux, rangé, menant une existence de pot-au-feu dans son intérieur, avec sa vieille nourrice qui lui tenait son ménage, car déjà il était veuf, et sa fillette qu'il adorait, enfin ne s'accordant d'autre distraction que son inoffensive partie du soir, chez nous, dans un milieu parfaitement honorable. Bref, sans preuves, moi et contre toutes les preuves, j'aurais donné ma tête à couper qu'il était innocent comme vous et moi.

"Malgré le non lieu, cette désagréable histoire n'avait pas cessé de le préoccuper. Aussi trois mois plus tard, ayant réalisé un coquet héritage que lui laissait un oncle dans son pays, il n'hésita pas à s'expatrier. Vous savez que votre père, traitant de grosses affaires de sucres et

de cafés, avait un correspondant à Cordoba. Ce correspondant proposa à Louviers une superbe occasion, cette plantation de la Guarda qui, alors tombée à moins que rien par l'incurie de l'exploitant, se trouvait à vendre pour une bouchée de pain. Il l'acquît, et partit pour le Mexique, emmenant avec lui sa fillette et votre serviteur. Car, si les enfants de sa vieille nourrice, qui habitait la province, ne permirent pas à celle-ci de le suivre si loin, moi, aucune attache ne me retenait en France, et Louviers, pour qui je m'étais toujours senti un faible, m'offrait une vraie situation.

"Nous vîmes donc à la Guarda où, à force de travail et de persévérance, nous réussîmes, non seulement à remettre la propriété en plein rapport, mais encore à l'arrondir dans des proportions notables, puisqu'elle compte aujourd'hui un millier et demi d'hectares, ce qui, à la vérité, n'est pas énorme pour ici, mais ferait encore loucher pas mal de seigneurs terriens de chez nous.

"Tout allait donc pour le mieux, quand l'amour, ce trouble-fête, s'avisait de brouiller nos cartes.

"Ses affaires appelaient assez fréquemment Louviers à la Havane. Là, il fit la connaissance d'un couple de rastaquouères, du nom de Lopez, le frère et la soeur, et se laissa si bien ensorceler par les coquetteries de la senora Dolorès, qu'il l'épousa...

"Avec ces damnés coquins le diable était entré dans la maison.

"Le Lopez, jouant un jeu d'enfer dans tous les tripots des alentours, puisait tant et tant dans la bourse de son beau-frère, que celui-ci finit par se fâcher et par le flanquer à la porte. La Dolorès avait pris en grippe sa belle-fille, cet ange de bonté, "la Nina", comme on l'appelle dans le

pays où elle est adorée de tous. C'étaient des scènes terribles. Son mari en avait la bonne part, et chacun, quoi! Madame passait ses nerfs sur son entourage. Bientôt elle s'ennuya et se mit en tête d'aller montrer aux Parisiens ses toilettes et ses diamants. A force d'importunités, Louviers dut céder, et la famille partit en France, où le "povre", hélas! devait laisser ses os...

"Sitôt enterré, le frère et la soeur se sont empressés de revenir ici recommencer la danse, et mitonner je devine trop quoi! Suffit! Je suis là! Comme je les gêne, ils voudraient bien me liquider. Il n'est pas d'avanies qu'ils ne me fassent pour me dégoûter de leur société. Mais j'ai en poche un bon traité, bagasse! je les tiens, et, malgré que ce ne soit pas l'envie qui me manque de leur tirer ma révérence, je reste, parce que ma chère Nina, encore mineure, n'a plus que moi pour la protéger et la défendre contre leurs manigances.

—Quelles manigances? interrogeai-je, vaguement inquiet.

—Eh bien! m'est avis qu'ils complotent de la marier..."

Je ne saurais rendre l'impression désagréable que me produisit l'annonce de ce projet.

"Et je vous donnerais en mille avec qui, poursuivit Marius... Avec le Lopez lui-même!

—Ce bandit?

—Parfaitement!

—Allons donc! Elle n'y consentira jamais. Si peu que j'aie pu démêler de ses sentiments à l'égard de ces deux misérables, elle les méprise autant qu'elle les hait.

—Les autres se passeront de son consentement. Nous ne sommes pas ici en France, et, depuis leur retour, je vois

très bien leurs manœuvres avec l'alcade et le padre, autant dire avec le maire et le curé!...

—Ce n'est pas possible. Il ne faut pas que vous laissiez s'accomplir un attentat aussi odieux.

—Minute, compère, je vous répète que je suis là et que j'ouvre l'oeil. Mes coquins vaï! ne tiennent pas encore ma Nina. C'est une fille énergique, et parfaitement capable de leur brûler la politesse. Elle monte à cheval comme un gaücho, tire une piastre au vol. Ils ont beau la surveiller de près; la mesure comble, au moment où ils y penseront le moins, bonsoir le compagnie! Et je connais un certain Marius qui ne se fera pas prier, pécaïre! pour secouer lui aussi la poussière de ses bottes sur le seuil de la Guarda!"

Brave Marius! Je t'aurais embrassé.

"Et autrement, me dit-il tout à coup, quel est votre projet, et comment êtes-vous venu ici?"

Tandis que je lui exposais mon plan de campagne, il hochait la tête, d'un air mécontent. Mais il fronça tout de bon les sourcils lorsque je lui eus nommé mon guide.

"Ah! c'est ce vilain oiseau que j'ai croisé tout à l'heure sur mon chemin! Je ne vous félicite pas du choix. J'ai entendu parler de ce señor Ramon. Il jouit, à Coaterpec et aux environs, de la réputation la plus détestable. Il est de taille à s'entendre sur votre dos avec Lopez pour vous rouler. Méfiez-vous de ce coquin, et ne marchez avec lui qu'à la mexicaine: "la barbe sur l'épaule". Vous m'entendez, mon compagnon?"

—Mille grâces de l'avis! Je vous promets de manœuvrer en conséquence.

—Je regrette de n'être pas libre de ma journée. J'ai une affaire qui m'appelle sans retard à San-Bartolo. Je ne serai de

retour que dans la soirée. Si vous échouez avec le señor Ramon, attendez-moi ici, et je me charge, moi, de vous ménager avec la pichounette l'entrevue que vous ambitionnez.

—Comment vous remercier?

—Eh! laissez donc! A la "disposicion de usted!" Au revoir!"

Nous échangeâmes une vigoureuse poignée de main, et Marius piqua des deux, me laissant seul avec mes pensées.

Ce brave homme professait à l'endroit de l'ex-caissier de mon père une si ardente affection, une si robuste confiance, que je n'avais point osé lui communiquer les réflexions que me suggéraient certains rapprochements, d'une logique cruelle pour la mémoire de son ami.

Que ressortait-il, en effet, de ses yeux, de son récit?

Un ensemble de faits troublants.

Louviers a joué dans le drame un rôle mal défini et que malheureusement mes souvenirs ne me permettent pas de préciser, mais un rôle tel, que la justice a pu un moment l'inquiéter avec "cette histoire embêtante de clef de coffre-fort"...

"De ce coffre-fort, une somme énorme—dont, par parenthèse, il ne fut jamais retrouvé trace—a disparu," et coïncidence au moins singulière,—"trois mois plus tard," le caissier réalise, tombé du ciel, "un coquet héritage" qui lui permet d'acquérir une vaste plantation.

Bien que bénéficiant d'un non-lieu, il demeure "préoccupé", et saisit avec empressement l'occasion—ou le prétexte de cet "héritage" pour "s'expatrier". Il ne remettra les pieds en France qu'après bien des années et seulement contraint et forcé par les exigences despotiques de sa seconde femme.

Ces faits ne projettent-ils pas une clarté inquiétante sur le mystère de ces révélé-

lations imposées à sa fille par le caissier agonisant, à l'heure des suprêmes réparations, sous la pression du remords?

Que cet homme, que le père de la délicate Nina pût être l'assassin de mon père et de ma mère, cela, non, non! je ne voulais pas l'admettre un instant, je repoussais avec horreur cette affreuse accusation... Par contre aussi, il me paraissait bien difficile de douter que le malheureux n'eût pas encouru une part quelconque de responsabilité dans le crime... Or, si minime fût-elle, si indirecte, c'était tout comme pour le fils des victimes de son ou de ses complices. Oh! plus que jamais, à tout prix, au plus vite, dût la vérité me meurtrir, il me fallait une certitude.

Le retour de mon ambassadeur me trouva dans cette disposition d'esprit.

Son masque de citron rayonnait.

La chance, me conta-t-il, l'avait favorisé. Courtoisement reçu par les maîtres de la Guarda, il avait pu approcher Mlle Louviers et s'acquitter près d'elle de sa mission. Vivement surprise, celle-ci s'était empressée d'acquiescer à mon désir et, après un moment de réflexion, avait donné à mon messenger les indications nécessaires pour nous ménager sur-le-champ une rencontre à l'insu de ses parents. Se disposant justement à sortir pour visiter un péon (pâtre) malade de leur personnel, elle allait, de ce pas, m'attendre dans la cabane de ce pauvre diable. En conséquence je n'avais qu'à suivre le *senor Ramon* qui me conduirait au rendez-vous.

Les choses s'arrangeaient trop bien pour ne pas exciter mes soupçons au sortir de ma conversation avec mon ami *Marius*. Je cherchai vainement le regard fuyant de mon guide. Son récit sonnait faux. J'avais appris à mes dépens de quoi était capable ce bandit de *Lopez*.

J'étais sûr de mon affaire si je tombais entre ses mains. Mais il se pouvait aussi que je fusse réellement attendu de Mlle Louviers, et, alors, après ma démarche, que penserait-elle de mon abstention? Puis surtout, surtout, j'avais tant hâte de dissiper le doute angoissant qui me torturait!

Par exemple, je n'entendais pas me laisser stupidement mener comme un agneau à l'abattoir: assez d'une fois! Monté en selle, je pris en main mon revolver, et m'adressant au personnage:

"*Senor Ramon*, vous distinguez là-bas ce petit caillou?"

—Parfaitement, *senor Francese*."

J'ajustai à peine et tirai: le caillou vola en éclats.

"*Carai!* s'exclama-t-il, un joli coup!"

—Vous trouvez? Eh bien! veuillez ne pas vous formaliser d'un avertissement qui s'adresse à qui aurait l'intention d'attenter à ma sûreté. M'aventurant en pays ennemi, j'ouvre l'oeil, fermement décidé à casser la tête au premier individu chez qui je croirais surprendre le moindre geste suspect... Là-dessus..."

Lui montrant le chemin et m'inclinant avec une politesse railleuse:

"*Senor Ramon*, à vous l'honneur!"

Sans broncher, sans protester autrement que par un haussement d'épaules, ce qui, je l'avoue, m'étonna un peu, il obéit, passa devant. Et nous voilà partis, moi en serre-file, le doigt sur la détente, ne perdant pas un mouvement de mon drôle. Il savait ce qui l'attendait en cas d'alerte. D'ailleurs ma conviction était que l'on n'essayerait pas de m'attaquer en route, mais bien, si guet-apens il y avait, dans la cabane du péon. Jusque-là donc, rien à craindre...

Nous trottions depuis vingt minutes environ, et, ma foi, en présence de l'insouciance tranquille qu'affichait mon guide,

je commençais à me reprocher de l'avoir soupçonné capable d'une trahison, quand, soudain, du sommet d'une roche qui surplombait la route, un lasso s'abattit en sifflant autour de mes épaules, et, m'arrachant de ma selle, me précipita rudement sur le sol...

En même temps éclataient autour de moi des rires grossiers.

En un clin d'oeil, je me vis environné par une troupe composée d'une demi-douzaine d'individus de mine patibulaire. A leur tête je reconnus Lopez. Il cria à ce coquin de Ramon, qui revenait à lui ayant fait volter son cheval :

“Bien joué, compadre ! Nous le tenons !”
Tous deux s'esclaffèrent bruyamment...
Cette fois, je me sentis perdu !

JEUX DE BANDITS

Sur l'ordre de Lopez, deux hommes me ligotèrent avec le lasso qui m'avait cueilli au vol, me chargèrent sur le dos de mon cheval, et la troupe prit le chemin conduisant à la Guarda, pour faire halte à cinq cents mètres de l'habitation, à une cabane où un Indien servait à boire aux gens de la plantation. Là, on me jeta à terre brutalement, et Lopez, ayant fait apporter des boissons, annonça que l'on allait me “juger”.

Alors, tandis que l'assemblée constituée en tribunal vidait à la régale les bouteilles il se leva pour requérir.

“Senores amigos, déclara-t-il d'une voix enrouée, vous voyez cet individu—ce disant, il me poussait de la pointe de sa botte—je l'accuse d'être venu dans ce pays, dans l'intention criminelle d'enlever “ma fiancée, la Nina, que j'épouse demain matin...”

Comme s'il craignait que je n'eusse pas compris, se baissant vers moi que l'annon-

ce inopinée de ce mariage faisait frémir d'horreur et de rage impuissante, il intercala en français : “Vous entendez, monsieur Fontaine, j'épouse cette jolie fille demain, et je vous répons bien que vous ne serez pas de la noce !”

Il poursuivit, s'adressant de nouveau à son auditoire :

“Cet aventurier avait choisi pour l'aider dans cette affaire besogne un loyal caballero, qui va en déposer devant vous. Le témoin vous dira qu'il avait reçu du vil suborneur mission de s'introduire chez moi, et d'abuser de l'hospitalité reçue à mon foyer pour lui amener la Nina. Est-ce vrai, dom Ramon ? parlez !

—C'est la pure vérité !” répondit mon traître avec un magnifique aplomb.

Une rumeur de réprobation courut dans l'assistance.

Lopez reprit :

“Heureusement, averti par don Ramon, j'ai pu, avec votre concours, mettre ce ladrone hors d'état de nuire, et maintenant je vous invite à vous prononcer sur le châtiment qu'il convient de lui infliger.”

Des clameurs éclatèrent :

“A mort le ladrone ! A mort ! A mort !”

Le mode d'exécution fut vite réglé : l'assemblée se prononça pour la pendaison.

Déjà l'on s'apprêtait à me brancher sans plus de cérémonie, et je me félicitais à part moi de m'en tirer à si bon compte, car tout est relatif dans la vie, et j'avais pu m'attendre à un sort pire, quand don Ramon, ayant élevé la voix pour conter ma facile prouesse, émit l'avis qu'ayant d'en finir, il convenait de rabattre mon insolence, en me montrant que l'adresse de ses compatriotes ne le cédait en rien à la mienne, et il déchaîna une tempête enthousiaste en proposant une passe de

"machete", où je servais de but aux jouteurs.

"La Francese n'a sans doute pas idée de ce divertissement? ricana-t-il, me voyant impassible, à l'annonce de cette terrible épreuve.

—Allons donc! répondit pour moi Lopez, "le Francese" est Mexicain par sa mère.

— Comment le savez-vous? ne pus-je m'empêcher d'interpeller vivement le misérable, dans ma stupeur de le voir si bien instruit de mes ascendances..."

Il haussa les épaules, et donna l'ordre de procéder incontinent aux préparatifs. Au moyen d'un second lasso, je fus attaché, debout, à un tronc de palmier, où chacun des sept bandits allait, avant le coup, désigner le point précis choisi par lui pour y piquer son machete, les sept points devant se distribuer de façon à me dessiner autour de la tête une auréole à fleur de peau.

En général, ces gens sont d'une habileté prodigieuse à lancer le couteau. Seulement, mes drôles manifestaient un commencement d'ivresse, et, pour peu que la main leur tremblât, j'avais de grandes chances d'être charcuté vivant. N'importe! pensai-je, il s'agit de se tenir: ces brutes seraient trop heureuses, si je donnais le moindre signe de faiblesse.

Tout était prêt...

L'honneur de commencer revenait de droit à l'auteur de la proposition. C'est à quoi l'invita galamment Lopez. L'autre se mit donc en posture annonça qu'il allait me faire "une boucle d'oreille" et, l'on me croira aisément, ce fut pour moi une assez vilaine minute...

Je n'en regardais pas moins bien en face mon traître, dans l'œil faux de qui brillait une lueur mauvaise, et à peine cil-lai-je quand la large lame partit, fila dans

un éblouissement d'éclair, pour venir, avec la raideur d'une balle, se ficher dans l'écorce, où elle s'arrêta toute vibrante, à la lisière du lobe de mon oreille droite.

Des bravos éclatèrent.

"A moi la gauche! annonça à son tour Lopez. Le senior Francese m'en voudrait de l'expédier pour le grand voyage sans lui compléter la paire."

Une bordée de hourras salua cette spirituelle plaisanterie.

Nouvel éclair: l'arme s'est enfoncée symétriquement à gauche, avec la même sûreté: la "paire" y est.

Cette fois, c'est du délire.

Eh! bien, me dis-je, jusqu'à présent, cela ne va pas trop mal... Mais, attention! Le jeu pourrait bien commencer à se gâter. En effet, j'allais avoir affaire à un métis, dont le masque ignoble portait les stigmates de l'ivrognerie invétéré.

Or, à ce moment, se produisit un vrai coup de théâtre.

Un nègre accourut, essoufflé, criant:

"Maître! Maître! La Nina... partie..."

—Hein? fit Lopez.

—La Nina s'est échappée... elle a pris un cheval... et elle se sauve... tenez... là-bas... maître... là-bas!"

Le nègre montrait au loin un sentier qui, à l'extrémité opposée de la plantation, allait, par un circuit en lacets, rejoindre la route de Cordoba, et où l'on distinguait l'intrépide amazone, grimpant une côte à toute allure.

Lopez poussa un rugissement de rage.

Se tournant vers moi, les yeux exorbités:

"Demonio! hurla-t-il, si je ne réussis pas à la rattraper, c'est toi, maudit Francese, qui payeras pour elle! Je jure que tu seras écorché vif!

"Et maintenant, alerte, vous autres! Aux chevaux... aux chevaux!"

Tandis que ses hommes, auxquels se joignit spontanément mon guide, couraient en jurant et se bousculant, vers les écuries, Lopez appela d'un signe l'Indien chargé du service de la buvette.

“Diego, je te confie ce ladron. S'il desserre seulement les dents, casse-lui la tête, la tienne me répond de ta surveillance.”

Le bandit arracha son machete planté dans l'arbre, eut un geste comme pour en finir immédiatement, mais se ravisa :

“Ce n'est que partie remise, señor Francese, railla-t-il, avec un sourire sinistre : à mon retour, nous réglerons nos comptes, en y ajoutant les intérêts du retard.”

Il vérifia mes liens, et s'élança à la suite de ses bandits. Peu après j'entendis une galopade furieuse qui s'éloignait rapidement... Puis, ce fut le silence.

Ah! la brave Nina! tous mes vœux l'accompagnaient dans sa fuite. C'était à elle, bien qu'à son insu, que j'étais redevable de cette chance de salut inespérée.

Bien faible, cette chance, mon sort dépendait uniquement de mon gardien!

C'était un Indien “manso” (soumis) de la race la plus réellement inférieure, un Othomi reconnaissable à la coiffure bizarre que lui faisaient ses cheveux, coupés court sur le devant et le derrière du crâne, pour retomber, sur les oreilles, en mèches longues et rudes. De ses congénères il avait le front déprimé, les pommettes saillantes, l'œil relevé vers les tempes, le nez épaté, le menton peu accusé et imberbe.

Le moyen de trouver le chemin de cette intelligence rudimentaire!

Je l'essayai pourtant, à mes risques et périls.

Au premier mot, l'Indien ramassa une énorme pierre, vint à moi menaçant.

“Tais-toi, chien de “gachupino!”

Je connaissais ce terme de mépris en usage chez le peuple pour désigner les Espagnols, qu'il abhorre.

“Je ne suis pas un gachupino, ripostai-je, jouant le tout pour le tout, je suis un Francese, comme ton ancien maître...”

L'Indien s'arrêta, la pierre haute; je continuai: “Et je suis un ami de la Nina”.

Sa face bestiale s'illumina :

“C'est vrai?”

—Par la Vierge de Guadalupe, je le jure!”

La pierre tomba de ses mains, et il grommela en mauvais espagnol.

“La Nina a été bonne pour le pauvre Diego; je ne te ferai pas de mal.

—Tu sais qu'elle est poursuivie par ces démons; délivre-moi, que je puisse la rejoindre pour la défendre!

—Non, le maître me tuerait.

Je t'emmènerai avec moi et je te donnerai cent piastres!

—Non, tais-toi!”

Je voulus insister; il secoua la tête, rentra dans sa cabane, et, malgré mes appels, mes supplications, mes promesses, s'y tint désormais obstinément caché.

Il me fallut me rendre à l'évidence; je n'avais rien à attendre de cette brute... Quelle déception! Après avoir pu croire, un moment, toucher au salut, je me voyais maintenant définitivement perdu, condamné sans rémission, sans recours.

DEUXIEME PARTIE

Conscient de mon impuissance, réduit à l'immobilité d'une momie dans ses bandelottes, je vécus là de vraies heures d'agonie...

La nuit était tombée, un froid glacial me pénétrait jusqu'aux os. Serrés à me meurtrir cruellement, mes liens, par l'ar-

La Passagère de la "Navarre"

rêt de la circulation du sang, provoquaient dans tous mes membres des lancements douloureux, d'insupportables fourmillements... Et, à travers les bourdonnements de mon cerveau battant de fièvre, dans l'imposant silence de la campagne endormie, je m'imaginai à tout instant percevoir des bruits lointains de chevauchées sonnantes à mes oreilles, avec le retour de mes bourreaux, le glas de la mort—et de quelle mort!

Comment ne suis-je pas devenu fou?

Enfin, après plusieurs alertes de ce genre, je distinguai—cette fois, hélas! sans doute possible—le rythme d'un galop qui se rapprochait rapidement... La chair hérissée d'épouvante, hagard, la respiration suspendue de toute mon âme j'écoutai!

Le galop se précisait, s'orientait... Il n'y avait qu'un cavalier, et, chose qui me dérouta davantage, ce cavalier accourait d'une direction opposée à celle prise par les poursuivants de la Nina!... Ce ne pouvait donc être l'un d'eux. Qui, alors?...

Et, soudain, une ivresse d'espoir gonfla mon cœur. Un nom jaillit de mes lèvres... Marius! Mon Dieu, mon Dieu! Je me sentis défaillir!

Oui, parbleu! Ce devait être Marius, retour de San-Bartolo!

"Marius?... hélai-je désespérément, avant même qu'il eût atteint le branchement du sentier de la buvette et du chemin conduisant à l'habitation, à moi, Marius!... à moi! à moi!"

Le galop s'arrêta net.

"Bon Dieu! c'est vous, monsieur Fontaine?"

—Oui, c'est moi! Vite, vite, mon ami!"

L'émotion était trop forte, la tête me tourna, je m'évanouis...

Quand je revins à moi, j'étais couché sur le sol, débarrassé de mes liens. Marius me frictionnait à tour de bras, ne s'inter-

rompant que pour m'entonner dans le gosier une gorgée de meczal.

"Ah! ah! barytonna-t-il joyeusement en me voyant rouvrir les yeux, le traitement opère? Allons, encore une rasade, et nous sommes des bons, va!"

Je lui tendis la main.

"Mon brave ami! je vous dois plus que la vie! Merci! Mais le temps presse... Lopez et sa bande courent après Mlle Louviers qui s'est enfuie.

—Quès aco? La vilaine! sans moi!

—Lopez ayant fixé le mariage à demain, elle aura profité de la première occasion; vite, mon ami, les minutes valent des heures, partons!"

Je me levai avec peine, et fis quelques pas en titubant.

"Pécaïre! objecta-t-il, vous ne tenez pas debout?"

—La marche remettra les choses en l'état... Venez!"

L'Indien nous observait, du seuil de sa cabane, immobile, muet, impénétrable. Je lui jetai une poignée de piastres, et nous gagnâmes les écuries où Marius choisit les deux meilleures montures, et me pria de les seller, tandis qu'il passerait prendre dans son pavillon, avec des armes pour moi, sa petite fortune réalisée d'avance en prévision d'une fuite immédiate.

Ce fut l'affaire de quelques minutes, après quoi, dans le but d'empêcher toute velléité de poursuite, il "endiable" au moyen de quelques pincées de piment le reste de la cavalerie de la plantation, la chassa à coups de fouet dans la campagne, et, alors seulement, sautant en selle, nous nous lançâmes à fond de trains dans les lacets de la grimpette qui, une lieue et demie plus loin, rejoignait la route de Cordoba.

Un temps de galop avait suffi pour, sauf une forte courbature, restituer à mon

corps sa souplesse et sa vigueur.

Couchés sur l'encolure de nos bêtes, les éperonnant sans miséricorde, nous filions, botte à botte, d'un train d'enfer.

Quand il nous fallut ralentir l'allure pour leur permettre de souffler, Marius dit :

“Je n'ai pas trop peur pour notre Nina. D'abord, la petite mâtime a pris Bob, un animal incomparable comme fond et comme vitesse, qui aura eu tôt fait de semer derrière lui les canassons de Lopez et de ses compagnons ; avec son avance, elle a de grandes chances de leur échapper ; d'autre part, en admettant qu'ils la rattrapent, car il faut toujours compter avec un accident, je crois pouvoir affirmer qu'ils se contenteront de la ramener au bercail. Dans ce cas, nous rencontrerons forcément la bande et sa prisonnière, et, alors...

—Bataille, vaï ! C'est plaisir de se comprendre ainsi à demi-mot.

—Mais, en supposant que Mlle Louviers atteigne sans encombre Cordoba, où ira-t-elle, après ?

—Notre plan était de prendre le train pour Vera-Cruz, et, à Vera-Cruz, le paquebot à destination de la France...

—Il n'y a qu'un paquebot par mois qui part le 12...

—Je sais. Aussi ne devons-nous quitter la Guarda qu'à la fin de la semaine, afin d'arriver juste pour embarquer.

De sorte que, votre plan primitif étant bouleversé, la question se pose à nouveau : Sauvée, où se dirigera Mlle Louviers ?”

Marius réfléchit un instant.

“Oui ! la question est embarrassante. Mais peut-être trouverons-nous un ‘tuyau’ en chemin !... Cela vous étonne ?... Voici.

“Un peu au-delà de Huatusco, à la Vega, il y a une usine à café dont le propriétaire, M. François, est un compatriote,

un ami à Louviers et à moi. Il est possible que la pichounette ait songé à se réfugier chez lui. Nous nous en assurerons.”

Là-dessus, rendant la main à nos montures, nous recommençâmes à filer ventre à terre.

A sept heures du matin, nous étions à Huatusco.

La bande de Lopez y était passée dans la nuit.

A la Vega, M. François nous apprit qu'effectivement Mlle Louviers s'était arrêtée chez lui, le temps d'échanger Bob contre un cheval frais. Elle avait décliné ses offres d'hospitalité. Largement munie d'argent, son but était de gagner Cordoba, et, de là, Mexico, où elle aviserait. M. François ne doutait pas, pour la vaillante fille, de la réussite de son projet, car elle devait avoir sur ses poursuivants une avance considérable, et il lui avait donné la meilleure bête de sou écurie.

Notre obligé compatriote nous fournit, à nous aussi, des chevaux frais et nous repartîmes pleins d'ardeur.

Deux traites, séparées par une halte au village de Coscomatepec, nous conduisirent, vers quatre heures de l'après-midi, à une couple de lieues de Cordoba.

Depuis Coscomatepec, nous ne marchions plus qu'avec une extrême prudence. De temps à autre, Marius mettait pied à terre pour coller l'oreille au sol et s'assurer ainsi que nous ne risquions pas de nous jeter à l'étourdie au milieu de nos adversaires.

Vingt fois il avait répété ce manège, lorsque enfin il se releva rayonnant.

“Alerte ! dit-il, les voici !”

En un clin d'oeil, nos chevaux entravés à l'écart dans un fourré et soigneusement encapuchonnés pour éviter qu'un hennissement intempestif ne trahît notre présence, nous nous postions à l'affût au sein

La Passagère de la "Navarre"

d'une brousse épaisse couvrant un éboulis de roches d'où, bien cachés, nous pourrions voir sans être vus.

Le lieu se prêtait admirablement à une embuscade.

Qu'on se figure, à l'intersection d'un des gradins géants de la montagne, une terrasse boisée formant une sorte de pailier naturel à la route, qui n'aboutissait à cet évasement qu'après s'être élevée, par d'étroits et raides lacets en corniche, entre une falaise à pic et une profonde barranca.

Retranchés au débouché de la montée armés chacun, outre nos revolvers, d'une excellente carabine à répétition, nous commandions absolument la situation.

Le succès d'un coup de main ne faisait donc pas de doute.

Toutefois nous avions décidé de n'attaquer que dans le cas où les bandits ramèneraient avec eux Mlle Louviers.

"S'il en pouvait être ainsi, pensais-je, à part moi, plus que quelques minutes et je connaîtrais le secret de la Nina! Autrement, jusqu'à quand et à travers quels nouveaux obstacles me faudra-t-il courir après le mot de l'irritante énigme?"

C'est dire dans quelle impatience angoissée je guettais, le doigt sur la détente, la minute décisive où le peloton ennemi surgirait au tournant du dernier lacet...

S'il ne nous apparaissait pas encore. du moins entendons-nous de plus en plus distinct. répercuté par les échos de la gorge dans le grand silence de la solitude, le sourd piétinement des sabots sur le roc...

Enfin, un cavalier se montra... puis un autre... un autre. Hélas! point de Nina... Quand j'eus compté jusqu'à sept, je poussai un soupir de déception.

C'était Lopez qui s'avavançait en tête, sombre, son noir visage de démon contracté par la rage de la défaite, méditant

sans doute quelque raffinement inédit à l'atroce vengeance qu'il m'avait promise. Je frémis à ce souvenir. Un moment, je balançai si, d'une balle au vol, je n'arrêterais pas net sa carrière de crime. Je le tenais au bout du canon de ma carabine; une pression du doigt, et nous étions à tout jamais délivrés de cette vivante menace.

Mais c'est une chose terrible que de tuer de sang-froid un homme, cet homme fût-il votre ennemi mortel, et vous eût-il placé à son endroit en situation de légitime défense... J'épargnai Lopez.

Stupide générosité, qu'il devait se charger de me faire regretter!

Les bandits défilèrent un à un devant notre cachette, muets, courbés sur le pommeau de leur selle. Ils semblaient harassés de fatigue. Nous attendîmes que le bruit de leurs pas se fût perdu dans l'éloignement. Alors, seulement, nous continuâmes notre chemin.

Une heure plus tard, nous entrions dans Cordoba et remissions nos bêtes chez un ami de M. François. Mlle Louviers nous y avait précédés. Nous sûmes ainsi qu'elle avait pris le train pour Mexico, sans s'expliquer sur ses projets ultérieurs.

La Nina était sauvée... mais nous avions perdu sa piste!

"Venez-vous avec moi!" proposai-je à Marius.

Le brave garçon me tendit la main.

"Eh! bagasse! avec qui voulez-vous que j'aille, sinon avec vous? Louvier mort, je n'ai plus d'autre famille que la pichounete. Nous serons deux à la chercher, voilà tout!"

Le train suivant nous emportait à Mexico...

LA PISTE PERDUE

Prévenu par un télégramme, mon oncle nous attendait à la gare.

Je lui présentai mon ami Marius, et le mis en deux mots au courant du plus pressé.

Le plus pressé était de retrouver Mlle Louviers. Elle n'avait pas dû encore s'éloigner de Mexico.

Don Rubio nous conduisit directement chez le chef de la police, lequel, sur le signalement que nous lui fournîmes, donna, devant nous, ses ordres pour l'enquête la plus active dans les gares, les hôtels, près des loueurs de chevaux de la capitale, fit rédiger une note circulaire destinée à être communiquée aux journaux, lancer des télégrammes le long du Mexican Central Railroad, ne négligea en un mot aucune des mesures susceptibles d'amener un prompt résultat. Nous quittâmes ce haut fonctionnaire sur la promesse que, dès qu'il y aurait du nouveau, l'on m'aviserait au domicile de mon oncle.

Tranquillisés de ce côté, nous rentrâmes chez don Rubio, et, là, je lui contai d'une façon plus circonstanciée mon étrange aventure.

Il m'apprit alors un fait extrêmement intéressant, ignoré de tous, et qui m'expliqua bien des choses, ne fût-ce que la haine que Lopez nourrissait contre moi et sa réponse au senor Ramon, témoignant à quel point il était au courant de mes attaches de famille.

Ce fait? "Ma mère avait été fiancée à Lopez!"...

Presque à la veille du mariage, des bruits fâcheux vinrent aux oreilles de mes grands-parents, entachant l'honorabilité du fiancé. Il s'agissait d'une histoire d'indélicatesse, frisant l'esroquerie, dont le triste sire aurait été le héros. Ils allèrent aux renseignements, acquirent la preuve de son indignité, et lui signifièrent son congé.

Lopez se serait alors répandu en sauvages menaces.

Que, bien des années plus tard, à Paris, rendez-vous des rastaquouères du monde entier, où ses goûts et ses habitudes de débauche lui créaient de pressants besoins d'argent, il eût mis ses menaces à exécution, qu'ayant trouvé ou provoqué une occasion d'assouvir à la fois sa haine et sa cupidité, il eût assassiné mon père et ma mère et volé la caisse, cela n'était certes pas pour m'étonner. Une double expérience m'avait édifié sur la moralité et l'audace de ce greudin. Je le savais capable de tout.

En ce qui concernait ma mère, mon oncle, qui connaissait bien le caractère et les idées de sa soeur, avait toujours repoussé l'hypothèse d'une mort volontaire.

"On l'a suicidée! affirma-t-il avec énergie. Ce fut ma conviction, à l'époque, elle n'a point varié depuis."

C'était aussi la mienne, on le sait.

J'élevai pourtant l'objection qui s'était toujours posée à moi-même, tirée des constatations de l'autopsie. Une intervalle de "six heures" séparait les deux décès. Avec l'hypothèse de meurtre, il fallait donc admettre que Lopez eût eu l'affreux courage, caché dans cette maison où gisait le cadavre de sa première victime, d'attendre, six heures, le moment de frapper la seconde!

"A moins, rétorqua mon oncle, qu'il n'eût chargé de l'autre moitié de la besogne un complice recruté, sinon "introduit d'avance dans la domesticité de tes parents?"

Je sursautai... Brusquement, comme à un subit déclanchement, une figure surgissait dans la chambre noire de mes souvenirs, se précisant, maintenant, avec une netteté sinistre, celle de la mystérieuse passagère de l'entrepont qui, à bord de

la "Navarre", m'avait tant intrigué par sa jalouse obstination à se cacher de moi, et qui, sous mes yeux, à mon grand étonnement, était descendue à la Havane, en compagnie du triste couple!

Me tournant vers Marius, qui suivait attentivement notre conversation.

"Le nom de cette personne? lui demandai-je, après la lui avoir dépeinte.

—Manuela..."

Manuela! "C'était, cette Manuela, la dernière femme de chambre de ma mère, entrée à son service quelques semaines seulement avant le drame!

Premier témoin interrogé, tout au début de l'enquête, tout aussitôt après la découverte du crime, comme elle ne parlait que l'espagnol, c'était justement à moi qu'on avait eu recours pour essayer de lui tirer, tout chaud, quelques renseignements,—à moi, que, à la requête d'un policier, le valet de chambre de mon père était venu réveiller d'urgence, m'annonçant, avec une brutale maladresse qu'excusait seul son affolement, l'affreuse nouvelle.

Du reste, la déposition de cette fille avait été insignifiante. Elle n'avait rien vu, rien entendu. Le matin seulement, en pénétrant dans la chambre de Madame, elle avait trouvé celle-ci étendue, inanimée, sur son lit, serrant dans ses doigts crispés un petit flacon. Quant aux fréquentations de Madame, elle ne savait rien, ne comprenant pas un mot de français et n'étant que depuis si peu de temps à notre service...

Marius nous dit que cette Manuela accompagnait la senora Dolorès lorsque celle-ci, devenue Mme Louviers s'installa à la Guarda, et qu'il existait entre la maîtresse et la domestique une familiarité véritablement excessive, laissant supposer

une liaison ou une complicité de longue date...

Dès lors, plus de doute. C'était cette drôlesse qui, placée par Lopez près de mes parents dans le but de les espionner, avait versé le poison à ma mère, puis, ma mère morte, ne reculant pas devant un sacrilège mise en scène, disposé toutes choses en vue de donner créance au suicide.

Ainsi tombaient d'un coup toutes les suppositions injurieuses pour la mémoire de la pauvre calomniée. C'était sa justification complète, éclatante. Mais c'était aussi, hélas! une charge nouvelle ajoutée à celles qui pesaient déjà sur l'ancien caissier de mon père.

En effet, après tant d'autres coïncidences troublantes, le moyen d'admettre qu'il fût étranger à un drame semblaient s'être donné rendez-vous dans sa maison?

Qu'il n'y eût joué qu'un rôle de comparse, vraisemblablement en prêtant la main au vol des valeurs, toujours est-il que cet homme y avait sa part de complicité, qu'enfin il avait su, lui, le dernier mot de l'affaire, et que, par conséquent, plus que jamais il m'importait de rejoindre la depositaire de ses aveux.

Malheureusement, les efforts de la police n'aboutirent qu'à me faire perdre une précieuse semaine. De toute évidence, la Nina ne s'était pas arrêtée à Mexico ; elle avait filé directement vers New-York, d'où elle s'était embarquée pour la France. Marius l'affirmait.

Il ne me restait donc d'autre ressource que d'y retourner moi-même.

Je fis mes adieux à mon oncle, et en route pour New-York!

Là, je m'empressai de me rendre à l'agence de la Compagnie générale transatlantique retenir notre cabine à bord de la "Bretagne", qui partait le lendemain,

jeudi, pour le Havre. Mlle Louviers ne figurait pas sur la liste des passagers de ce paquebot, non plus que sur celui de la semaine précédente, la "Touraine". Sans me décourager, je visitai les agences similaires étrangères, et je découvris enfin qu'elle s'était embarquée sur le "Ryndam", de la Holland American Line, faisant escale à Boulogne... Mais, bien avancé! Le "Ryndam", m'apprit l'agent, avait touché Boulogne la veille! Impossible de câbler à la fugitive une demande de rendez-vous...

Une fois de plus recommençait entre nous cet ironique, cet énervant petit jeu de cache-cache, et pour combien de temps encore?

Huit jours plus tard, je descendais à la gare Saint-Lazare avec Marius, bien décidé à en finir!

M. Parpaing, directeur de l'office de police privée de la rue de Châteaudun, à qui je m'adressai sur la recommandation d'un ami, était un ancien fonctionnaire de la Sûreté parisienne, n'offrant rien de commun avec les sinistres fantoches qui défraient les romans-feuilletons.

Je lui contai mon affaire, ajoutant que je ne regardais pas aux frais et lui donnais carte blanche.

Il m'avait écouté avec attention, jetant des notes sur un bloc.

Quant j'eus achevé mon récit, il relut ces notes, m'invita à préciser certains points, et résuma en quelques mots la situation.

"Mlle Louviers est en France, très probablement à Paris; elle vous cherche comme vous la cherchez, comme va la chercher Lopez.

—C'est à présumer.

—C'est certain. Cet homme ne lâchera pas sa proie—par cupidité—plus encore: par crainte des révélations dont la jeune

fillette tient la menace suspendue sur sa tête, et dont son acharnement à empêcher votre réunion nous permet de mesurer la gravité. A deux reprises, il a tenté de vous supprimer; il luttera jusqu'au bout. Il est déjà en route pour la France, où il fera tout pour prendre barre sur vous. Le problème se ramène donc à une course de vitesse. Vous avez sur lui, du moins je l'espère, une avance de quelques jours; en revanche, connaissant les tenants et les aboutissants de la famille Louviers, peut-être soupçonne-t-il près de quels parents ou de quels amis de son père la jeune fille aura eu l'idée d'aller se réfugier.

—Voilà bien le danger!

—Oui, c'est le danger, mais c'est aussi pour nous une chance de plus.

—Comment cela?

—Comment? Parbleu! pour la bonne raison que ce serait alors lui-même qui nous conduirait à la retraite de la fugitive. C'est dire que nous surveillerons les arrivages du Mexique à Saint-Nazaire, le Havre, Boulogne, etc... Sitôt débarqué, pris en filature, et non seulement lui, mais toute personne avec qui il entrerait en contact, on ne le lâchera plus d'une semelle. De cette façon nous l'empêcherons de se livrer à quelque nouvelle tentative criminelle et, s'il a des "tuyaux", nous en profiterons.

—Ah! parfait!

—Cela, naturellement, sans préjudice des recherches directes auxquelles je vais atteler incontinent mes meilleurs limiers, des notes dans les journaux, etc., etc... J'ajoute, enfin, sans négliger un important atout.

—Quel atout?

—Eh! les indications qu'est susceptible de nous fournir le dossier de l'affaire Fontaine. Vous avez sans doute conser-

La Passagère de la "Navarre"

vé une collection des journaux de l'époque?

—Oui.

—Apportez-la-moi. Nous y trouverons, j'espère, des amorces de pistes concernant Louviers et les autres témoins entendus à l'instruction."

Ce dossier présentait en effet au point de vue de notre enquête un intérêt exceptionnel.

Voici, résumés et groupés par chapitres distincts, les éclaircissements et renseignements essentiels qui ressortirent pour nous de son étude attentive.

Drame Passionnel.—Cette hypothèse reposait, comme unique fondement, sur un télégramme, trouvé froissé et déchiré sous un meuble de la chambre de ma mère, à qui il était adressé. Daté du mardi, soit de l'avant-veille du drame, il contenait un seul mot en espagnol: "manana" (demain). Mon père voyageait, il ne devait rentrer qu'à la fin de la semaine. Il n'en avait pas fallu davantage au juge pour conclure à une fixation de rendez-vous!

M. Parpaing émettait, lui, une autre interprétation, et autrement vraisemblable, sachant que Lopez, évidemment le mystérieux correspondant en langue espagnole, était un bandit sans scrupule, un voleur, et qu'il avait dû épouser ma mère. Selon toutes présomptions, des lettres conservées de l'époque de leurs fiançailles lui avaient servi à ourdir quelque manoeuvre de chantage, et, dans cet énigmatique "demain"! sec et tranchant comme une menace, il ne fallait voir qu'une mise en demeure, ou le rappel impératif d'une échéance.

Manuela.—A noter que cette fille était d'"origine cubaine comme les Lopez..." Maintenant que nous avons percé son rôle dans l'affaire, tout, dans sa déposition, d'une ignorance voulue, frisant la

stupidité, dénonçait sa culpabilité certaine, indéniable, entraînant définitivement celle de Lopez.

Louviers.—Après, comme avant, le mystère qui entoure la conduite de cet homme demeure intact.

Le crime a été découvert le jeudi matin. Ce matin-là, le caissier arrive à son bureau à l'heure ordinaire. En apprenant ce qui s'est passé dans la nuit, il manifeste une émotion excessive qui, d'emblée le rend suspect.

Invité à inventorier la caisse, il blémit, se trouble, balbutie une histoire invraisemblable.

Le patron et le caissier détenaient chacun une clef du coffre-fort.

Celle de mon père, qu'il portait toujours avec lui, n'a pas été trouvée sur son cadavre. Or, "Louviers prétend lui avoir prêté la sienne, sur sa demande, la veille au soir!..."

Ainsi, à l'en croire les deux clefs auraient disparu, l'une perdue par mon père, l'autre, sans doute, volée par l'assassin!

Naturellement, après ouverture du coffre et constatation de la disparition intégrale du contenu, le juge, n'ajoutant aucune foi à ses allégations, l'inculpe de complicité et le place sous mandat de dépôt.

L'enquête sur sa vie privée et sur ses moyens d'existence produit les faits suivants:

Le caissier, employé modèle, mène, entre sa vieille nourrice qui gouverne son ménage, et sa fillette qu'il adore, une existence exemplaire, où l'on ne relève pas la moindre irrégularité, la plus légère incorrection. Son train de maison modeste, loin de dépasser les ressources de son budget, lui a permis de placer, sans l'écorner, son petit patrimoine personnel, qui, gros-

si d'économies parfaitement justifiées, atteint le total de 35,000 francs.

Par exemple, à ce propos, une découverte absolument troublante.

Le lundi, Louviers a donné l'ordre à son agent de change de réaliser toutes ses valeurs—il a touché, le mardi, 35,000 francs—et il refuse de révéler la destination de cette somme, cela de la façon la plus catégorique, de fournir même, à ce sujet le moindre essai d'explication! Le juge a beau le tourner et le retourner, en lui représentant le danger, pour lui, de ce refus, ni prières ni menaces ne réussissent à entamer son étrange obstination. "Cet argent m'appartient légitimement, répond-il en substance à toutes les objurgations, j'en ai disposé comme il m'a plu. Sur mon honneur, je n'ai rien à me reprocher. Faites ce que vous voudrez, quand j'y jouerais ma tête, vous ne saurez rien, je ne dirai rien!"

Que penser? Que croire? Le malheureux n'avait-il réellement rien à se reprocher? Ou les 35,000 francs devaient-ils servir d'appoint à sa part de prise sur le contenu de la caisse, pour, sous couleur d'"héritage", "soldier la future acquisition de la Guarda?" Et cet employé modèle, cet excellent père de famille, n'était-il en définitive, qu'un prodigieux hypocrite doublé d'un fieffé fripon?

Le juge se perdait en conjectures. A bon droit, il trouvait louche le mystère de cette réalisation, s'ajoutant à celui de la disparition des clefs du coffre-fort. Mais ce dernier grief, en somme le seul positif à la charge du caissier, tombait du fait du témoignage de la vieille nourrice, la femme Thérèse Mironneau.

Cette femme déclarait que, la veille du crime, tard dans la soirée, veillant la petite Marie dans la chambre de celle-ci, séparée par une simple cloison de la salle à

manger où Louviers avait reçu M. Fontaine, elle avait entendu distinctement—on s'assura que c'était possible—la conversation de deux hommes. Le patron, affirma-t-elle sous la foi du serment, était effectivement venu demander à son caissier de lui prêter sa clef, ayant égaré la sienne.

En présence de la rigoureuse concordance des deux versions, à moins de supposer un concert préalable puisque Louviers avait été arrêté séance tenante, il fallait bien admettre que Thérèse Mironneau disait la vérité.

Sa moralité était indiscutable; elle parlait d'un ton de grande sincérité, et son témoignage, que son attachement à celui qu'elle avait nourri de son lait pouvait néanmoins encore rendre suspect, était corroboré par celui de la concierge de la maison sur un point essentiel, à savoir que, de toute la nuit du crime, Louviers n'avait pas quitté un seul instant son appartement.

Dès lors, impossible de le retenir sous les verrous; il bénéficia d'un non-lieu.

La vieille Nourrice.— On comprendra, d'après ce qui précède, que ce personnage devint pour nous de premier plan. Si, en dehors de Mlle Louviers, quelqu'un possédait des détails inédits sur l'affaire, c'était incontestablement Thérèse Mironneau.

Le dossier nous fournissait son pays d'origine,—"le même que celui du caissier,"—le bourg de Chaillé-les-Marais, chef-lieu de canton de la Vendée où, d'après les dires de Marius, elle se serait retirée près de ses enfants, lors du départ de Louviers pour le Mexique.

Il fallait au plus vite s'assurer si elle vivait encore, et l'interroger.

Ayant plus de titres que qui que ce fût à obtenir ses confidences, je décidai de me rendre moi-même à Chaillé.

Là, peut-être, ferais-je coup double en éclaircissant l'histoire du fameux "héritage"; là, peut-être aussi, trouverais-je enfin, sinon la personne même de mon insaisissable passagère de la "Navarre" à tout le moins quelque indication susceptible de me remettre sur sa trace?

En route donc pour la Vendée!...

La première porte où j'allai frapper fut celle du maire qui, depuis plus de quarante ans à la tête de sa commune, devait bien connaître ses administrés.

Il me reçut de la façon la plus affable.

Lorsque je lui eus exposé sommairement l'objet de ma démarche: "Thérèse Mironneau vit encore, me dit-il. Elle habite avec son fils aîné et sa bru, depuis le départ de M. Louviers pour le Mexique. J'ai connu celui-ci enfant. Il a laissé ici, de même que sa famille, aujourd'hui éteinte, les plus honorables souvenirs. L'indignation fut générale à l'époque, dans la contrée, lorsqu'on sut l'accusation absurde qui pesait sur lui.

— Ne fit-il point un héritage peu après?

— Important: cinq ou six cent mille francs, que lui laissa un oncle, un frère de sa mère."

Je ne saurais exprimer la satisfaction que j'éprouvai en recevant de la bouche du maire la confirmation officielle de ce détail. Je le remerciai et me dirigeai de ce pas vers la maison qu'il m'indiqua, près de l'église, sur une place en terrasse plantée de beaux arbres, d'où la vue embrasse à vol d'oiseau ce coin du marais vendéen, dans cette saison immense échiquier de verdure découpé, par d'innombrables fossés, en damiers de pâturages et de champs de fèves.

Je trouvai là, en effet, Thérèse Mironneau, grande et robuste femme, aux traits énergiques et francs sous la coiffe à capot carré du pays.

A mon nom, lorsque je me présentai, la vieille pâlit, ses yeux clairs se troublèrent, elle demeura un moment interdite.

"Ah! murmura-t-elle enfin, la voix altérée, c'est vous le fils de ce pauvre M. Fontaine qui fut assassiné voilà bientôt neuf ans?"

Avec quel intérêt passionné, tandis qu'elle se recueillait dans ses souvenirs, je m'apprêtai à écouter les confidences de la vieille nourrice!

Elle, enfin, se décida à commencer.

"Le mercredi soir qui précéda la nuit du crime, sur les neuf heures et demie, dix heures moins le quart, j'avais couché la petite, et, quoique "dormie", je restais à la veiller, parce qu'elle avait un peu de fièvre avec un gros rhume, lorsque le timbre sonna dans le vestibule. Louviers, rentré de faire sa partie à son café, va ouvrir, et se trouve en présence de votre père.

"Il l'introduit dans la salle à manger, séparée de la chambre de la petite par une de ces faibles cloisons comme ils en ont à Paris, de sorte que, sans le vouloir, j'entendis leur conversation comme si j'avais été avec eux.

"M. Fontaine commença par s'excuser de déranger à pareille heure mon "gâchenet", qui, d'une voix toute drôle, lui exprima son étonnement.

"Vous avez donc abrégé votre voyage?"

"—Oui, je ne devais rentrer que samedi. Mais je me suis aperçu en cours de route qu'il me manquait des pièces qui me sont nécessaires pour continuer ma tournée, car je repars demain matin. Or, j'ai laissé ces pièces dans le coffre-fort, et, comme j'ai égaré ma clef— ce qui me préoccupe même beaucoup — je viens vous prier de me prêter la vôtre."

Arrivée à cet endroit de son récit, Thérèse Mironneau ouvrit une parenthèse.

“Là s'arrête ce que j'ai déclaré au juge, ce qui est exact mot pour mot.

—Ainsi, interrogeai-je, votre impression personnelle est bien que le retour de mon père était purement fortuit, motivé par la raison qu'il en donna à son caissier, que réellement aussi il avait égaré sa clef?

—C'est mon absolue conviction!” affirmait-elle sans hésiter.

Je demeurai confondu.

Il m'apparaissait désormais évident qu'une épouvantable fatalité avait présidé à la conduite des événements et je m'expliquais, tout au moins sur un point essentiel, ce qui s'était passé.

Lopez sait, par Manuela, que mon père s'absente pour une semaine. A tout hasard, il donne à cette fille l'ordre de lui dérober sa clef. Ma mère n'ayant pas cédé à son impérieuse sommation, “*manana*” (demain), il s'introduit, toujours avec la complicité de Manuela, dans le cabinet de mon père. Tandis qu'il est en train de vider le coffre-fort, survient mon père, au retour de qui ni lui ni personne ne s'attend. Une lutte s'engage, où succombe mon pauvre père. Accourue au bruit, ma mère s'évanouit de saisissement et de douleur. On lui fait absorber un poison, on la transporte sur son lit; la pauvre femme agonise toute la nuit, et, quand la mort a accompli son oeuvre, Manuela lui glisse dans la main la fiole homicide!

Alors, Louviers est complètement innocent, sa mémoire n'encourt pas la plus lointaine imputation de complicité..

La bonne femme s'était tue, respectant ma méditation.

Sur mon invitation, elle continua :

“Après la demande de votre père, il y eut un silence.

“Eh bien?” fit M. Fontaine.

“Ah! monsieur, je ne saurais vous exprimer ce que j'éprouvai, quand j'entendis mon gâchenet balbutier :

“Voici la clef, monsieur... Mais j'aime mieux tout de suite vous avertir que... je me suis rendu coupable d'une grave... incorrection...”

—Hein! se récria votre père suffoqué.

—Il y manque quinze mille francs... que je comptais y replacer demain... J'ai demandé en effet cette somme à mon oncle de Vendée... Je devais la recevoir ce matin... Sans un retard de la poste...”

“Votre père ne le laissa pas achever. A côté de ses grandes qualités, il était—pardonnez-moi—très dur avec ses employés, impitoyable pour les moindres fautes, et celles-là, je l'avoue, dépassait la mesure de l'indulgence permise... Il s'emporte avec la dernière violence, traite Louviers de voleur, et çà, et ça, et l'autre, enfin veut le forcer à avouer pourquoi il a pris cet argent...”

“Après de longues hésitations, Louviers se décide à confesser qu'il a joué, le dimanche soir—retenez bien cette date, monsieur, le dimanche soir,—et qu'il a perdu au jeu ces quinze mille francs...”

—Ah! ça, interrompis-je stupéfait, me souvenant des réalisations opérées par le caissier, ce n'est pas quinze mille francs qu'il aurait perdus dans ce cas, mais cinquante mille?

—Attendez, monsieur, nous y reviendrons.

“Là-dessus, ce fut un beau sabbat! Votre père lui en dit de toutes les sortes, joueur, voleur, et tout ce que vous pouvez imaginer... bref, il lui déclare qu'il le flanque à la porte, et que, dès le lendemain matin, avant de repartir, il le dénoncera à la justice...”

“Quelle scène affreuse! Je me sentais

mourir! Mon pauvre gâchenet s'était jeté aux genoux de votre père, le suppliant de ne pas le perdre, de ne pas lui enlever l'honneur, parlant de son passé sans ta- che, du sort de sa petite, tant et tant que votre père finit par se laisser attendrir.

"Soit, qu'il grommela, je ne vous livre- rai pas à la justice, et même, par pitié pour votre fillette que ma femme aime beaucoup, je vous garderai votre place chez moi. Mais vous allez me signer un papier, comme quoi vous reconnaissez avoir pris quinze mille francs dans la caisse pour payer une dette de jeu. Ce papier me sera garant de votre honnê- teté à l'avenir."

"Louviers eût beau recommencer à se débattre, votre père fut inflexible. Il y eut un silence, puis j'entendis la voix de vo- tre père qui disait:

"Tant que vous marcherez droit, vous n'aurez rien à craindre: vous me savez incapable d'abuser de ce papier, que je vais serrer en lieu sûr."

"Il partit, et moi je me précipitai dans la salle à manger.

"J'arrivais pleine de colère. Mais quand je vis le malheureux, je fus saisie de pi- tié. Il ne m'avait pas entendue entrer. Il était écrasé sur la table, sa tête entre ses mains, et il répétait avec de grands sou- pirs:

"Un voleur! Un voleur!"

"—O mon gâchenet, que je lui dis, me penchant sur lui, c'est-il possible que tu aies fait une chose pareille? Tu as pris dans la caisse de ton patron!"

"Il se leva d'un bond, des yeux de fou, la voix rauque, effrayant:

"Oh! tais-toi, nourrice! tais-toi! tais- toi! Ce n'est pas vrai! je ne suis pas un voleur!"

"—Ma's, tu as avoué toi-même! tu as joué! dimanche? tu as perdu?"

"—Non! qu'il crie violemment, je n'ai pas joué! Tu le sais bien, que je ne suis pas sorti dimanche, que pour aller à mon café..."

"C'était la vérité! intercala en paren- thèse la bonne femme.

—Oh!" fis-je, marchant de surprise en surprise.

Elle reprit:

"Je lui demandai doucement:

"Alors, pourquoi que t'as menti!"

"—C'est un secret, un secret qui ne m'appartient pas, que j'ai juré de gar- der, et je te défends de répéter jamais ce que je te dis là, tu m'entends? Il me fallait cinquante mille francs pour ce tantôt, c'était une question de vie ou de mort: j'ai vendu toutes mes valeurs, qui ont produit trente-cinq mille francs, et j'ai écrit à mon oncle Jean-Marie de m'envoyer le reste... La lettre n'est pas arrivée à temps, c'est une fatalité, il m'a bien fallu puiser dans la caisse... Mais je te le répète, nourrice, sur ce que j'ai de plus sacré au monde, sur le souvenir de ma chère femme, sur la tête innocente de ma petite Marie, je te le jure, malgré les apparences qui m'accablent, j'ai pu commettre une imprudence, je ne suis pas un voleur!"

Thérèse Mironneau ajouta, les yeux brillants d'une foi ardente:

"Et je le jurerais bien, moi aussi, que mon gâchenet n'a pu commettre une mau- vaise action! Il y a là un mystère que j'ignore et que sa fille seule pourra vous expliquer, en ayant reçu de lui, d'après ce que vous m'avez conté, la révélation à son lit de mort.

"Vous savez la suite, comme quoi il fut arrêté, et, peu après, relâché sur mon té- moignage et celui de la concierge.

"Quelque temps après, il hérita de son oncle Jean-Marie. Le séjour en France lui

était devenu insupportable, vivant dans des transes continuelles, rapport au papier qui l'accusait, qui avait disparu, mais qu'on pouvait retrouver à tout instant. Dans ce cas, il était perdu.

—Ce papier, interrompis-je, Louviers n'a jamais su ce qu'il était devenu ?

—Si ! Le papier a été emporté par l'assassin qui l'avait pris, soit sur le cadavre de M. Fontaine, soit dans le coffre-fort...

—C'est une supposition que vous émettez là ?

—Non. C'est Louviers lui-même qui m'a conté ça quand il vint me voir ici, lors de son voyage en France, en ajoutant, sans vouloir me le nommer, qu'"il connaissait l'assassin"...

Tandis que je demeurais foudroyé de stupeur, la vieille achevait son récit.

"Que vous dirais-je ? monsieur. Le pauvre homme a vécu tout le restant de sa vie avec cette crainte, et le désir de vous restituer, après votre majorité, en vous confiant son secret, les quinze mille francs pris par lui dans la caisse, et que les circonstances l'avaient empêché d'y remettre après le crime.

"Il était donc parti pour le Mexique où je l'aurais bien suivi, allez ! si mes enfants ne s'y étaient opposés. Car je le savais malheureux, et je l'aimais tant ! Si bon, si doux, si foncièrement honnête malgré son imprudence ! Enfin !

"Des années se passèrent. Il se remarqua, ce qui m'étonna fort, ayant gardé jusque-là un si fidèle souvenir à sa première femme. Voilà trois mois, il retourna en France, où il n'avait jamais remis les pieds depuis son départ. Il eut la bonté de se déranger pour venir me voir ici, avec sa petite Marie, maintenant une belle demoiselle, mais sans sa seconde femme, qu'il avait laissée à Paris.

"Il n'était pas heureux. Non qu'il se

plaignit. Bien trop discret et renfermé pour cela. Mais j'en sus assez pour comprendre. S'il faisait ce voyage en France, c'était pour céder à sa créature, qui le tyrannisait. Puis aussi il voulait vous voir. Mais vous vous promeniez à l'étranger. Il ne put même pas avoir votre adresse : votre tuteur, au lendemain de la mort de votre père, ayant liquidé les affaires et vendu la maison.

"Il passa deux jours ici, et rentra à Paris. Ce fut pour y mourir... Bien rapide, cette mort ! Il m'avait quittée en parfaite santé, et peu après je recevais de Marie une première lettre m'annonçant que tout était fini, puis, à un intervalle de quelques jours, une deuxième lettre encore plus désolée. Sa belle-mère la forçait à s'en retourner avec elle là-bas, malgré sa volonté. Impossible de résister. Un conseil de famille avait été constitué, sa belle-mère nommée tutrice, avec un ami de celle-ci comme subrogé tuteur ; elle n'avait qu'à obéir... Depuis, je n'ai plus eu de ses nouvelles...

—Croyez-vous qu'elle revienne vous voir, maintenant qu'elle est libre ?

—Le contraire m'étonnerait. Elle sait combien j'ai aimé son père, et c'est moi qui l'ai élevée.

—C'est en effet vraisemblable. Dans ce cas, ou si même simplement Mlle Louviers vous écrit, ayez la bonté de lui communiquer mon adresse que voici, et, de plus, télégraphiez-moi immédiatement sa présence chez vous. J'accourrai de suite, ou je me mettrai en rapport avec elle..."

Les demi-confidences de la bonne femme me laissaient de plus en plus perplexe. Si l'honnêteté de Louviers en ressortait évidente, malgré les apparences, malgré le fait positif de la grosse irrégularité commise, je n'en continuais pas moins à ignorer son secret—ce secret qui, j'en

nourrimais du moins l'espoir inavoué, pouvait justifier entièrement sa conduite, —qui, de plus, je le savais maintenant, devait désigner à ma vengeance l'assassin de mes chers morts!

Mais ce secret était au pouvoir de la fille du caissier et il existait des chances sérieuses pour qu'elle vint chercher un asile près de la nourrice de son père, tout au moins pour qu'elle lui donnât signe de vie, auquel cas, enfin, je la tenais!

Avant de quitter Chaillé, je passai à la poste où, à tout hasard, j'avais donné à Parpaing mon adresse bureau restant.

J'y trouvai de lui ce bref télégramme qui me fit bondir.

"Lopez débarqué Saint-Nazaire..."

STEEPLE TRAGIQUE

Lorsque, au saut du train, je tombe chez Parpaing, mon homme vient de recevoir, de son détective détaché à Saint-Nazaire, un nouveau télégramme, cette fois lancé des Aubras:

"Accompagne Paris cousin et famille. Envoyez à notre rencontre Orsay."

"Il est à nous! me dit Parpaing en se frottant les mains.

—Et Mlle Louviers?

—Rien, jusqu'à présent. Mais les recherches sont poussées avec la plus grande activité; de plus, j'ai dit un mot à mes amis de la police officielle; ils m'ont promis leur concours enfin je fais passer des notes dans les feuilles à gros tirage. De tant d'efforts il ne peut manquer de sortir quelque chose.

—C'est que nous voilà talonnés, maintenant, par ce démon de Lopez!

—Il est muselé par notre surveillance. Ainsi, cher monsieur, tranquillisez-vous, attendez patiemment chez vous les nouvelles: je vous téléphonerai les résultats,

heure à heure, minute à minute, je vous le promets."

Dès lors, commence pour moi une vie de fièvre, tramée d'attentes exaspérées, d'angoisses folles, des alternatives les plus contradictoires, des revirements les plus imprévus, vie trépidante, haletante, infernale, qui en un jour, brûle des années!

A chaque instant, "drin, drin! allô! allô!"

C'est ainsi que, successivement, je suis instruit: de l'arrivée à Orsay de Lopez, sa soeur et la Manuela; de leur installation à l'"Hôtel des Deux Amériques", rue du Quatre-Septembre; de la démarche immédiate de Lopez près d'une agence de la rue Richelieu, l'agence Vitreux, dont les détectives sont partis immédiatement en chasse, cela va sans dire, par ceux de Parpaing; de l'entrée d'un des nôtres aux "Deux Amériques," où en remplacement d'un garçon acheté à prix d'or, il a réussi à se faire embaucher, se ménageant ainsi la faculté de guetter sur place les allées et venues du sinistre trio.

Jusqu'à présent, tout va bien!

Patatras! les détectives de Parpaing se seront fait "brûler" par ceux de Vitreux! Désormais, Lopez s'entoure des précautions les plus habiles pour dérouter leur poursuite. Ils ont beau se piquer au jeu, déployer toutes les ressources de leur métier, le coquin, sans doute merveilleusement conseillé, leur glisse entre les doigts comme une anguille! Impossible de le filer, de surveiller ses agissements! En sorte que si, par malheur, il découvre le premier la retraite de la pauvre Nina, tout est perdu.

Non! Dieu merci, tout n'est pas perdu, car, le lendemain, tard dans la soirée, voici que Marius pénètre en trombe dans mon cabinet, brandissant un télégramme expé-

La Passagère de la "Navarre"

dié de Chaillé, signé de Marie, et ainsi libellé :

"Suis chez nourrice, retourne à Paris demain."

Victoire! Marius délire, il me secoue les mains frénétiquement, pleurant de joie, égrenant son riche chapelet d'exclamations provençales, et moi, en proie à une ivresse de joie qui ne le cède qu'en exubérance à la sienne, je songe que, demain, je saurai tout! que, demain, je serai en mesure de tenir à mes chers morts mon serment en livrant à la justice leurs assassins, qu'enfin,—pourquoi me défendre du trouble singulier où me jette cette perspective?—demain, je reverrai ma sympathique passagère de la "Navarre"... Oh! si, par surcroît, elle pouvait m'apporter certaine, définitive, éclatante, la justification de son père!

Hélas!—fragiles triomphes humains!—qu'il y a loin de la coupe aux lèvres!

Brisé par tant d'émotions, j'allais me mettre au lit quand un coup de timbre me fait sursauter, et presque aussitôt mon valet de chambre m'amène un individu costumé en garçon d'hôtel.

C'est notre homme des "Deux Amériques," qui me remet un télégramme trouvé par lui chez Lopez, lequel, m'apprend-il, "vient de partir en voyage pour une destination inconnue, accompagné de ses deux créatures!"

Et il me semble recevoir une cheminée sur la tête, en parcourant ce télégramme, expédié de Chaillé et, bien que non signé, singulièrement éloquent dans son laconisme: "Arrivée ici."...

Ce télégramme émanait, sans l'ombre d'un doute, d'un agent de Vitreux envoyé là-bas, dès le premier jour, pour surveiller la maison de la femme Thérèse Mironneau. Lopez et sa sœur n'ignoraient pas la visite faite par Louviers et sa fille à la

vieille nourrice, et ils soupçonnaient qu'un jour ou l'autre la Nina ne manquerait pas d'aller frapper à cette porte... Ah! les gredins! Et maintenant que faire, que faire?

Essayer de les gagner de vitesse? impossible! Je n'avais pas besoin de consulter l'indicateur pour les suivre sur le chemin de la Vendée! Ils avaient pris le même train que moi, l'express de Paris-Bordeaux Etat, partant de Montparnasse à 9 heures du soir, pour être à Niort à 3 heures 10 du matin.

C'était la voie la plus rapide pour peu que comme moi ils s'avisassent—et l'on devait croire qu'ils n'auraient garde d'y manquer!—de louer à Niort une automobile qui les mettrait à Chaillé, distant d'une cinquantaine de kilomètres, dès la première heure, demain matin!

Me restait-il du moins la ressource de télégraphier à Mlle Louviers pour, à tout hasard, lui crier le péril, la nécessité d'une fuite immédiate? Pas davantage! Le bureau de Chaillé fermé, le télégramme n'arrivait qu'à l'ouverture, soit bien après que Lopez aurait agi!

Aviser la justice? Impossible de la mettre en branle en temps utile: d'ailleurs Parpaing m'avait enlevé toute illusion sur la possibilité d'obtenir son intervention!

Je puis dire que, cette fois, je touchai au fond des abîmes!

Je ne veux pas même évoquer en souvenir les affres de cette nuit!

Ce qui me désespérait surtout, c'était le sentiment écrasant de mon impuissance, le même que j'éprouvai ce terrible soir où, là-bas, à la Guarda, attaché à un arbre, il me fallut subir, passif, plus désarmé qu'un enfant, les cruautés raffinées des bandits qui m'entouraient!

Ainsi, c'était fini! Je sombrais au mo-

ment où j'avais cru entrer au port! Demain, cette douce et énergique Marie Louviers qui, à première vue, m'avait inspiré un intérêt si soudain, devenu si puissant que je n'osais l'analyser, en raison du tragique obstacle qui se dressait entre nous, demain, cette N'ina, au nom calin comme une caresse, serait au pouvoir de l'être abject qui soulevait en moi autant de dégoût que de haine!

J'avais encore dans l'oreille sa voix d'angoisse, lorsqu'elle gémissait derrière moi, dans le salon de la "Navarre": "Si vous saviez! si vous saviez!"

Et je ne saurais plus jamais!

Car, encore une fois, rien à faire!

Surveiller les gares? sans doute! Cette mesure s'imposait. Mais, justement parce qu'elle s'imposait, n'apparaissait-il pas certain que Lopez s'arrangerait de façon à en déjouer les effets?

Restait pour nous une dernière chance de reprendre avec lui le contact: il avait laissé ses bagages à l'hôtel.

A moins qu'il ne jugeât plus expédient de les abandonner et de filer directement avec sa prisonnière à l'étranger!

Donc, bien fragile aussi cette chance!

N'importe, on ne pouvait la négliger.

Seulement, pour qu'elle ne fût pas réduite à néant, il était de toute nécessité de neutraliser les contre-mines de l'agence rivale.

C'est à quoi je m'employai le lendemain matin.

Au sortir de chez Parpaing, notre plan de campagne dressé, je me rendis rue Richelieu, et, m'étant nommé au sieur Vitreux, je lui tins ce petit discours:

"Mon cher monsieur, en servant le seignor Lopez, vous ignorez, très certainement, la gravité des agissements auxquels vous prêtez votre concours. Je tiens à vous éclairer sur leur nature criminelle, et, par

conséquent, sur les responsabilités que vous encourriez si vous vous refusiez à arrêter les frais. Voici, en effet, de quoi il retourne au juste...

Je lui contai de l'affaire assez pour l'effrayer, puis j'ajoutai:

"Il y a dix mille francs pour vous si vous marchez avec moi à l'insu de votre client..."

Vitreux essaya bien de me jouer la comédie de la dignité professionnelle. Mais, visiblement, le chiffre de la prime l'avait impressionné, et il ne cherchait qu'à sauver la face. D'ailleurs, j'ajoutai:

"Au cas contraire, je cours de ce pas au parquet... Est-ce oui, ou est-ce non?"

Le choix de mon homme n'était pas douteux. Je l'envoyai s'entendre avec Parpaing, et je rentrai chez moi, pour trouver une dépêche qui m'attendait, expédiée de Chaillé par la nourrice: "Marie enlevée!"

C'était, hélas! trop prévu, pour m'émouvoir davantage.

Un jour, deux jours! trois jours! Rien encore!

Lopez nous aurait-il vraiment brûlé la politesse, dans la crainte de tomber dans une souricière s'il remettait les pieds à l'hôtel? Tant est-il que le brigand n'y a pas reparu. Pourtant, j'ai la quasi-certitude qu'il n'a pas encore quitté la France.

En effet, j'ai réussi à obtenir le concours de la police officielle, et non seulement les gares de Paris sont surveillées, mais aussi les gares frontières et les ports d'embarquement.

Où se cache Lopez? Dans quel recoin insoupçonné de la province ou de la banlieue? Et qu'attend-il pour se hasarder hors de sa retraite? Sans doute qu'il ait amené sa prisonnière à se plier à ses desseins? A moins! et c'est plus probable, hélas! à moins que, redoutant ses aveux,

Il n'ait résolu, pour s'assurer de silence, de la supprimer purement et simplement, car il ne connaît que trop l'énergie de la Nina pour se leurrer de l'espoir d'arrêter jamais l'accusation sur ses lèvres—et les morts seuls ne parlent pas! N'ai-je pas éprouvé moi-même ses procédés expéditifs pour se débarrasser des gêneurs?

Enfin, le soir du troisième jour: "Drin, drin!—Allô!"

C'est notre agent des "Deux Amériques" qui m'informe que Lopez sort de l'hôtel. Il était seul. Il a payé sa note et fait charger ses bagages sur un taxi-auto, ce qui semblerait indiquer qu'il se terre à Paris ou dans la banlieue: l'agent a dare-dare transmis le numéro à Parpaing.

Est-ce que, du coup, nous les tiendrions! "Drin, drin!—Allô!"

Cette fois, la communication émane de la rue de Richelieu.

"Allo! Lopez vient de me solder mes honoraires, en me déclarant qu'il n'a plus besoin de mes services. Il est reparti dans une limousine.

—Mais non! vous faites erreur? un taxi-auto.

—Je ne fais pas erreur, je vous répète une limousine. Sur mon ordre, à son insu, mon saute-ruisseau est descendu en prendre le signalement exact, et le matricule, que je viens de téléphoner à la Sûreté, comme convenu, "n'est pas de la série de Paris!"

Ainsi, Lopez a changé de voiture, entre la rue du Quatre-Septembre et la rue de Richelieu, et l'automobile qui l'emporte est celle qui l'a amené à Paris! Le démon n'abandonne rien au hasard.

Décidément nous ne le tenons pas encore.

Mais notre gaillard, malgré ses ruses, a laissé passer le bout de l'oreille, et la Sû-

reté, je le sais, va mener l'enquête rondement.

Pour être prêt à tout événement, je téléphone, de mon côté: 1o à Parpaing de me dépêcher deux hommes résolus; 2o au garage de l'Etoile d'envoyer stationner à ma porte sa plus forte machine. De cette façon, au premier signal, en route!

Vingt-quatre heures encore d'attente exaspérée.

Ah! un coup de timbre dans le vestibule! C'est Parpaing... Il arrive tout droit du quai des Orfèvres, où le chef de la Sûreté lui-même a bien voulu lui fournir les renseignements que voici:

"La limousine a été louée à un garage de Versailles. Car c'est à Versailles que, il y a trois jours, Lopez s'est installé à l'"Hôtel des Etrangers," avec sa soeur Manuela et la jeune fille, celle-ci très malade!

—Parbleu! interrompis-je, les misérables lui auront fait absorber un narcotique! sans quoi ils ne seraient jamais venus à bout de son courage!

—Sans nul doute! Or c'est cet excès même de précautions qui les a trahis.

—Ils sont encore à cet hôtel?

—Non, attendez. Lopez s'était fait inscrire sous le nom de M. Benoit, voyageant avec ses soeurs et leur femme de chambre.

"Il se mit incontinent à la recherche d'une villa, aux environs de Versailles, où, dès le surlendemain de son arrivée, c'est-à-dire hier, toute la famille s'est installée, et, comme la jeune fille se trouvait hors d'état de s'y transporter à pied, il a bien fallu recourir à une voiture.

"Or, c'est par le loueur de cette voiture que la police a découvert l'adresse de la villa, car Lopez, pour dépister les soupçons, hier, en rentrant de Paris, s'est fait conduire à la gare des Chantiers, comme s'il allait prendre un train! Voyez-vous la

malice!

—Mais l'adresse! L'adresse?

— Route de Versailles à Saint-Cloud, au Grand-Montreuil, à la lisière des bois de Fausses-Reposes, villa des Iridées."

Je n'en écoutai pas davantage.

Depuis la veille—et cette station extraordinaire de jour et de nuit n'était pas sans surexciter la curiosité et les commérages du quartier—la machine attendait à ma porte avec son mécanicien, que le garage envoyait relever toutes les six heures.

Nous finissons de nous y installer, moi, les deux détectives de Parpaing, également de faction, plus Parpaing lui-même qui avait insisté pour se joindre à l'expédition; et le tour de manivelle était donné quand Marius sauta à mon côté, tenant à la main un paquet soigneusement emballé et ficelé.

"Qu'est-ce que cela? lui demandai-je, intrigué, après avoir lancé l'ordre de départ, et tandis que l'auto, narguant les procès-verbaux, bondissait dans la direction indiquée, à la quatrième vitesse.

—Cela? fit-il avec un sourire mystérieux, va! ne vous inquiétez pas, cher monsieur Fontaine, cela, c'est un petit accessoire qui peut avoir—"quien sabe?" (qui sait)—son utilité, à l'occasion."

Vingt-cinq minutes plus tard, nous atteignons un carrefour du bois, distant de cinq cents mètres de la villa.

J'y fis arrêter, et nous descendîmes pour continuer à pied.

Il ne fallait pas risquer de donner l'éveil à un adversaire aussi féroce que rusé.

Une fausse manoeuvre, et c'était peut-être une mort foudroyante appelée sur la tête de celle que nous entreprenions de sauver.

D'où nécessité de pénétrer dans la place par surprise...

La place offrait de fortes défenses.

Un mur de huit pieds, couronné de tessons de bouteilles, régnaît autour du petit parc, sur le devant duquel s'élevait le pavillon d'habitation.

Ce mur s'interrompait du côté de la route où, sur une largeur d'une vingtaine de mètres, se substituait à lui une grille, munie de volets de tôle, séparée du pavillon par une pelouse, et, cette pelouse n'offrant aucune espèce d'abri, impossible d'escalader la grille sans s'exposer à attirer l'attention des locataires, qui devaient exercer sur l'unique entrée une surveillance sérieuse.

Restait le mur...

Après en avoir fait le tour, nous dûmes reconnaître l'inanité d'une tentative quelconque pour le franchir sans moyens étrangers.

Parpaing proposait d'envoyer le chauffeur chercher une échelle, Marius l'arrêta.

"Inutile, monsieur Parpaing, dit-il en déficelant son paquet. Ce ne serait vraiment pas la peine, vous l'avouerez, d'être un enfant de Marseille, pécaïre!—et je m'en vante—pour ne pas trouver le joint! Que pensez-vous de ceci, mon cher monsieur Fontaine, hé donc?

—Un lasso? me récriai-je, stupéfait.

—Un honnête lasso, de qualité première, va!

—Et de quoi peut-il vous être utile, en la circonstance?

—Vous allez voir, té! suivez-moi!"

Nous suivons notre homme, intrigués. Il nous conduit à un point de l'enceinte où une maîtresse branche, projetée hors du parc par un orme centenaire, déborde horizontalement, de façon à former, à douze ou quinze pieds du sol, une sorte de pont par-dessus le chaperon!

Le lasso, adroitement lancé, s'enroule par un bout autour de la branche, l'autre bout pend à terre si bien, déclara Marius, qu'il n'y a plus qu'à prendre la peine de s'installer dans l'ascenseur!— quoi de plus simple, qué!—à qui l'honneur?

En un clin d'oeil nous avons tous sauté dans le parc : Marius, passé le dernier, retire et serre dans son poing la précieuse courroie, brûlant ainsi nos vaisseaux, et nous voilà fauflant, à l'indienne, à travers les massifs.

Le crépuscule achève de s'assombrir, la nuit tombe d'une chute rapide. C'est l'heure impressionnante dite entre chien et loup; il y a du drame dans l'air; le coeur me bat très fort, car je sens que je touche à un moment décisif de ma vie.

Deux baies apparaissent éclairées, au rez-de-chaussée—une porte-fenêtre et une fenêtre appartenant à une même pièce—l'une et l'autre grandes ouvertes, d'où s'échappe un bruit de voix : une voix d'homme, rocailleuse, aux accents furibonds et une voix de faible femme, dont le timbre musical éveille en moi de profondes vibrations.

Nous nous sommes approchés jusqu'à l'extrême lisière d'ombre du parc qui nous protège;—entre nous et le pavillon s'étend, sur cette façade également, une pelouse formant une zone découverte et baignée de lumière, où la plus élémentaire prudence nous défend de nous aventurer.

De notre abri, du moins, nous voyons et nous entendons.

Par la porte-fenêtre, nos regards plongent au fond de la pièce.

Lopez menace la Nina; et, elle, lui tient tête, la vaillante.

Son charmant visage, pâli par un mal mystérieux, respire une énergie que nuls sévices n'ont pu encore entamer : étendue, à demi soulevée sur une chaise longue, elle se présente à nous de face; Lopez, que

l'on voit de dos, est courbé sur elle.

A la fenêtre sont accoudées Dolorès et Manuela; leurs bustes, seuls visibles, se silhouettant à contre-jour; mais, bien que tournées vers nous, nous les devinons attentives à la discussion qui, derrière elles, se continue, déjà montée, quand nous arrivons, à un diapason inquiétant.

“Faut-il foncer? demande tout bas Marius.

—Non, chut! attendez! écoutez!”

Lopez, le geste dément, brandit un papier, et la Nina, sans s'en laisser imposer, lui répond avec une netteté tranchante :

“Vous savez bien que mon père n'est pas un voleur! que ce papier qui, faussement, semble l'accuser, vous accuse, par contre, vous, sans doute possible! que cette prétendue preuve de son déshonneur n'est que le témoignage écrasant de votre crime, puisque vous l'avez ramassée sur le cadavre même de l'homme que vous veniez d'assassiner! qu'enfin c'est vous le voleur, deux fois voleur, qui avez emporté les soixante mille francs que renfermait le coffre-fort de M. Fontaine, non content d'avoir déjà touché le prix de votre honteux chantage...

—Taisez-vous!

—Je ne me tairai pas! vous ne m'empêchez pas de proclamer ce que fut le testament de mon père.”

L'intrépide fille s'était peu à peu redressée, au point de quitter sa chaise-longue, et, maintenant, elle se tenait, chancelante, mais debout, devant l'insulteur, le dominant, le bravant, le défiant.

“Pas davantage, à moins de me tuer, vous ne m'empêcherez d'accomplir la double mission qu'il me confiât lorsque, ayant réussi à tromper votre surveillance, il me fit promettre de vous livrer à la vengeance du fils de vos victimes, et de laver sa mémoire d'une imputation dont vous de-

vriez être le dernier à vous faire une arme contre lui, devant moi.

—“Vous avez empoisonné neuf années de sa vie, d’abord en tenant suspendue sur sa tête cette épée de Damoclès d’une dénonciation ; plus tard, en le contraignant d’épouser une créature qu’il méprisait autant qu’il la haïssait, puisqu’elle était du même sang que vous... C’est assez !”

Soulevée d’une exaltation qui la transfigurait :

—“Je vous défends de travestir en infamie la généreuse imprudence qui fit de lui le martyr du plus héroïque dévouement ! Oui, lui, l’humble employé, en reconnaissance de quelques bienfaits, après avoir avancé jusqu’au dernier sou de son petit avoir, et puisé dans la caisse parce que ses ressources personnelles se trouvaient insuffisantes, il eut cet héroïsme de se laisser traiter de voleur, accabler d’outrages, par l’homme même dont il avait essayé de sauver la femme, quand vous forciez cette malheureuse, affolée à l’idée de perdre l’amour d’un mari qu’elle adorait et dont elle redoutait la jalousie rétrospective, à vous racheter cinquante mille francs ses lettres de fiancée !”

Je frémis... La vérité m’apparaissait enfin avec une aveuglante brutalité.

C’était donc, cela, le secret, le navrant et sublime secret du pauvre mort si indignement méconnu !

—“Et c’est vous ! continuait la Nina véhémente, c’est vous, vous le maître chanteur, le voleur, l’...”

J’ajustai Lopez, avec l’intuition d’un dévouement imminent...

Trop tard !

Il avait saisi les poignets de la Nina, et celle-ci, en cherchant à se dégager, s’interposait entre le bandit et le canon de mon revolver... et, je n’osais plus tirer, sentant que ma main tremblerait.

Vingt secondes d’hésitation... pendant

lesquelles se précipitait haché, haletant, ce tragique dialogue.

—“Ecoute ! grondait Lopez, d’une voix rauque, concentrée, si tu ne me jures pas, sur la tête de ton père, de garder pour toi ton secret, tu ne sortiras pas vivante de cette maison !

—Lâche ! ripostait-elle crânement, sans cesser de se débattre, n’espérez point de moi cette capitulation... Un serment ne détruit pas un serment... Celui que j’ai fait à mon père... dût-il m’en coûter la vie... je le tiendrai !

—C’est ton dernier mot ?

—C’est mon dernier mot !”

—“Tirez en l’air !” me souffla Marius, en s’élançant sur la pelouse...

D’instinct, j’obéis...

Déjà le misérable, abandonnant les poignets de sa frêle adversaire, lui nouait ses doigts d’assassin autour de la gorge, en une mortelle étreinte.

Au bruit de la détonation, il leva la tête.

C’en fut assez.

Comme une couleuvre qui, en sifflant, brusquement se détend, et déroule ses anneaux, nous vîmes le lasso de Marius filer en un éclair à travers la zone éclairée planer un centième de seconde, puis s’abattre et se fixer avec une précision merveilleuse au cou de l’agresseur, qui—suffoqué, à demi étranglé, forcé de lâcher sa prise, pour, d’un geste instinctif, essayer de desserrer la fatale cravate,—vint, d’une seule secousse, rouler, masse inerte, jusque sur le sable du jardin !

Brave Marius à qui je devais, et si opportune, cette revanche de mon supplice de la Guarda !

La Nina gisait évanouie sur le parquet.

Avec l’aide de son vieil ami, je la transportai sur la chaise-longue et, quand elle rouvrit les yeux, elle me vit agenouillé

près d'elle, épiait anxieusement son retour à la vie...

“Monsieur Lionel Fontaine? interrogea-t-elle faiblement.

—Moi, pauvre enfant, à qui vient d'être révélée, en même temps que l'héroïsme de votre père, la lourde dette de gratitude que j'ai contractée envers lui, et envers vous...”

Comme je déchirais devant elle le papier accusateur arraché aux mains crispées de son bourreau, son pâle visage s'illumina d'un sourire, et, lentement, elle me tendit la main.

“Merci! soupira-t-elle... Ma mission est terminée... puisque je n'ai plus rien à vous apprendre...”

Je pressai doucement cette nerveuse petite main qui s'abandonnait dans la mienne.

“Vous n'avez plus rien à m'apprendre... mais moi, j'aurais peut-être maintenant beaucoup de choses à vous dire...”

Une demi-heure plus tard, je repartais en automobile avec Marius, Mlle Louviers, que je comptais confier à l'hospitalité d'une maison amie, et Parpaing, qui se chargeait d'informer le chef de la Sûreté du drame tragique dont la villa des Iridées venait d'être le théâtre.

Parpaing laissait derrière lui ses détec-

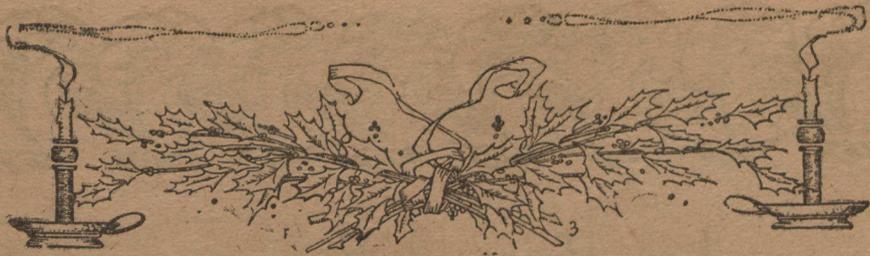
tives, avec consigne de surveiller les issues de la chambre du premier étage où nous avions enfermé sous clef, jusqu'à l'arrivée des agents, Lopez, sa soeur et Manuela.

Mais, quand les agents se présentèrent, munis d'un triple mandat de dépôt, à la villa, pour y prendre livraison des prisonniers, ils ne trouvèrent que trois cadavres. Les misérables s'étaient empoisonnés, allant d'eux-mêmes au-devant du dénouement le plus expédient que puissent souhaiter les héritiers de leurs victimes.

Dénouement provisoire, qui devait être suivi d'un second plus définitif et moins tragique. Je suppose que la sagacité de mes lecteurs l'a déjà deviné.

A quelques mois d'intervalle, ce même paquebot de la “Navarre”, témoin de leur première rencontre, emportait vers la Guarda, en voyage de nocces, avec le bon Marius! qui donc?—M. et Mme Lionel Fontaine, et, si l'on trouve un autre nom que le mien à la fin du récit de notre mystérieuse aventure, c'est que, à chacun son métier, j'ai abandonné le soin de mettre au point mes notes à un professeur de la plume, avec autorisation de signer pour moi...





La Beauté Obtenue par la Torture

C E n'est pas seulement dans les pays civilisés que les femmes se torturent pour arriver à paraître belles. Elles avaient cette manie depuis la plus haute antiquité.

Il est bien entendu que nous ne parlons pas ici du corset, cet instrument de supplice qui est entré dans les moeurs.

Mais l'amour de la beauté par la torture se trouve à toutes les époques et chez les peuplades les plus barbares.

En Malaisie, chez les Caraïbes, les femmes portent des pendants d'oreilles qui leur descendent jusqu'à mi-corps et qui pèsent plus de deux cents grammes. La coiffure de ces femmes n'est pas moins lourde, avec des bijoux ciselés fort élégants, mais dont le poids va jusqu'à une livre.

Les jeunes filles papoues portent dans le nez des boucles et des amulettes qui gênent horriblement la bouche et qui sont très lourdes. Leur nez est, du reste, complètement déformé, et le trou dans lequel

passé l'anneau a un diamètre de deux centimètres.

Chez les Caraïbes, il y a des femmes qui se coiffent d'un immense collier fait de morceaux de quartz taillé; de loin elles ressemblent ainsi aux lustres de nos salons. D'autres se placent dans les narines des cylindres de corail. Le grand genre et le bon ton veulent que, chez les Caraïbes, les jeunes filles se fassent souder autour du cou un anneau dont le poids est d'autant plus lourd et la matière d'autant plus précieuse qu'on est plus riche.

Dans l'Hindoustan, les "élégantes" des bords du Gange ou de l'Indus se font poser sur les narines et aux oreilles de plaques d'or au centre desquelles est sertie une pierre précieuse.

Dans le centre de l'Afrique les femmes s'enfoncent un petit cylindre d'ivoire dans la lèvre inférieure.

Ne parlons pas du tatouage qui est partout reçu couramment.

O beauté! que de supplices on s'inflige en ton nom... souvent pour s'enlaidir!





Les Poissons Etranges

LES poissons que l'on mange ou ceux que l'on élève dans les aquariums ont tous à peu près la même forme, ce qui fait que l'on s'imagine aisément que le groupe auquel ils appartiennent est des plus monotones : c'est une erreur profonde, car chez eux, on trouve une multitude de particularités et de bizarreries comme on n'en voit pas ailleurs.

D'abord la locomotion. On dit : "nager comme un poisson", expression qui pourrait faire croire que la natation est le seul mode de déplacement des poissons. . . C'est vrai dans la majorité des cas, mais non dans tous, car il est un certain nombre d'espèces qui, par exemple, peuvent voler.

L'exemple le plus net est celui des exocets qui, en raison de leur mode de vie, sont bien connus sous le nom de poissons volants. On les voit s'élaner tout d'un coup de la mer, se précipiter dans l'air avec une grande rapidité et parcourir quinze à vingt pieds et même plus. Au bout de leur course, ils replongent dans l'eau, ou plus souvent s'abattent simplement à sa surface pour rebondir et parcourir un nouvel espace ; ils font le ricochet.

Le vol des exocets s'observe surtout quand la mer est agitée, violente même.

Leur progression, d'abord rapide, va bientôt en diminuant ; on en a vu dépasser un navire dont la marche était de dix milles à l'heure.

"Les poissons volants tombent souvent à bord des bateaux en marche ; mais cela n'arrive jamais pendant un temps calme ou du côté de dessous le vent mais seulement avec une bonne brise et dans la direction du vent. Pendant la journée, les exocets évitent les navires, volant loin d'eux ; mais pendant la nuit ils volent

fréquemment contre les bordages, contre lesquels ils sont portés par le vent, soulevés à une hauteur de parfois vingt pieds au-dessus de la surface de la mer."

On n'est pas non plus d'accord sur les raisons qui forcent les poissons à agir ainsi ; la plupart des naturalistes pensent qu'ils sortent de l'eau quand ils sont poursuivis par des requins ou autres forbans des mers. Ils ne quittent d'ailleurs un danger que pour retomber dans un autre au moins aussi grand, car les mouettes et les pétrels leur font une chasse acharnée.

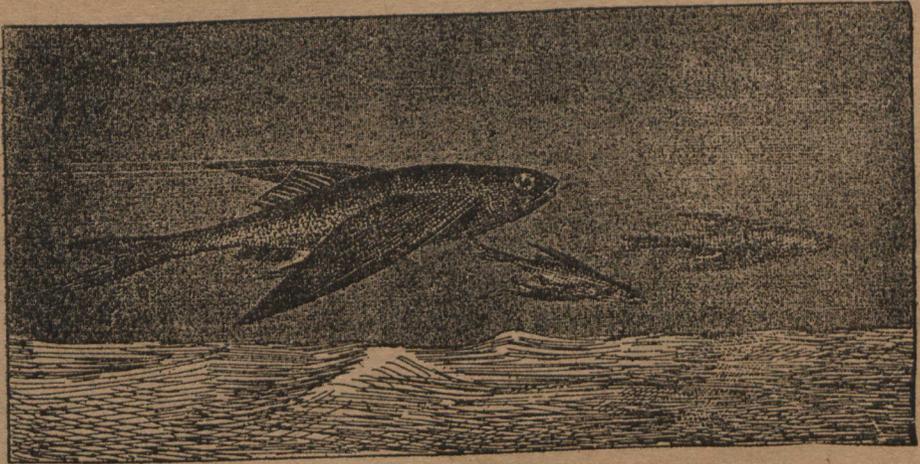
Au point de vue de la locomotion, on pourrait, d'ailleurs, écrire un volume entier, même sur les espèces les plus vulgaires.

Depuis un certain nombre d'années, les citadins ont pris l'habitude de fuir pendant un mois ou deux l'endroit où ils résident pour aller faire un "voyage circulaire", qui à la mer, qui à la montagne. Mais il ne faudrait pas croire que l'espèce humaine, sous ce rapport, fût d'une essence supérieure à celle des autres de la création. Il y a beau temps, en effet, que les animaux—du moins certains d'entre eux—pratiquent ce genre de sport. La plupart même sont bien connus de tout le monde quant à leur nom et à leur aspect extérieur, mais non au point de vue de leurs moeurs. Le saumon, par exemple, est bien plus intéressant vivant qu'à la sauce aux câpres, car c'est un voyageur enragé qui rendrait des points aux plus fidèles amis du "Baedeker". Ses oeufs, on le sait, sont déposés dans l'eau douce, et donnent naissance à de petits

Les Poissons étranges

poissons pas bien jolis, d'une teinte grise terne sur le dos, avec des bandes transversales sur les côtés. A un moment donné, ces jeunes saumons se transforment et deviennent "smolts", c'est-à-dire qu'ils prennent leur costume de voyage, tout leur corps prend un magnifique éclat métallique. Jusqu'à ce moment ils vivaient chacun de leur côté; mais devenus "smolts", tel une caravane de l'agence Cook, — ils se rapprochent et se forment en troupes. Pendant tout le printemps, les bandes de saumonnières descendent les rivières pour gagner la mer. Le voyage ne se fait pas d'ailleurs sans péripéties: ici, c'est la dent du vorace brochet qu'il faut évi-

mer. Qu'y deviennent-elles? Je dois avouer que l'on n'en sait absolument rien. Tout au plus est-on à peu près certain que les saumons disparaissent dans les profondeurs de l'océan, où le filet des pêcheurs ne peut les atteindre. L'eau salée paraît leur être nécessaire pour leur fournir une nourriture abondante. De plus, elle leur donne sans doute ce "coup de fouet" que les villégiateurs vont chercher sur les plages du littoral et qui facilite grandement leur nutrition. La preuve en est que, si on les retient captifs dans l'eau douce, malgré l'abondance de la nourriture qu'on leur donne, ils ne "profitent" pas beaucoup et leur



Exocet ou poisson volant

Un original qui ne veut pas faire comme les autres poissons, peut-être un upoète qui ne rêve qu'aux longues envolées dans l'infini et l'azur des cieux.

ter; là, danger terrible, ce sont les filets des pêcheurs qui, insidieusement, les menacent; ailleurs, c'est un remous violent qui les oblige momentanément à rebrousser chemin. Mais, comme dit la chanson, ce sont les plaisirs du voyage. Enfin, les bandes, un peu décimées, arrivent dans l'embouchure du fleuve; loin de se plonger dare-dare dans l'onde amère, milieu qui, abordé sans transition, leur serait peut-être fatal, les jeunes saumons restent dans l'eau saumâtre pendant deux ou trois jours. Enfin, l'accoutumance est faite et les bandes disparaissent dans la

chair, décolorée, devient molle et sans saveur.

Toujours est-il qu'au bout de sept à huit semaines de leur fougue maritime, les saumons reparassent à l'embouchure du même fleuve d'où ils étaient sortis.

De même qu'à l'aller, les saumons s'arrêtent un instant dans l'eau saumâtre avant de s'engager dans l'eau douce. Puis les bandes se mettent à remonter le courant, les vieux individus en tête, les jeunes en arrière. Ces colonnes, d'ailleurs, ne sont pas toutes du même âge; celles qui reviennent les premières sont plus vieilles.

les; puis arrivent celles qui ont déjà effectué le voyage, et enfin les plus jeunes.

Dans cette montée, rien ne les arrête. S'ils donnent contre un filet, écrit Baudrillart, ils le déchirent ou cherchent à s'échapper par-dessous ou par les côtés; et dès qu'un de ces poissons a trouvé une issue, les autres le suivent et leur premier ordre se rétablit. Ils nagent au milieu du fleuve et près de la surface de l'eau; et comme ils sont souvent très nombreux et qu'ils agitent l'eau violemment ils font un bruit qu'on entend de loin. On a remarqué qu'ils pouvaient parcourir en une heure un intervalle de dix lieues, et que lorsqu'ils ne sont pas forcés à des efforts prolongés, ils peuvent



Le périophthalme

Poisson ami des promenades en plein air et des exercices acrobatiques sur les racines des palétuviers.

franchir en une seconde de vingt-quatre pieds. Les saumons ont dans leur queue une rame très puissante, et c'est également par son secours qu'ils franchissent des cataractes assez élevées. Ils s'appuient contre de grosses pierres, rapprochent de leur bouche l'extrémité de leur queue, en serrent le bout avec les dents, en font par là une sorte de ressort fortement tendu, lui donnent avec promptitude sa première fonction, débangent avec vitesse l'arc qu'elle forme, frappent avec violence contre l'eau, s'élancent à une hauteur de plus de quatre à cinq mètres, et franchissent la cataracte. Ils retombent quelque-

fois sans avoir pu s'élaner au-delà des roches, ou l'emporter sur la chute de l'eau; mais ils recommencent bientôt leurs manœuvres, ne cessent de redoubler d'efforts après des tentatives très multipliées; et c'est surtout lorsque le plus gros individu de leur troupe, celui que l'on a nommé le conducteur, a sauté avec succès, qu'ils s'élancent avec une nouvel ardeur.

Les esturgeons, les muets, les dorades, les lamproies passent aussi leur vie à aller de l'eau douce à l'eau de mer et réciproquement. Les anguilles sont plus téméraires; pour passer d'un étang dans un autre qui leur convient mieux, elles n'hésitent pas à se rendre sur la terre et à y parcourir, en rampant, de vastes espaces. Elles ne se pressent d'ailleurs pas énormément; et, quand elles rencontrent une culture de leur choix, elles y font l'école buissonnière; c'est ainsi que récemment on citait toute une plantation de petits pois qui avait été ravagée par des bandes d'anguilles. Citons aussi les anabas, poissons de l'Indo-Chine, qui sont de véritables "globe-trotters." Ils vont se promener dans les rizières, dans les champs et même, grâce aux fortes dentelures dont leurs opercules sont armés, grimpent sur les arbres pour aller prendre l'air dans les branches. Les périophthalmes agissent à peu près de même, et, en Sénégambie, si l'on vient à monter sur des palétuviers, il n'est pas rare de trouver au sommet de l'arbre quelques-uns de ces poissons, se chauffant au soleil.

Comme poissons à formes singulières, il faut citer le marteau dont la tête semble étirée sur les côtés pour porter les yeux; le pélor véritable chimère monstrueuse; le malthée dont l'aspect est horrible; les hippocampes dont la queue est prenante et dont la tête ressemble étrangement à celle d'un cheval minuscule; l'énorme poisson lune, au corps très aplati latéralement, flottant au voisinage de la surface de l'eau et sur le dos duquel les oiseaux de mer viennent se poser et chercher des parasites; le coffre au corps barricadé de plaques très dures, le "diable de mer"; poisson large comme une table et à la tête pourvue de deux cornes re-

Les Poissons étranges

courbées sur elles-mêmes en forme d'oublies.

Quant aux teintes que peuvent avoir les poissons, elles sont véritablement inouïes, les plus beaux de tous sont peut-être les squammipennes, des mers tropicales.

Les moyens de défense des poissons sont très variés. Les uns ont recours à la force, d'autres à la ruse. Certains fabriquent des poissons dangereux, même pour l'homme.

Les plus connus des poissons venimeux sont les vives, que l'on rencontre malheureusement sur la plupart des plages. Il y en a deux espèces principales: la vive commune, qui a 1 pied $\frac{1}{2}$ de longueur, et la petite vive, dont la taille ne dépasse guère 4 pouces. Toutes deux possèdent des



Le chromis.

Un père de famille qui garde ses petits dans sa bouche!

Certains poissons sont remarquables par leur grande taille. On en rencontre surtout chez les poissons au squelette cartilagineux, les requins par exemple. Mais il y en a aussi chez les espèces plus élevées en organisation, c'est-à-dire les poissons osseux. Parmi ceux-là, nous ne citerons que l'arapaima qui habite les grands cours d'eau des Guyanes et du nord du Brésil: c'est le plus grand des poissons des eaux douces, car il peut atteindre 15 pieds de long et peser plus de 400 livres.

épines très acérées, placées sur la tête. A l'état de repos, ces épines sont appliquées sur le corps; mais, à la moindre excitation le poisson les redresse, et elles se présentent alors sous un aspect menaçant.

Ce qu'il y a de fâcheux chez ces poissons, c'est qu'ils vivent le plus habituellement presque entièrement cachés dans le sable d'où ils ne laissent passer que la tête. Il arrive par suite souvent qu'un baigneur ou un pêcheur mette le pied sur l'un d'eux. Les piquants se dressent aus-

sitôt et pénétrant dans le pied. Or chaque épine est en rapport avec une glande à venin, dont le contenu se déverse de suite dans la plaie.

Tous les animaux dont nous venons de parler habitent la mer. Dans les eaux



Le pélor.

Malgré tous ses ornements, il n'est pas joli,

douces, les poissons dangereux sont beaucoup plus rares. Le plus intéressant à signaler est le silure glanis, non qu'il soit venimeux, mais parce qu'il paraît avoir un faible pour la chair humaine. C'est un gros poisson serpentiforme qui peut atteindre jusqu'à 9 pieds de long, et peser de 4 à 500 livres. Il est surtout abondant dans le Bas-Danube et dans divers lacs ou fleuves de l'Europe centrale ou orientale.

Le glanis est un animal aux allures lentes et paresseuses; il se tient de préférence dans les endroits vaseux, s'enfonçant parfois même dans la boue. Il se tient sous les rochers, sous les troncs d'arbres. Il est averti de l'approche de sa proie par le moyen de ses barbillons. Extrêmement vorace, il s'empare des poissons, des grenouilles et même des oiseaux aquatiques. On peut dire que cet animal est vorace, tellement qu'une fois on a trouvé dans l'un d'eux une tête humaine et une main portant deux anneaux d'or. Il dévore tout ce qu'il peut atteindre, oies, canards, n'épargnant pas même le bétail quand on le mène paître, et le noyant. Ces faits ont été confirmés par plusieurs observateurs. On assure que le silure n'épargne même pas l'espèce humaine. En 1700, le 3 juillet, un paysan en prit un auprès de Thorn,

qui avait un enfant entier dans l'estomac. On parle en Hongrie de jeunes filles et d'enfants dévorés en allant puiser de l'eau, et l'on raconte même que, sur les frontières de la Turquie, un pauvre pêcheur en prit un jour un qui avait dans l'estomac le corps d'une femme, sa bourse pleine d'or et ses anneaux.

Mais les plus dangereux de tous les poissons sont certainement les requins, dont la voracité est toujours inassouvie. Dans les mers chaudes, ils constituent un véritable fléau, au point que les indigènes ne peuvent se baigner sur la plage sans être saisis par l'un d'eux et dévorés. Ils ont la coutume de suivre les navires pour récolter tout ce qui en est jeté, aussi bien les objets comestibles que les autres. Mais malheur au matelot qui viendrait à tomber à la mer. Si bon nageur qu'il soit, il serait saisi par un requin, puis dévoré en un clin d'œil.

Pour se procurer de la nourriture, les poissons usent parfois de curieux stratagèmes. Le toxote est un poisson des rivières de la Malaisie; on le désigne aussi sous le nom bien significatif d'archer ou de poisson-craqueur. Il fait sa nourriture d'insectes ailés, lui un être aquatique. Quand il aperçoit sur les nombreuses plantes qui garnissent le bord de la rivière un insecte se reposant un instant, il s'avance le plus près possible de sa victime, s'emplit la bouche d'eau et ferme les ouïes. Aussitôt, il fait émerger le bout de son mu-



L'hippocampe

seau à l'air et, contractant ses mâchoires, il envoie sur l'insecte un long filet d'eau, une vraie douche qui, en retombant, entraîne la bestiole dans la rivière, où elle ne tarde pas à être dévorée. Ce qu'il y a de tout à fait remarquable dans cet acte, c'est la justesse de tir du poisson, qui manque très rarement son coup. A Java et dans les pays limitrophes, on conserve précieusement le toxote dans les aquariums, et l'on s'amuse à lui donner à distance des mouches sur lesquelles il darde sa douche aquatique, à la grande joie des spectateurs.

mé "père de famille".

Les oeufs du chromis, dit Lortet, sont gros comme du plomb de chasse numéro 4 et d'un beau vert foncé. La femelle en pond une quantité considérable, deux cents environ, entre les joncs et les roseaux, dans une petite excavation qu'elle creuse en se frottant dans la vase. Lorsque la femelle a terminé sa ponte, elle paraît épuisée et reste immobile à une petite distance. Le mâle, au contraire, semble très agité, tourne autour des oeufs, nage sans cesse au-dessus. Quelques minutes plus tard, il avale les oeufs les uns



Le silure.

Poisson toujours affamé qu'il ne fait pas bon rencontrer nez à nez quand on prend un bain.

Tout aussi malin est la baudroie qui se cache dans la vase et ne laisse émerger qu'une sorte de petit drapeau inséré sur son nez par l'intermédiaire d'un long filament. Les petits poissons du voisinage accourent vers ce drapeau, croyant avoir affaire à une proie facile. Quand ils sont bien rassemblés, se disputant d'avance ce bon morceau, la baudroie ouvre sa large bouche et les engloutit.



Bien bizarre aussi, mais à un autre point de vue, est le chromis, bien surnom-

après les autres, et les garde dans l'intérieur de la cavité buccale, contre ses joues qui se gonflent d'une manière étrange. Quelques-uns passent cependant au milieu des branchies. Ces oeufs, quoiqu'ils ne soient maintenus par aucune membrane, ni par une matière gommeuse ou glaireuse quelconque, tiennent cependant très bien dans la bouche. L'animal ne les lâche jamais lorsqu'il est dans l'intérieur de l'eau. Ce n'est que lorsqu'on jette le poisson sur le sable, que les oeufs tombent au dehors, à la suite des efforts provoqués par l'agonie; il en reste toujours néanmoins une grande quantité dans

la bouche. Dans cette cavité incubatrice d'un nouveau genre, les oeufs subissent en quelques jours toutes leurs métamorphoses. Les petits prennent rapidement un volume considérable et paraissent bien gênés dans leur étroite prison. Ils restent en grand nombre pressés les uns contre les autres comme les grains d'une grenade mûre. La bouche du père nourricier est alors tellement distendue par la présence de cette progéniture, que les mâchoires ne peuvent absolument plus se rapprocher. Les joues sont gonflées et l'a-

nimal présente un aspect des plus étranges. Quelques jeunes, arrivés à l'état parfait, continuent à vivre et à se développer ainsi; les autres ont toute la tête dirigée vers l'ouverture buccale du père et ne quittent cette cavité protectrice que lorsqu'ils sont assez forts et assez agiles pour échapper facilement à leurs nombreux ennemis.

On le voit, la mer renferme bien des poissons singuliers et combien y en a-t-il d'autres encore que nous ne connaissons pas!



Le coxote.

Ce "poisson-cracheur" a inventé la chasse à tir et s'y livre avec un succès qu'envieraient nos nemrods.



La Vèritable Histoire de Jean Hiroux

QU'EST-CE d'abord que Jean Hiroux ?

Comment est-il né ?

Quelle fut sa vie ?

Autant de points d'interrogation qui se posent pour la plupart des lecteurs de notre génération.

Mais pour ceux d'il y a cinquante ans, il en allait autrement... Jean Hiroux était un type connu de tous. Chacun, en riant d'ailleurs, aimait à se rappeler, et à citer même, les bons mots de cet être ignoble, repoussant, brutal et cynique.

Il y en avait de drôles, il y en avait de grossiers ; mais, ou demeurant, nul ne songeait à s'effaroucher des exagérations de langage de ce personnage.

C'est que Jean Hiroux, tout le monde le savait, n'avait jamais vécu d'une vie réelle. Il était né, créé de toutes pièces, dans l'imagination fertile des Henri Monnier, des Jules Janin, ainsi que de tous les bohèmes de l'époque.

L'origine de sa naissance est assez curieuse.

Victor Hugo venait de faire paraître, avec un succès retentissant : "Les derniers jours d'un condamné". Ce livre, qui constitue un magistral plaidoyer pour le respect de la vie humaine, suscita d'abord des polémiques sérieuses. Mais, les polémiques cessèrent, et firent place à la charge outrancière et à l'ironie.

En face du héros de Victor Hugo, on trouva spirituel de camper le personnage d'un assassin populacier, abominable, auquel fut donné le nom de Jean Hiroux.

Sur ce thème de Jean Hiroux, tous les bohèmes d'arts où de lettres se firent un jeu de broder après boire.

Aussi, en recueillant et en classant une série de ces bons mots, arrive-t-on rapidement à constituer une histoire originale sous ce titre : "Procès, condamnation à mort de Jean Hiroux, dit le Joli Blond de la Courtille."

L'action ne traîne pas un seul instant.

Dès le début, on voit Jean Hiroux entrer aux assises, sale, dépenaillé, miteux, calamiteux, il est horrible à voir avec sa tête bestiale et sa chevelure en broussaille. En voilà un, au moins, qui n'attire pas la sympathie ! Et l'effroi qu'il inspire est devenu plus terrible encore, lorsqu'on apprend que ce bandit, à trois heures du matin, a assassiné et volé un pauvre invalide, sur la place de la Concorde.

L'interrogatoire commence, au milieu d'un absolu silence.

— Voyons, Jean Hiroux, commence le président, dites-moi vos nom et prénom.

L'accusé éclate de rire.

D'une voix enrouée, il s'écrie

— Farceur !... Gros farceur, va !... Peut-on dire à un homme : "Accusé Jean Hiroux, comment vous appelez-vous ?"... Vous le savez bien comment je m'appelle, puisque vous le dites !

— Pas d'observations ! répond le président... Dites-moi votre lieu de naissance.

— Mon lieu de naissance ?... Sais pas ?

— A quelle époque êtes-vous né ?

— Vous êtes encore un rigolo, vous !... Puisque je vous dis que je ne sais pas

où je suis né, je ne peux pas savoir quand cette affaire-là m'est arrivée.

—Quelle est votre profession?

—Orphelin, mon président...

Le président continue:

—Jean Hiroux, vous êtes accusé d'avoir, dans la nuit du 12 au 13 décembre, à trois heures du matin...

—Deux heures trente-cinq!

—...porté vingt-sept coups de couteau..

Jean Hiroux se met à protester avec une belle énergie:

—Vingt-six! s'écrie-t-il... Vingt-six seulement!... Il ne faut pas chercher comme ça à me faire du tort!

—Vingt-six ou vingt-sept coups de couteau à un malheureux invalide, dont vous avez ensuite dépoillé le cadavre.

—Ah! oui! ricane Jean Hiroux, en voilà un que je vous conseille de plaindre!... C'était un vieux flou votre pauvre invalide! Il avait bu le nez en argent que lui avait confié le gouvernement; et puis, pour que ça ne se voie pas, il s'en était fait faire un en fausse monnaie!

—Là n'est pas la question... Racontez-moi la circonstance du crime.

—Oh! le crime... c'est un bien gros mot!

—Racontez, allons!

—Eh bien, voilà... Je me trouvais donc, vers les trois heures du matin, sur la place Louis XVI..

—Je voudrais bien savoir pourquoi vous appelez ainsi la place de la Concorde!

—Dame, mon président, je me suis laissé dire que c'était sur cette place qu'on avait guillotiné Louis XVI.. Et alors je trouve ça plus rigolo de lui donner le nom de Louis XVI à cette place... Vous ne trouvez pas que c'est plus rigolo?

Ainsi interpellé, le président se fâche tout rouge. Il s'écrie:

—Au lieu d'insulter à une auguste mémoire, vous feriez mieux, accusé Jean Hiroux de retirer cette grosseur qui se trouve dans le coin de votre bouche, et qui vous empêche de parler distinctement.

—Après quoi que vous en avez? s'exclame Jean Hiroux scandalisé... C'est de ma chique que vous voulez parler?... Ah! là, là, malheur!... Si ça fait pas pitie... Voilà deux heures moi, que je vous vois farfouiller dans votre tabatière, et vous

bourrez le nez que c'en est indécent... Est-ce que je vous ai fait des observations, moi, sur votre manie de priser?... Non, vrai, il n'y a plus de justice!...

Là-dessus, Jean Hiroux juge bon de garder quelques instants le silence.

Mais il s'agite, renifle à gauche et à droite, se bouche le nez.

Soudain, il s'écrie:

—Mon président, je demande la parole!

—Vous l'avez.

Et l'accusé s'explique:

—Mon président, ce n'est pas que je suspecte la moralité du garde municipal; mais je vous prie de le changer... Il sent mauvais des pieds, que c'en est une véritable indignation! On dirait d'un rat mort!

La cour, ayant délibéré sur ce sujet délicat, ne juge pas devoir prendre en considération la réclamation de Jean Hiroux. Il est passé outre.

L'audience continue.

—L'incident est clos, dit le président... Accusé, poursuivez vos explications.

—Eh bien! voilà... Sur le coup de deux heures et demie du matin je flânais donc sur la place de la Révolution...

—Trêve à vos grossières plaisanteries! s'exclame le président... Répondez nettement!... Que faisiez-vous, à trois heures du matin, sur la place de la Concorde?

—Mon président, j'attendais l'omnibus! Le président, incrédule, hausse les épaules.

—C'est très bien, dit-il... Continuez...

—Merci... J'attendais donc l'omnibus; et l'omnibus s'obstinait à ne pas passer... Je commençais à me faire vieux quand j'aperçois le coupable...

Des éclats de rire se font entendre au fond de la salle. Les huissiers imposent silence.

—C'est évidemment "la victime" que vous avez voulu dire.

—Oh! mon président, nous ne nous brouillerons pas pour un mot... J'aperçois donc l'invalide... Je lui demande l'heure; il se sauve... Je cours après; il se met à crier... Alors je me dis:—"Voyons, raisonnons. C'est un militaire, on me donnera tort... Tapage nocturne, vingt-quatre heures de prison, trois francs d'amende et

tout le tremblement... Qu'est-ce que vous voulez, j'ai fait un coup de vivacité!

—Soit... Mais comment expliquez-vous la barbarie qui vous a poussé à vous acharner sur le corps de ce malheureux vieillard?

—Je vais vous dire, mon président... Cet invalide-là, il était picoté; et je n'ai jamais pu souffrir les picotés...

—Ce n'est sans doute pas là une raison suffisante!

—Mais si!... Qu'est-ce que vous voulez, chacun a ses petites manies, n'est-ce pas? Les picotés et moi, nous ne ferons jamais bon ménage!

—Enfin, ayant tué ce pauvre invalide, vous l'avez volé?

—Voyons, mon président, il faut être juste... Puisque le malheur était fait, c'est vrai que je me suis mis à fouiller le coupable... Mais qu'est-ce que j'ai trouvé dans ses poches? Trois sous, mon président!... plus un nez en melchior!... La purée, quoi!... Enfin, qu'est-ce que vous auriez fait à ma place, mon président?

—Je n'ai pas à vous répondre.

—Eh bien, alors, tais-*z*-vous!... Vous êtes assez embêtant avec votre manie de toujours m'interrompre quand je parle... D'ailleurs, je vais avoir fini... Entre nous, vous ne trouvez pas que vous faites beaucoup d'histoires, beaucoup d'embarras pour un invalide!... Voyons, qu'est-ce qu'il pouvait bien avoir à vivre, votre vieux protégé? Peut-être quinze jours, semaines; peut-être un mois... deux mois au maximum... Eh bien, je vais les faire à sa place, et nous serons quittes!...

Maintenant, je déclare au tribunal que je me renferme dans mon silence... Du reste, je n'aime pas discourir en public. Ça vous donne l'air d'un poseur!...

Là-dessus, Jean Hiroux va se rasseoir. C'est vainement que le président pose de nouvelles questions à l'inculpé; elles demeurent sans réponse.

Différents témoins défilent à la barre. Leur déposition est sans le moindre intérêt.

L'avocat d'office de Jean Hiroux prononce une plaidoirie quelconque.

Le jury, après délibération, reconnaît Jean Hiroux coupable sur tous les points,

et sans circonstances atténuantes.

Le président prononce contre Jean Hiroux la peine capitale.

Dès qu'il a compris qu'il vient d'être condamné à mort, Jean Hiroux, tout à fait furieux, se met à injurier le tribunal.

—Tas de juges prévaricateurs!... Tas de canailles!... Tas de forbans!... tas de...

—N'aggravez pas votre position! riposte le président avec sévérité.

Là-dessus, Jean Hiroux se met à rigoler.

—De quoi? De quoi? s'exclame-t-il... Maintenant que je suis condamné à être tranché, ils vont peut-être me coller vingt-cinq francs d'amende!...

Pourtant, Jean Hiroux est entraîné et réintégré dans sa cellule.

Il apprend, en temps et lieu, que son pourvoi est rejeté.

La veille de l'exécution, on lui demande s'il n'a pas à formuler quelque vœu spécial.

—Si! dit-il... D'abord, je ne veux pas qu'on prononce de discours sur mon tombeau... Les phrases, moi, ça m'a toujours fait suer!... Ensuite, je ne veux pas qu'on me tranche la tête un vendredi parce que ça porte malheur!...

Le matin fatal est arrivé.

—J'ai faim! dit Jean Hiroux.

—Que voulez-vous manger?

—Donnez-moi donc des escargots... La dernière fois que j'en ai mangé, ça m'a fichu la colique; mais, aujourd'hui, je m'en moque!...

Le directeur de la prison, un peu avant le moment où Jean Hiroux va monter sur la charrette, lui demande s'il éprouve le besoin de prendre quelque chose, un bouillon par exemple.

—Non, pas de bouillon... Un litre de vin blanc.

Le directeur se contente de lui faire apporter un verre de bordeaux avec un biscuit.

Cela déplaît à Jean Hiroux, qui s'exclame:

—Du vin rouge le matin!... Jamais de la vie... C'est du vin blanc que je bois le matin! Il ne faudrait tout de même pas me faire contracter de mauvaises habitudes!

Le lugubre cortège est parvenu sur le lieu même où doit se faire l'exécution.

Le condamné gravit les échelons de la guillotine.

Sur la plate-forme, l'aumônier lui présente un crucifix.

Jean Hiroux regarde l'objet de piété d'un peu près, et s'écrie :

—Mais c'est pas du vrai argent!... C'est du plaqué!... C'est pas digne de moi!...

Déjà saisi par les aides du bourreau, Jean Hiroux demande à parler au peuple.

D'une voix forte, il commence :

—Peuple français, peuple de braves!... Puis jetant les yeux sur le sinistre pa-

nier grand ouvert, et y apercevant du bran de scie :

—Peuple, c'est une infamie!... On te trompe, ô peuple!... Le gouvernement me doit du son, et il ne me donne que de la sciure de bois!... Est-ce que vous croyez que je vais mettre ma tête là-dedans au risque d'attraper des boutons!...

Pourtant, Jean Hiroux est assujéti à la bascule. On lui a placé le cou dans la lunette.

Il s'écrie, d'une voix claire et ferme

—Cordon s'il vous plaît!..

Le couperet tombe, accomplissant son oeuvre de mort.

Jean Hiroux a terminé sa carrière!

LE BERCEAU

Avez-vous vu rien d'aussi beau,
Parmi les éclatantes roses,
Que l'enfant aux paupières closes,
Dormant, sans bruit, dans son berceau.

La brise n'a pas la fraîcheur
De sa douce haleine embaumée;
Et des rois, la fleur parfumée,
De son teint, n'a pas la blancheur.

Rien n'est plus pur, au Paradis,
Que sa radieuse innocence;
Et les anges, par sa puissance,
Comme les hommes sont ravis.

Si l'on avait perdu la Foi
Aux jours d'orage de la terre,
Quel serait le plus doux mystère
Pour la ramener sous sa loi?

Avez-vous vu rien d'aussi beau,
Parmi les éclatantes roses,
Que l'enfant aux paupières closes,
Dormant, sans bruit, dans son berceau.

Sophie PASSANT.



Les Anthropophages

L'HABITUDE de manger de la chair humaine est beaucoup plus répandue qu'on ne le pense généralement; mais, grâce à la civilisation qui s'étend de plus en plus, elle diminue sensiblement. Cette coutume abominable est pratiquée pour trois motifs: 1o la nécessité, amenée par la famine; 2o la gourmandise, la chair humaine ayant, paraît-il, une saveur très agréable... pour certains sauvages, quoiqu'elle soit très salée; 3o la superstition qui est la cause de beaucoup la plus répandue, les anthropophages s'imaginant s'incorporer les vertus et les qualités de ceux qu'ils dévorent.

Dans plusieurs peuplades, l'anthropophagie constitue même une réjouissance publique.

Il y a quelques années, le cannibalisme sévissait avec intensité chez les Néo-Hébridais qui, non seulement dévoraient leurs prisonniers et les ennemis tués dans le combat, mais encore déterraient les cadavres des leurs et s'empressaient de les échanger contre les morts des tribus voisines pour se repaître de cette chair infecte.

Chaque festin était précédé généralement de cérémonies. La victime était liée, les deux mains réunies aux deux pieds, et couchée à terre. Pendant ce temps, les habitants de la tribu se livraient à des réjouissances, c'est-à-dire exécutaient autour du malheureux des danses guerrières en s'accompagnant de chants et en faisant des exercices avec leur casse-tête. Puis, à un moment donné, le chef se détachait du groupe des assistants et assénait un vio-

lent coup de son casse-tête sur la nuque de la victime. Celle-ci était généralement tuée d'un seul coup. La tête, dit-on, était réservée aux chefs auxquels on offrait aussi la poitrine, si la victime était une femme; les membres étaient distribués aux assistants qui abandonnaient le tronc aux chiens et aux porcs. Les Néo-Hébridais qui avaient été engagés dans l'armée et qui avaient vécu quelquefois cinq ou six ans en contact absolu avec l'Européen revenaient à leurs habitudes d'anthropophagie quand ils étaient de retour au pays natal.

Le cannibalisme des Néo-Hébridais revêt donc franchement le caractère de gourmandise.

Leur alimentation ordinaire consiste en bananes, ignames, coquillages, poisson fumé. Leur plat favori est une purée d'ignames mélangée de porc rôti. Ils font du feu en frottant contre du bois dur un morceau de bois sec. Puis ils font chauffer jusqu'au rouge des amas de pierres sur lesquels ils font ensuite cuire leurs aliments. Comme boisson, ils ont de l'eau, du lait de coco et du kava, boisson que les femmes préparent en mâchant les racines de certaines plantes et en exprimant le jus dans une noix de coco où on le laisse fermenter.

Les Pahouïens, qui se répandent de plus en plus en Afrique, sont cannibales, mais ne se livrent plus qu'en cachette à leur passion pour la chair humaine. "Ils mangent non seulement leurs ennemis pris ou tués dans le combat, mais encore leurs morts à eux, qu'ils aient succombé à la

guerre ou aux atteintes de la maladie, peu importe. On a dit que l'on ne mangeait pas dans un village les cadavres de ceux qui appartenaient à ce même village et qu'on allait les vendre chez des voisins, à charge de revanche.

Le cannibalisme sévit d'ailleurs un peu partout en Afrique.

Les Niams-Niams adorent la viande, mais n'ayant pas d'animaux domestiques, à part la poule et le chien, ils sont obligés de s'en procurer à la chasse, qui est bien précaire, et à l'espèce humaine. En temps de guerre, ils dévorent des victimes de tous les âges, mais surtout les vieillards, qui, en raison de leur faiblesse, sont une



Indigène cannibale du Nil Blanc (Afrique)

proie plus facile; et dans tous les temps, lorsqu'un individu meurt dans l'abandon, sans laisser de parents qui s'y opposent, il est mangé dans le district même où il a vécu. Bref, tous les cadavres qui, chez nous, seraient livrés au scalpel de l'anatomiste, ont là-bas cette non moins triste fin.

Leurs voisins, les Mombouttous, quoique bien supérieurs à eux à tous les points

de vue, pratiquent cependant aussi le cannibalisme.

Entourés, au sud, de tribus noires d'un état social inférieur, et qu'ils tiennent en profond mépris, les Mombouttous ont chez ces peuples un vaste champ de combat, ou, pour mieux dire, un terrain de chasse et de pillage où ils se fournissent de bétail et de chair humaine. Les corps de ceux qui tombent dans la lutte sont immédiatement répartis, découpés en longues tranches, boucanés sur le lieu même et emportés comme provisions de bouche. Conduits par bandes, ainsi que des troupeaux de moutons, les prisonniers sont réservés pour plus tard et égorgés les uns après les autres pour satisfaire l'appétit des vainqueurs. Les enfants sont considérés comme friandise et réservés pour la cuisine du roi il n'est pas rare de voir des femmes échauder des morceaux de corps humain, absolument comme chez nous on échaude et on râcle un porc après l'avoir fait griller. Quand on veut garder des quartiers d'homme, on les fait boucaner à la fumée.

La chair humaine n'est pas moins estimée chez les indigènes des îles Salomon.

Quand une victime est portée dans la tribu le village retentit de cris de joie et tout se prépare pour un grand festin. On casse des cocos, on broie des graines, on râpe des racines et des ignames pour faire des pâtes pendant qu'on fait rôtir le cadavre. Ces cannibales ne mettent pas un homme à la broche, comme on pourrait le croire, et ils ne le retournent pas dans tous les sens jusqu'à ce qu'il soit cuit; ils s'y prennent avec plus d'adresse. Ils font chauffer des cailloux, enveloppent le corps de larges feuilles de bananier, l'environnent de pierres brûlantes et le laissent cuire à petit feu. Quand les pierres sont refroidies, ils les enlèvent et les remplacent par d'autres plus chaudes. Le cadavre cuit ainsi sans rien perdre de sa saveur. Ils ont soin de ne pas brûler la chevelure, ils l'enlèvent avec la peau de la

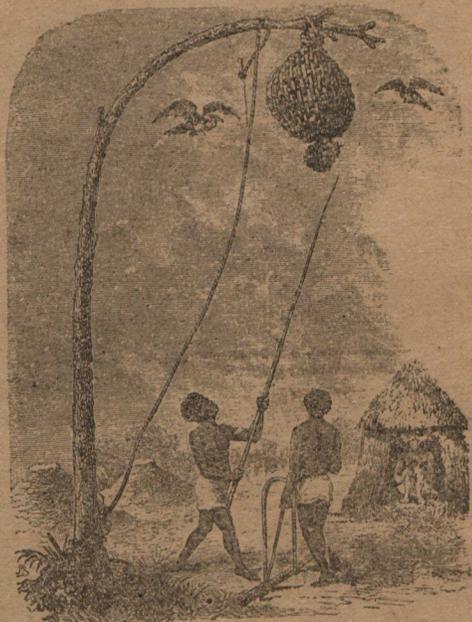
tête, la mettent sur une noix de coco et la suspendent au toit de la maison principale, espèce de forum interdit aux femmes sous peine de mort. Ils conservent souvent avec la chevelure la peau des pieds et des mains. La chair des Mélanésiens, préparés de la sorte, devient considérablement noire. Pour manger la chair humaine, les naturels se cachent des Européens. Ils savent que cette coutume nous déplaît; mais si on les surprend pendant le repas, loin de se montrer confus, ils se vantent de leur force et de leur adresse, ils racontent les circonstances les plus minutieuses de leur combat et de leur victoire, ils montrent avec ostentation les dépouilles de leur ennemi, ses doigts, son crâne, ses dents et finissent en offrant à l'étranger de goûter de cette chair. Il n'est pas rare, surtout à Isabelle, de voir des indigènes se parer de colliers et de bracelets de dents humaines, ou bien suspendre à leur cou des doigts et des oreilles.

L'anthropophagie existait, il y a encore quelques années chez les Fidjiens qui mangeaient leurs ennemis tués à la guerre et diverses victimes sacrifiées spécialement dans ce but. Il y avait même un arbre sacré dont le tronc était creusé d'un autel, et dans les branches duquel on suspendait des fragments de corps humain, avant de les faire cuire dans un four spécial et de les manger.

Tout auprès se trouvaient des pierres contre lesquelles on fracassait le crâne des condamnés en les balançant par les bras et les jambes. L'une d'elles a été, assure-t-on, polie par les chocs innombrables qu'elle a ainsi subis. Thakumbeau, l'ancien chef de Mibau et de Viti-Leva, dont tous les voyageurs vantaient l'aspect imposant et les hautes qualités, avait l'habitude de briser contre ces pierres les têtes des enfants qu'il tenait par le talon. Les chefs siégeaient gravement sur des espèces de trônes de pierre pendant ces sanglants sacrifices. La chair humaine était d'ailleurs sévèrement défendue aux

hommes des classes inférieures et aux femmes de toutes les conditions. Elle ne se mangeait pas avec les doigts comme les autres mets, mais avec des espèces de fourchettes en bois dur. Ces instruments se transmettaient religieusement de père en fils et avaient chacun un nom particulier.

Cannibales aussi sont quelques Australiens. Mais eux déclarent que la chair des



Indigène du Dahomey sacrifié en l'honneur de l'idole que l'on voit sous une niche sur la droite de la gravure.

Blancs n'a pas de goût, tandis que celle des Noirs est très savoureuse; aussi ont-ils pris l'habitude, que nous ne saurions trouver mauvaise, de ne se dévorer qu'entre eux.

Les Canaques de la Nouvelle-Calédonie mangent leurs prisonniers et leurs enne-

mis tués, coutume qui disparaît d'ailleurs, et que certains auteurs expliquent par la rareté du gibier dans l'île.

Privés de viande et se nourrissant presque exclusivement de légumes, ils ne veulent pas laisser perdre la chair des morts tués dans les combats ou assassinés en pleine santé. Les guerriers ne connaissent pas de plus noble manière de couronner leur victoire que de manger leur ennemi ; c'est en partie de là qu'ils ont pris l'habitude de faire disparaître les corps des vaincus dans leurs estomacs de cannibales.

Les Négritos-Papous, qui vivent dans l'intérieur de la Nouvelle-Guinée, sont cannibales. Ils mangent toujours les guerriers tués dans les combats, ainsi que les prisonniers. Mais ils dévorent aussi souvent leurs esclaves, ainsi que les enfants des familles de leur propre tribu lorsqu'elles ont plus de deux rejetons. Par mesure hygiénique, sans doute, ils ne mangent jamais ceux des leurs qui viennent à mourir de maladie. Ils cuisent la chair humaine dans des tiges de bambous, sans brûler celles-ci, opération délicate en laquelle les femmes excellent particulièrement. On chauffe à feu doux jusqu'à ce que l'eau où baigne la chair entre en ébullition.

Ce pot au feu est dégusté avec grand plaisir. La pièce de choix est la cervelle que l'on fait cuire dans le crâne lui-même servant ainsi de marmite. A part cela, les Négritos-Papous mangent des racines, des feuilles cuites, de la sève d'un arbre "le sali" et de la viande de porc.

Au nord-est du Sénégal vivent les Bobos, pour lesquels on ne peut attribuer l'anthropophagie à l'absence de viande, car ils sont amplement pourvus de gibier et même de troupeaux. Ils sont cannibales par gourmandise ; pour eux, la chair humaine est un mets délicat, qu'ils placent au-dessus de tout, à l'exception toutefois des pieds et des mains qu'ils abandonnent à l'abattoir. Ils tuent, en

effet, leurs victimes dans un endroit spécial, sur une pierre plate au voisinage de laquelle se trouve une statue. Celle-ci aurait pour rôle d'attirer l'attention des étrangers et de permettre leur capture pendant qu'ils satisfont leur curiosité. Ils ne mangent d'ailleurs pas seulement les étrangers, mais encore ceux des leurs qui tombent sérieusement malades. Quand un chef meurt, ils sacrifient les prisonniers gardés spécialement pour cette occasion, ou, s'il n'y en a pas, ils en achètent aux tribus voisines pour leur faire subir le même sort.

Les Makonas sont féroces pour leurs ennemis et cette haine les rend cannibales. Quand ils les ont vaincus, ils leur coupent les mains et la tête, et les mangent après les avoir fait bouillir ou rôtir. Le vainqueur conserve le crâne et s'en sert en guise de coupe.

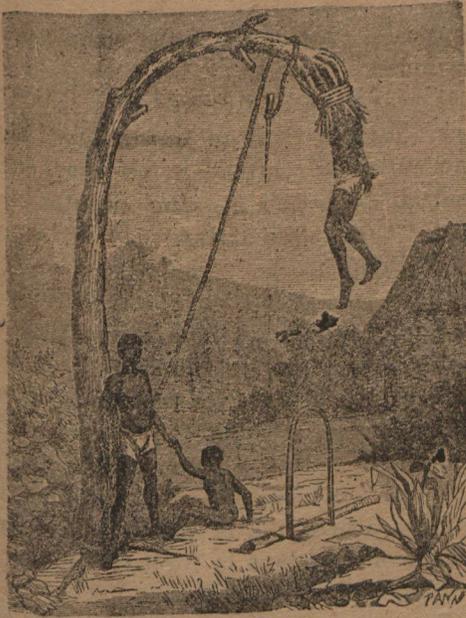
Les Battaks (de Sumatra) se livraient jadis beaucoup au cannibalisme. Leur code même condamnait à être mangés vivants ceux qui commettaient un vol au milieu de la nuit les prisonniers faits à la guerre, les femmes dont le mari avait à se plaindre, etc.

Autrefois, les Battaks étaient dans l'usage de manger aussi leurs parents quand ceux-ci devenaient trop vieux pour travailler. Ces vieillards choisissaient alors tranquillement une branche d'arbre horizontale et s'y suspendaient par les mains, tandis que leurs enfants et leurs voisins dansaient et criaient : "Quand le fruit est mûr, il faut qu'il tombe." Cette cérémonie avait lieu dans la saison des citrons (!) Dès que les victimes, fatiguées, ne pouvant plus se tenir ainsi suspendues, tombaient par terre, tous les assistants se précipitaient sur elles, les mettaient en pièces et dévoraient leur chair avec délices.

Le cannibalisme existe encore aujourd'hui chez ces indigènes, mais devient heureusement moins fréquent. Il n'est pas rare par exemple de les voir achever un

blessé et s'en distribuer les bons morceaux. Ils les saupoudrent de poivre extrait d'une petite gaine de bambou qu'ils portent à la ceinture, et, en voyage, les mangent ainsi sur le pouce sans ralentir leur marche; à la croque au sel...

Si une femme a commis quelque faute, on la met à mort et le mari lui mange les oreilles. Les assistants se partagent le reste du corps; le coeur et la plante des pieds sont particulièrement estimés. Le



Une mort lente au Dahomey: supplice d'un parricide.

chef se réserve la tête et garde la cervelle dans un bocal. Pendant ce repas, on ne boit que du sang humain contenu dans des tubes de bambou.

En Malaisie, les plus sauvages des Batak, appelés Pacqs-Pacqs, soumettent leurs vieux parents à un système d'engraissage, pour les manger ensuite, dès qu'ils n'ont plus la force de monter les longues échelles qui conduisent à leurs

maisons. A un missionnaire qui cherchait à faire comprendre à un chef l'horreur d'une telle conduite, celui-ci répondit : "Que faites-vous de vos parents morts?" Le missionnaire lui expliqua que nous les mettons en terre, où les corps se dissolvent d'eux-mêmes, etc. Alors le chef lui répondit : "Qu'avons-nous de plus cher que notre pauvre corps? Rien, n'est-ce pas? Eh bien! nous, par amour pour nos parents, nous leur offrons notre corps pour sépulture afin qu'ils revivent en nous. Ne croyez-vous pas que cela vaille mieux que de les mettre à pourrir dans la terre, où ils sont la proie des vers?" Devant un pareil argument le missionnaire ne sut que répondre.

Pour terminer ce chapitre terrifiant, il nous faudrait décrire longuement les innombrables supplices auxquels on se livre chez les sauvages, soit pour punir les malfaiteurs, soit pour apaiser quelque divinité, soit pour quelque autre cause. Mais il faudrait un volume entier pour les épuiser tous. Contentons-nous d'en représenter quelques-uns qui étaient pratiqués il y a peu de temps encore au Dahomey. Certains infortunés sont écrasés entre deux pierres munies de piquants qui provoquent la mort presque instantanément; d'autres sont suspendus, la tête en bas ou les pieds pendants, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Cette suspension est rendue facile par l'emploi d'arbres flexibles que l'on recourbe vers le bas et que l'on attache à un arceau jusqu'à ce que le malheureux y soit fixé comme il convient. Ensuite on détache l'arbre, qui, grâce à son élasticité, revient à sa position normale. Ces sacrifices humains avaient surtout un caractère religieux, mais, dit-on, se terminaient souvent par un repas dont la victime constituait le plat de résistance. Aujourd'hui il n'en est plus de même. La France a conquis le Dahomey et a introduit dans le pays les idées de justice et d'humanité qui sont la base et l'honneur de tout peuple civilisé.





De La foret A l'Imprimerie

AUTREFOIS, le papier était fabriqué avec du chiffon mais le fil ne sert plus aujourd'hui qu'à fabriquer les papiers de grand luxe. C'est le bois qui entre dans la composition de presque tous les papiers et surtout du papier à journal. Mais en combien de temps peut-on transformer, par exemple, un arbre en une gazette prête à être lue? Voilà une question qui est assez intéressante.

Les directeurs d'une grande fabrique ont voulu se rendre compte du temps nécessaire à cette transformation. Un beau matin, à sept heures et demie, ils faisaient abattre trois arbres dans un bois très proche de leur usine. Les bûcherons dépouillaient aussitôt ces trois arbres de leur écorce et les transportaient à la fabrique.

Pour arriver à la transformation des arbres en une pâte liquide, il fallut à peine une heure, et, à neuf heures trente,

le premier rouleau de papier sortait de la machine.

Il y avait, à quatre kilomètres de l'usine, l'imprimerie d'un journal quotidien; une automobile attendait, on chargea le rouleau de papier et, cinq minutes plus tard, l'automobile arrivait devant la porte de l'imprimerie.

En un clin d'oeil, on ajusta le rouleau de papier sur la machine à imprimer et, à dix heures précises du matin, on vendait le journal dans les rues de la ville.

En somme, il avait fallu exactement deux heures trente pour que le public pût lire des nouvelles du monde entier sur des arbres qui, le matin même, trônaient encore dans la forêt. N'est-ce pas prodigieux?

Ceci s'est passé récemment à Vienne, en Autriche.





Les Glissières Canadiennes

VOILÀ bien longtemps que l'on connaît dans les vieux pays ce qu'on nomme les montagnes russes, c'est-à-dire ces plans inclinés doubles et parfois triples, munis de rails où on lance à toute vitesse de petits chariots, qui remontent la seconde pente par suite de la vitesse acquise en descendant la première. Il y a des amateurs enthousiastes de ce divertissement, qui sont charmés de se sentir glisser ainsi à toute vitesse. Ces montagnes, soi-disant russes, ne sont qu'une transformation, adaptée à nos climats, du jeu russe véritable: en Russie, les pentes sont formées de terre recouverte d'une épaisse couche de glace, ou du moins de neige, battue et tassée qui se conserve très longtemps sous le climat rigoureux de la Russie, et les chariots sont remplacés par de petits traîneaux qu'on laisse glisser du haut du plan incliné.

Mais ce serait une erreur de croire que ce qu'on appelle montagne russe soit un monopole de l'empire des czars, et, au Canada notamment, la montagne russe, ou du moins un jeu tout à fait analogue, constitue un sport en grand honneur. Le nom véritable dans l'Amérique du Nord est "toboggan slide", et il n'est pas un jeune homme ou une jeune fille qui n'en raffole, d'autant que ces glissières présentent des dangers très réels: tout le monde sait bien, et nos lecteurs les premiers, que la jeunesse aime d'autant plus les jeux de toutes sortes qu'ils offrent plus de péril: cela constitue un attrait particulier.

Les jeunes Canadiennes et Canadiens sont particulièrement vigoureux, rompus à tous les exercices du corps, qu'ils cul-

tivent assidument; mais leur passe-temps favori est le "tobogganing", suivant l'expression anglaise, c'est-à-dire les descentes vertigineuses sur les glissières.

La gravure qui accompagne cet article dit déjà dans quelles conditions on se lance sur la pente neigeuse de la glissière. Dans un pays comme le Canada, où la neige reste en couche épaisse sur la terre pendant de longs mois, il n'est pas malaisé de se procurer le terrain propice à ce sport; mais ce qui demande tous les soins, c'est le traîneau, qui doit être construit dans des conditions toutes spéciales de légèreté et de résistance.

Un bon traîneau destiné aux "toboggans" doit être construit en bois de noyer du Canada, et mesurer de 5 à 8 pieds de longueur, non compris le retour que forme l'avant; les traîneaux les plus rapides, et par conséquent les plus légers, sont formés de lattes de bois assez minces et larges, de $\frac{1}{2}$ pied environ; tout cet équipement n'a certainement pas plus de 2 pieds de large, juste de quoi s'asseoir, et encore en prenant des précautions que nous allons indiquer. Parfois on établit de chaque côté, une sorte de main-courante en bois: c'est qu'en effet, dans la course folle à laquelle on se livre, on a grand besoin de se tenir solidement, et les doigts saisissent facilement cette barre de bois. Mais c'est un système dangereux: dans les chocs ou même dans les chutes, qui ne sont pas très rares, ces mains-courantes peuvent se briser et former des éclats qui blessent dangereusement. Aussi on préfère généralement disposer sur chaque bord des poignées en corde, très bien indiquées par notre dessin, qui sont flexibles et ont beaucoup plus d'élasticité, lors

des choes que produisent à chaque instant les sauts et ressauts du "toboggan", comme disent les Canadiens. Un de ces traîneaux coûte toujours au moins \$3 00, mais quand il s'agit d'un appareil de choix, fait en excellent bois, muni d'une plate-forme en cuir bien élastique, le prix en atteint et dépasse souvent 7 et 8 dollars.

C'est toute une science que de "commander un toboggan", si l'on peut employer cette expression maritime pour celui qui lance et dirige le véhicule. Il faut d'abord avoir soin de faire asseoir bien solidement et en bonne position tout son monde. On aperçoit immédiatement,

l'homme "dant" se tient à l'arrière, mais dans une autre position; on lui réserve un espace d'un pied de longueur environ, où il s'assied à moitié, la jambe droite repliée sous lui, la jambe gauche allongée en dehors; en outre il lève un peu la tête, de façon à s'appuyer le menton sur l'épaule de la personne qui le précède; cela lui permet de se tenir plus solidement, et surtout de regarder quelle route suit le "toboggan". Son pied gauche doit être absolument libre de ses mouvements, car c'est véritablement le gouvernail de cette embarcation d'un nouveau genre.

Du costume qu'on adopte dans ce sport, nous ne dirons pas grand'chose; il



Le toboggan canadien

d'un coup d'oeil sur notre gravure, comment cela se passe: chacun s'assied "à la turque", les jambes croisées, les genoux un peu haut. On réserve la place d'honneur, la première, à une jeune fille, car c'est une vraie partie de plaisir qu'adorent nos jeunes Canadiennes, puis on se place en alternant, un jeune homme, puis une jeune fille; chaque personne s'appuie le dos sur les genoux de celui qui la suit, et, de la sorte, tout l'équipage, étant étroitement serré dans la longueur du traîneau, et se tenant en outre aux poignées de corde, est assuré à peu près complètement contre les chutes. Le "commandant"

s'explique de lui-même, et l'on comprend qu'il faut être chaudement vêtu pour fendre le vent avec une pareille rapidité en plein hiver. C'est pourquoi chacun porte un bonnet protégeant la tête et même une partie des oreilles, et aussi un capuchon qui ne serait pas de trop, mais que, par bravade des morsures du froid, on s'empresse de ne pas employer; comme chaussures, les "mocassins" indiens en peau sont tout à fait de rigueur. Du reste, tout est richement brodé et souvent garni de fourrures.

Dans l'Ontario, les glissières sont simplement faites de neige, et l'on y descend

avec une belle vitesse; mais, dans le Bas-Canada, cela ne suffit point aux amateurs d'émotions. On fait monter de l'eau en haut de la rampe, puis on la vide sur la surface en pente qui se couvre bientôt d'une couche mince de glace, couche sur laquelle le "toboggan" peut filer avec une rapidité formidable. C'est à Montréal qu'il faut aller admirer, et au besoin pratiquer, ces montagnes russes d'un genre particulier. Chacun des cercles de patinage sur la place qui existent dans cette ville possède une glissière, et ils s'efforcent de rivaliser entre eux, tant pour la vitesse de leurs traîneaux et l'installation en général, que pour l'amabilité qu'ils témoignent aux étrangers. L'époque du carnaval est le moment où l'on fait le plus de "tobogganing", et vraiment ce spectacle vaut le voyage; à ce moment il n'est pas une fête où les glissières ne soient la grande attraction. Il est particulièrement un des cercles de Montréal dont la "slide" est presque perpendiculaire; elle est d'ailleurs naturelle, et sa verticalité fait véritablement dresser les cheveux sur la tête. Elle est établie sur le flanc du Mont-Royal, et, à une certaine distance, la double glissière glacée ressemble à deux fils d'argent suspendus dans l'air, et bordés d'un autre fil brun, qu'en se rapprochant on reconnaît être un escalier qui permet de remonter la glissière une fois qu'on l'a descendue en traîneau. Ce qu'il faut dire encore, c'est que la "slide" est coupée en certains endroits de chutes presque verticales, puis de petites montées, transformant la descente en une véritable course d'obstacle: notre dessin représente précieusement le "toboggan" s'élançant dans le vide. La glissière est double, nous venons de le dire, et cela permet à deux équipages de courir parallèlement, ce qui du reste est sans danger, car les deux voies sont séparées par un petit mur de glace sur les 1200 verges de longueur de la rampe. Pendant le carnaval, la "slide" est éclairée le soir du haut en bas, non seulement par un feu de joie, mais encore par des feux de Bengale et des lanternes chinoises de toutes les couleurs. Une joyeuse assemblée encombre

l'escalier qui longe la glissière, entoure le feu de joie, échange des cris en anglais et en français, et attend avec impatience son tour de monter en traîneau. A chaque instant on voit filer comme l'éclair un "toboggan" avec son jeune équipage; il disparaît dans un creux, remonte, et enfin atteint à toute vitesse le bas de la pente. On ne peut se figurer l'impression que cause cette descente vertigineuse au milieu de la neige qui scintille. A peine est-on monté à bord du traîneau que le conducteur donne un coup de pied, et la course commence: le mouvement est d'abord peu rapide, mais il s'accélère très vite, et bientôt on franchit la première chute. Il semble qu'on tombe dans un abîme; puis on touche terre de nouveau et cela recommence. Enfin on arrive au bas de la pente à moitié gelé, mais avec un souvenir inoubliable de ces glissières canadiennes; les gens qui se trouvent au pied vous aident à descendre, sortent votre toboggan de la voie où vont en arriver d'autres à toute vitesse, et vous savourez avec délices une tasse de thé.

Vraiment les débuts dans ce sport sont effrayants, et il faut être bien persuadé qu'on court de réels dangers, et qu'assez souvent il se produit des chutes et des accidents mortels quand l'"homme de barre", le conducteur, ne sait pas bien prendre ses mesures et diriger son fragile esquif. Nous finirons par un mot bien caractéristique d'un Américain qui venait, pour la première fois de sa vie, de goûter des "toboggan slides". Il était enthousiasmé, remerciant celui dont il avait apprécié l'habileté comme conducteur de traîneau, et lui disait: "Oh! voyez-vous, je ne donnerais pas ce petit voyage pour 1000 dollars.—J'en suis enchanté; mais puisque cela vous a fait tant de plaisir, rien de plus simple, recommençons-le.— Merci bien, répond l'Américain, je ne recommencerais pas pour 10,000 dollars; j'ai une femme et des enfants qui ont besoin de moi!" C'est là un sport véritablement périlleux, mais qui donnent à ceux qui le pratiquent l'habitude de regarder le danger en face et une présence d'esprit à toute épreuve.



Le \$5.00 de Philémon

Philémon est rentré chez lui de fort méchante humeur ; il s'est aperçu qu'on lui a passé une pièce fausse, une pièce en cuivre tellement bien imitée qu'il l'a prise pour un bon cinq piastres en or.

—Qu'est-ce que tu as ? demande madame Philémon, son épouse, en remarquant son air préoccupé.

—Je n'ai rien, dit Philémon, visiblement embarrassé, car il connaît sa moitié ; il redoute la scène qu'elle va lui faire quand elle saura la vérité.

—Rien ; alors pourquoi fais-tu une figure comme celle-là ?

—Je vais te dire : il m'est arrivé un accident.

—Tu as oublié ton parapluie chez les Dufanchard ? Tu y vas souvent chez les Dufanchard.

—Je n'ai rien oublié. Figure-toi, je ne sais pas comment cela s'est fait...

—Tu t'es laissé voler ton portemonnaie ?

—Non, ma bonne. On m'a donné une pièce fausse.

—Une pièce fausse ! s'écrie madame Philémon.

—Je ne sais pas qui.

—Et tu as été assez godiche pour la prendre. Une pièce de vingt-cinq cents ?

—Non, dit M. Philémon.

—De cinquante, peut-être ?

—Non.

—Je tremble de deviner ! Allons, dis un peu !

—Une pièce de 5 piastres...

—Cinq piastres !! s'écrie madame Philémon, indignée.

—Une pièce de 5 piastres en cuivre très bien imitée, répète M. Philémon.

—En cuivre ! Tu n'as pas honte, à ton âge, de te laisser duper comme un enfant, et encore un enfant s'apercevrait qu'une pièce est fausse... Montre-la.

—La voilà, dit M. Philémon, qui tend la pièce à son épouse.

—C'est 5 piastres de perdus ! s'écria madame Philémon. Bien imitée, dis-tu ? Cela saute aux yeux, qu'elle est en cuivre ; il n'y a qu'à la toucher. Qu'est-ce que tu vas faire ?

—Dam ! je ne sais pas ; la jeter.

—La jeter ! Nos moyens ne nous permettent pas de jeter 5 piastres par la fenêtre ; j'ai besoin d'un chapeau, notre fils n'a plus de chaussures. Comme tu y vas !

—Je ne vois pas... à moins que...

—Il faut la faire passer.

—Pourtant...

—On te l'a bien donnée à toi.

—Ça, c'est vrai. Je ne vois pas pourquoi. J'ai une idée ! Je vais envoyer la servante m'acheter du tabac.

—Léontine ! appelle madame Philémon.

Léontine apparaît.

—Voilà 5 piastres, dit M. Philémon, allez me chercher un paquet de tabac.

—Monsieur ne m'a jamais envoyé chercher du tabac.

—Pas d'observation, répond M. Philémon. Faites ce que l'on vous dit.

La servante se retire en bougonnant.



—Dis, papa, demande Adolphe, le fils de M. Philémon, qu'est-ce que c'est qu'une pièce fausse?

—C'est une pièce qui ne vaut rien.

—Que vas-tu faire à présent? demande madame.



Je vais te dire: il m'est arrivé un accident...

—La pièce que ton ami a fait jouer au théâtre, tu dis toujours qu'elle ne vaut rien, est-ce une pièce fausse?

—Zut! répond M. Philémon, qui attend le retour de la servante avec impatience.

La servante revient; elle est furieuse.

—On m'a refusé la pièce que vous m'avez donnée; elle est en cuivre!

—En cuivre? dit M. Philémon, cela n'est pas possible.

—Une pièce en cuivre! s'écrie madame Philémon; est-ce bien celle que mon mari vous a remise?

—Bien sûr, je n'en ai pas d'autre. Vous croyez que c'est agréable de passer pour une voleuse!

—Ménagez vos expressions! s'écrie M. Philémon.

—M'exposer à être arrêtée pour émission de fausse monnaie et à être mise

dans les journaux. Une autre fois, il faudra passer vos pièces fausses vous-mêmes.

—Insolente! s'écrie madame Philémon.

—Vous supposez que je savais que cette pièce est fausse? demande M. Philémon.

—C'est pour cela que vous m'avez envoyée chercher du tabac.

—Je vous chasse! dit madame; je vous donne vos huit jours.

—Ce n'est pas la peine, madame, je pars tout de suite; j'en ai assez de votre baraque!

La servante sort en frappant la porte de toutes ses forces.

—Dis, papa, pourquoi que t'as donné la pièce fausse à la servante? demande Adolphe.

—Tiens, voilà pourquoi! dit M. Philémon, en administrant une maîtresse gifle à son fils.

Adolphe pousse des cris aigus.

—Cela t'apprendra à poser des questions à ton père, dit la mère.

La famille se met à table.



—Tu n'as pas honte, à ton âge...

—Je vais sortir, j'essaierai de la passer à la faveur de l'obscurité.

Le repas s'achève en silence; seul, Adol-

phe renifle de temps en temps pour avaler ses larmes.

—Veux-tu que je te donne une autre gifle? dit M. Philémon.



Je ne veux pas être mise dans les journaux!

Adolphe ne répond pas.

M. Philémon prend sa canne et descend dans la rue. Il est nuit; il avise dans un restaurant une table placée dans un coin sombre. Il s'y installe et demande un repas quoiqu'il n'ait pas faim; les voisins le regardent curieusement.

—Payez-vous dit-il au garçon en lui donnant la pièce de 5 piastres.

Le garçon fouille son gousset.

M. Philémon palpite.

Le garçon n'a pas de change, il va en demander.

—C'est une pièce fausse que vous m'avez donnée, dit-il en revenant. Est-ce que vous vous moquez de moi?

M. Philémon proteste de son innocence: il est lui-même la première victime; aujourd'hui on ne sait à qui se fier. Il paye et se retire tout honteux sous les regards

malveillants des patrons et des clients qui sont sortis sur la porte.

La pluie commence à tomber; M. Philémon hèle un cocher et se fait conduire au Parc Sohmer; il descend dans un endroit peu éclairé et glisse la pièce de 5 piastres dans la main du cocher.

—Payez-vous dit-il.

Le cocher palpe la pièce.

—C'est une pièce en cuivre, dit-il, espèce de vieux filou!

—Soyez convenable, riposte M. Philémon, qui prend un air digne.

—Convenable avec un gibier de cour du recorder! erie le cocher; je vais te conduire à la station!

M. Philémon donne 40 cents et s'enfuit, car le cocher élève de plus en plus la voix, ce qui attire les passants.

M. Philémon entre au Parc Sohmer d'où on le fait sortir dès qu'il a exhibé sa pièce fausse. Il gagne les boulevards, prend des glaces, boit des bocks, sirote des verres de chartreuse; partout on lui refuse sa pièce.

Découragé, M. Philémon se décide à regagner son domicile; il est deux heures



Les voisins le regardent curieusement

du matin; il a dépensé dix-huit piastres.

Madame son épouse l'attend, le reproche sur sa bouche.

—En voilà une heure indue pour un père de famille!

M. Philémon raconte ses aventures, ré-



—Et on me remercie, moi!

cit interrompu par les explosions de colère de sa moitié.

—Ah! les hommes! s'écrie-t-elle quand il a fini, quelles mazettes! Je la passerai, moi!

M. Philémon, qui tombe de sommeil, se couche.

Le lendemain, au moment où madame se dispose à sortir, un coup de sonnette retentit.

C'est M. Mouillebec, un ami de Philémon.

—Pardonnez-moi de vous déranger, dit-il; je viens vous prier de me rendre un service.

Les époux Philémon gardent un silence plein de réserves.

—J'ai oublié mon porte-monnaie, reprend M. Mouillebec, je viens vous prier de me prêter cinq piastres.

—Mais avec plaisir, M. Mouillebec, répond madame Philémon qui échange un regard avec son époux; ces services-là ne se refusent pas entre amis.

Elle remet la pièce fausse à M. Mouillebec, qui se confond en remerciements.

—Croyez à toute ma reconnaissance, madame, je vous remercie mille fois.

—Il n'y a pas de quoi, ajouta gracieusement madame Philémon.

Quand M. Mouillebec est sorti:

—Vous voyez que je l'ai passée, moi, dit-elle sur un ton méprisant à son mari; et encore on me remercie, moi!

\$ \$ \$

LÉONARD DE VINCI ET LA JOCONDE

C E jour-là—c'était au printemps de 1517—messire Léonard, natif de Vinci, en Toscane, célèbre peintre, sculpteur, architecte, ingénieur, mécanicien et philosophe, travaillait dans la grande salle de son château de Cloux, près de la ville d'Amboise, entre Tours et Blois. Ce joli castel avait été donné au vieux maître de la "Cène" et de la "Vierge aux rochers", par le nouveau roi de France, François Ier.

Le maître était en train de peindre son "Saint Jean-Baptiste" lorsqu'il entendit frapper à la porte du château.

—Je ne veux voir personne, dit Léonard à son fidèle Melzi... Entends-tu ? Personne... Dis que je suis malade.

Et, rapidement il jeta un voile sur un admirable portrait de femme.

Melzi revint, les bras levés: "Maître, c'est le roi!" s'écria-t-il.

François Ier, suivi d'une escorte de gentilshommes, entra dans la salle:

—Messire Léonard, dit-il, voilà longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir. Avez-vous fait quelque nouveau chef d'oeuvre?

—Presque rien, sire. Hélas! je suis continuellement malade, et puis, je suis vieux.

—Quel dommage!

Le roi aperçut le tableau couvert d'un voile et demanda:

Qu'est cela?

—Oh! pas grand'chose, sire: un vieux portrait. Je crois que votre majesté le connaît déjà.

—Qu'importe! Montrez-nous ce portrait. Vos tableaux, maître, sont tels que plus on les connaît, plus on les aime.

Un des gentilshommes souleva le voile. Un portrait de femme apparut et ce fut comme une révélation.

Léonard baissa la tête d'un air accablé. Le roi s'assit dans un fauteuil et regarda longtemps. Puis:

—Maître, fit-il, voilà certes la plus admirable femme que j'aie vue de ma vie... Qui est-ce?

—Monna Lisa. Elle était napolitaine, d'une très bonne famille. Son père s'appelait Antonio Geraldini... Elle a épousé Francesco del Giocondo, gentilhomme florentin, déjà veuf et beaucoup plus âgé qu'elle... Là-bas, on l'appelait la Joconde.

—Quand l'avez-vous peinte?

—Il y a dix ans.

—Elle est toujours aussi belle?

—La Joconde est morte, sire.

—Par Dieu, messieurs, s'écria le roi, je dis, moi, qu'elle est vivante et je veux que la Joconde soit l'ornement de notre Cour... Maître Léonard, je vous donnerai ce que vous voudrez, mais il me faut la Joconde.

—Sire, j'avais dessein de ne point me séparer d'elle.

—Demain, j'enverrai prendre la Joconde, en échange d'un présent qui sera digne de vous. Quatre mille écus d'or, pour commencer...

—Oh! Sire, votre majesté sait que je suis plus touché par l'ambition d'acquérir de la gloire que d'acquérir...

—Justement, maître, il faut de la gloire à la Joconde. Il lui faut l'admiration de la multitude et le décor d'un palais. Soyez tranquille, maître Léonard, je lui donnerai une place digne d'elle. Je saurai la conserver à la postérité.

Quand le roi fut parti, Léonard de Vinci contempla sa Joconde pour la dernière fois, avec infiniment de tristesse. Soutenu par le désir de terminer son "Saint Jean-Baptiste", il survécut deux ans encore. Il s'éteignit doucement le 2 mai 1519.



Quelques Animaux A Fourrure

ON peut dire que tout le monde porte des fourrures... vraies ou plus ou moins truquées. Aussi croyons-nous intéressant de donner ici quelques renseignements sur leur commerce et les principaux animaux qui les fournissent.

Un des plus grands "gisements" de fourrures que l'on connaisse est certainement la Sibérie, où une grande partie de la population est occupée à leur récolte. Les produits de la chasse y ont trois débouchés. Le plus important est la foire d'Irbit qui se tient en février dans la petite ville de Lerm (versant oriental de l'Oural). En 1891, on y a vendu 4,500,000 peaux d'écureuils, 72,600 de renards et 12,500 de zibelines. De 1890 à 1892, les transactions se sont élevées à près de 6 millions et demi. Le deuxième débouché est la foire de Kiakta située sur la frontière sino-russe; on y vend surtout aux Chinois des hermines et des petits-gris. Enfin, le troisième débouché est relatif aux peaux récoltées dans le Kamtchatka et les régions de l'Anady et de l'Amour: les peaux sont achetées par l'"Alaska Commercial Company" et transportées à Londres. Quant à la foire de Nijni-Novgorod, que l'on s'étonnera peut-être de ne pas voir citer en première ligne, ce n'est qu'un marché de seconde main, sauf pour l'astrakan et les peaux de la Russie boréale. Surtout, sous prétexte de bon marché, n'y allez pas acheter des pelisses toutes façonnées, car la plupart ont été confectionnées en France ou à Londres et ont ainsi deux voyages à solder.

est celle de la zibeline qui se rencontre surtout en Asie, mais qui diminue chaque jour. Elle ne diffère que peu de la marte ordinaire; le cou est seulement un peu plus allongé, les oreilles plus grandes, la queue plus courte, la fourrure plus brillante et plus molle.

Voici quelques renseignements sur sa chasse. Celle-ci rapporte beaucoup quand elle est heureuse, mais cette chasse est accompagnée de beaucoup de dangers. Plus d'un chasseur laisse sa vie dans les déserts couverts de neige de ces contrées; une tourmente vient subitement lui enlever tout espoir de revoir les siens. Une constitution des plus robustes et une expérience consommée peuvent seules le sauver. Chaque année apporte son contingent de victimes.

Les chasses n'ont lieu que du mois d'octobre au 15 novembre, ou au commencement de décembre, parce qu'au printemps les zibelines muent, et que leur poil est très court en été: au commencement de l'automne, il n'est même pas toujours très fourni. Les hardis chasseurs se réunissent en compagnies, quelquefois de quarante hommes; pendant le voyage, les chiens tirent les traîneaux sur lesquels sont chargées les provisions pour plusieurs mois. La chasse commence alors; les chasseurs, chaussés de patins, poursuivent la zibeline jusqu'à ce qu'ils l'aient aperçue ou qu'ils aient connaissance de son gîte. Découvre-t-on une zibeline dans un terrier, dans le creux d'un arbre, on dresse un filet tout autour, et on la fait sortir de sa retraite; ou bien on abat l'arbre, et l'on tue l'animal à coups de flèches ou à coups de fusil. Mais on préfère prendre la zibeline dans des pièges qui

Une des fourrures les plus importantes

n'endommagent pas sa fourrure. Les chasseurs emploient plusieurs jours à mettre ces pièges en ordre; ce sont des trébuchets élevés au-dessus du sol, ou des pièges creusés dans la terre, entourés de pieux et recouverts de planches pour empêcher la terre de les remplir; il leur faut, de plus, les visiter continuellement, car il peut se faire qu'un renard bleu ou un autre animal ait complètement dévoré la zibeline, moins quelques lambeaux qui apprennent au chasseur qu'il a perdu, là, quarante, cinquante et même soixante

ques-unes de leurs fourrures; ensuite, ils payent en nature leur tribut aux agents du fisc; ils vendent le reste et partagent également les profits.

La fourrure de la zibeline est une des plus anciennement connues et dont la mode ne se soit jamais lassée. Les Cosaques, au nom du tsar, imposaient aux indigènes, un tribut, appelé "Iassak", consistant surtout en fourrures. Ils chassaient eux-mêmes, ou plus souvent laissaient ce soin aux indigènes et leur échangeaient ensuite leurs peaux contre de menus ob-



La zibeline.

Comme on s'aperçoit à son air fier qu'il a conscience, le bêta, de la beauté de sa fourrure. Il ne voit pas que c'est à elle qu'il devra sa perte.

roubles d'argent. D'autres fois, la tourmente s'élève, le surprend, il n'a que le temps de se sauver en abandonnant son butin. La chasse de la zibeline n'est qu'une suite de difficultés de toute espèce. Le temps de la chasse fini et en attendant l'époque du retour, qui est celle du dégel des rivières, on prépare les peaux. Quand la compagnie est rentrée au logis, c'est à peine souvent si ses frais sont payés. La chasse a-t-elle été heureuse, les chasseurs (ceux du moins qui sont chrétiens) donnent d'abord à l'église quel-

jets, un couteau ou une cuillère par exemple.

Cette coutume de l'Iassak s'est prolongée jusqu'à nos jours. Les Ostiaks, les Samoyèdes, les Toungouses, les Iakoutsks, les Tchouktchis payent leurs impôts, non en argent, mais en peaux. Les plus belles sont pour la famille impériale ou pour les cadeaux aux nations étrangères; les autres sont vendues au profit du trésor russe.

Toutes les petiplades de l'extrême nord de l'Asie russe se livrent à la chasse aux

Quelques Animaux à Fourrure

zibelines, aux martes, aux écureuils, aux gloutons, aux hermines. Ils se servent pour cela de fusils à pierre ou de flèches munies d'une boule pour ne pas abîmer les fourrures.

En 1893, l'"Alaska Company" a envoyé en Angleterre 21,000 peaux de zibelines. Les plus belles valent plus de 160 dollars.



La persiane et l'astrakan sont deux fourrures fort différentes. La première est de beaucoup supérieure à la seconde



La marte.

Excellente pour faire des "tours de "cou" très à la mode depuis quelques années.

en prix, en élégance et en solidité. Elle provient de la toison des agneaux de Perse. On l'obtient de la manière suivante. Aussitôt que la bête est née, les éleveurs persans l'entourent d'un drap ou d'une étoffe résistante dont les deux extrémités sont maintenues autour du corps à l'aide d'une couture, la tête et les pattes de l'animal restant libres. Ce procédé a pour but d'empêcher la laine de croître, de la presser, pour ainsi dire, entre l'étoffe et le corps de l'agneau et de lui donner cet aspect couché, aplati et bouclé qui donne plus tard à la fourrure une si grande valeur. La bête est laissée dans cette situation pendant quinze jours, période de temps jugée suffisante pour obtenir le résultat désiré. De temps en temps, on l'arrose d'eau chaude, on lisse le dos et le ventre avec la main. Les deux semaines écoulées, les agneaux sont tués. On en enlève les toisons et on les soumet à l'oeil

connaisseur des agents que les maisons de Leipzig entretiennent à Téhéran, à Tauris, à Ispahan et ailleurs. Ceux-ci les expédient à Moscou et à Nini-Novgorod, où les fourrures allemands vont les chercher à l'époque des foires. Quant à l'astrakan, ce n'est plus une toison d'agneau, mais bien de mouton plus ou moins jeune. Il forme un tout beaucoup moins uni, présente au regard une succession de pompons frisés, laissant parfois entre eux de l'intervalle. On la tire de la Perse et aussi des provinces russes d'Astrakan, de la Crimée et de l'Ukraine. C'est également aux foires russes qu'on l'expédie et que les industriels allemands se rendent pour faire leur choix. Les peaux de Persiane et d'Astrakan, à l'état brut, se vendent par paquets de dix peaux, lesquels valent, suivant la qualité, de 20 à 50 dollars. Mais tout n'est pas dit. Reste l'opération de la teinture, du lustre et de l'apprêt qui vaut à Leipzig, depuis si longtemps, le monopole de ce commerce spécial. La teinture en noir est un travail des plus délicats. A l'odeur et au toucher, on reconnaît, paraît-il, immédiatement si c'est bien en Saxe qu'il y a été procédé.



Le renard est un des animaux dont la fourrure change le plus avec les saisons et les localités; par un phénomène curieux, elle est adaptée à la couleur du milieu où vit l'animal. L'une des plus belles variétés est celle dite "argentée" dont la toison varie du noir le plus pur au noir présentant des reflets argentins. Une belle peau de cet animal vaut de \$360 à \$600; si toute la robe est argentée complètement, elle ne vaut que \$40; à Londres on en vend en moyenne de 1,500 à 2,000 par an. Le renard croisé, très apprécié en Russie, atteint \$35 au maximum. Les autres variétés de renards donnent aussi un contingent important au commerce des pelleteries; c'est ainsi qu'en 1893 on a vendu, sur le seul marché de Londres, 800,000 renards d'Europe et 100,000 renards rouges: les meilleurs viennent du Labrador et valent de \$4 à \$10. On les teint facilement en noir, ce qui

leur donne une valeur beaucoup plus considérable.

Le renard bleu ou isatis mérite une mention spéciale, car il donne une fourrure de grand luxe, et ses moeurs sont moins connues du public que celles du renard ordinaire. Son corps a 2 pieds de longueur et sa queue 1 pied. Les oreilles sont petites et rondes, les pattes courtes, le museau obtus. Les variétés en sont nombreuses et un même animal change de couleur dans la même année : en été, il est ordinairement couleur de terre ou de rocher ; en hiver, couleur de neige ou bleu de glace. On ne le rencontre que dans les régions polaires.

C'est un animal très carnassier, qui se nourrit de tous les animaux vivants plus faibles que lui et dont il fait un grand carnage. Eloigné des maisons, il ne s'en rapproche que lorsqu'il n'a plus rien à se mettre sous la dent, et alors y pénètre, volant non seulement des victuailles, mais encore des objets qui lui sont inutiles comme des vêtements et des bottines. Quand son butin est trop considérable, il enterre le surplus et ratisse la terre à la surface, si bien qu'on ne peut deviner sa cachette.

Les peaux de la variété blanche sont les plus communes ; on en importe de 25,000 à 60,000 par an du Groenland, du Nord-Amérique et de Sibérie. La variété bleue est beaucoup plus estimée. On en vend en moyenne 4,000 à Londres, 1,000 à Copenhague et 2,000 à Irbit.

La peau de vison est bien connue pour sa solidité et son prix relativement peu élevé. Le vison rappelle un peu la belette par son aspect général ; son corps est long d'un peu plus d'un pied avec une queue de 8 à 10 pouces. Les pattes sont courtes et le museau allongé. Il habite les bords rocheux et couverts de roseaux des lacs et des cours d'eau. Il nage avec une grande facilité. On le prend surtout à l'aide de pièges. La Compagnie de la baie d'Hudson en vend des quantités énormes chaque année.

La loutre d'Europe se vend environ

\$7.00 et celle d'Amérique \$15 à \$35. On en vend plus de 20,000 par an. Son pelage est épais et court. On sait que la loutre vit à peu près constamment dans l'eau douce, où elle mange beaucoup de poissons. Elle est peu abondante sur les marchés parce qu'on ne la prend guère qu'accidentellement.

Le castor y devient aussi de plus en plus rare. On sait qu'il a complètement disparu d'Europe, ou à peu près, et qu'on ne le trouve plus que dans l'Amérique boréale. Là, encore, le nombre de peaux que l'on en rapporte diminue tous les ans.

Par opposition avec les deux précédentes fourrures, celles du vison d'Amérique et du petit-gris sont extrêmement abondantes. On se sert de la première en même temps que les peaux de lapin, pour imiter un grand nombre de fourrures précieuses. Quant au petit-gris, ce n'est pas un animal fantastique comme son nom le laisse supposer, mais tout simplement le gentil écureuil de nos bois dont la toison devient de plus en plus grise à mesure que l'on va vers l'Est. Il est surtout gris dans l'Oural ; mais, sur les bords de la Léna, il devient bleuâtre et enfin presque noir dans la province d'Okhotsk. Le petit-gris est un animal très prolifique, ce qui fait que sa population ne diminue pas, malgré les hécatombes que font les trappeurs. La Russie et la Sibérie ne produisent pas moins de 5 millions de peaux.

L'Alaska est un riche pays à fourrures. En 1770, on n'y récolta pas moins de 16,000 loutres de mer, 23,000 zibelines, 2,400 renards noirs, 14,000 renards rouges, 36,000 renards bleus et 25,000 phoques. Depuis, le nombre de ces animaux a beaucoup décré, mais il est encore respectable, surtout en ce qui concerne les phoques, dont la chasse a été réglementée et dont la peau vaut parfois \$200.

Les mâles n'atteignent leur complet développement qu'au bout de sept ans et pèsent alors 500 livres. A l'about de quatre ans, les femelles pèsent 70 à 80 livres et, à partir de ce moment, ne grandissent plus.

Quelques Animaux à Fourrure

Il y a deux modes de chasse aux phoques, l'un ancien, "l'abattoir"; l'autre, plus récent, mais déplorable, la "chasse haute mer."

Voici comment se pratique l'abatage. On a remarqué que les jeunes mâles célibataires, formés en troupeaux, sortent de l'eau surtout par les temps humides et brumeux et se promènent en certains en-

les uns sur les autres, et s'amoncellent parfois en amas énormes où plusieurs sont étouffés. Mais bientôt le troupeau finit par se débrouiller et les malheureuses bêtes, au comble de la frayeur, fuient sans résistance devant les hommes. Les phoques s'acheminent à travers les rochers raboteux et pointus, les pierres roulantes, les couches de sable épaisses, les



Le renard bleu

Sa fourrure est très cher ou très bon marché suivant la saison, mais toujours elle donne du fil à retordre aux "trappeurs".

droits qu'on appelle champs de balage. C'est là que les indigènes se rendent pour procéder à la "promenade," c'est-à-dire pour pousser le troupeau de phoques jusqu'au lieu choisi comme abattoir. Les hommes avancent doucement, se glissent sans bruit entre le troupeau et la mer, puis tout à coup se mettent à gesticuler et à pousser des cris. Les phoques surpris se pressent, d'abord confusément, marchent

touffes de mousse, s'agitant violemment, faisant des efforts musculaires prodigieux pour accélérer leur course; mais leurs membres conformés en nageoires ne sont guère propres à cette gymnastique. Il arrive souvent que, haletants, pantelants, ils sont contraints de s'arrêter pour reprendre haleine. Ce n'est qu'au bout de plusieurs heures de ce douloureux calvaire, que le troupeau a parcouru les 2

ou 3 milles qui séparent l'abattoir du champ de halage.

Les phoques se laissent docilement rassembler en petits groupes ou "pods". Les sacrificateurs, armés de longs gourdins de 5 à 6 pieds terminés en massue, abattent d'un seul coup porté sur la tête les bêtes que le chef a désignées. Les phoques épargnés peuvent regagner la mer. A un nouveau signal du chef, les victimes sont frappées au cœur d'un coup de couteau afin que leur sang s'écoule jusqu'à la dernière goutte et ne tache pas les peaux pendant le dépeçage. Cette dernière opération, bien que délicate, ne demande que quatre minutes, tant les opérateurs sont exercés. Il paraît d'ailleurs que leurs instruments ont des lames aussi tranchantes que celles des instruments de chirurgie. Les carcasses sont ensuite portées à dos d'hommes sur les dunes. Il arrive parfois que, pendant le transport, l'animal dépecé mord, dans un dernier spasme, la jambe de celui qui le porte. Quant aux immondes charniers où les carcasses s'entassent par milliers et d'où se dégagent les émanations les plus infectes, il ne semble pas que, jusqu'ici, ils aient fait de mal à personne.

Les peaux, transportées dans les cabanes dites "maisons de sel", élevées au voisinage du champ de massacre, sont de nouveau examinées, triées avec soin, saupoudrées de sel et portées à bord des bateaux.

Quant à la chasse pélagique elle consiste à aller chasser les phoques dans la mer en les harponnant ou en les tuant à coups de fusil. On choisit pour cela ceux d'entre eux qui dorment à la surface de l'eau et dont on peut par suite s'approcher pour les bien viser.

Actuellement le nombre de phoques que l'on peut abattre tous les ans, en juin, juillet, septembre et octobre, est limité à 100,000.



La loutre de mer est relativement rare, c'est une fourrure de grand luxe qui vaut jusqu'à \$800. Par son aspect général, on peut dire que cet animal est in-

termédiaire entre la loutre ordinaire et les phoques. Son corps est allongé et porte des pattes courtes, palmées et munies de griffes. Sa fourrure, bien noire, ressemble à du velours.

La fourrure de la loutre de mer dépasse en beauté toutes les fourrures de castor. Les meilleurs se vendent au Kamtchatka trente roubles, à Iakoutsk quarante roubles et, sur la frontière de Chine, on les troque contre des marchandises d'une valeur de quatre-vingt à cent roubles. La loutre de mer est un animal charmant, aimant à jouer, très caressant. Elle vit en famille. Le mâle caresse la femelle avec ses pattes de devant, dont il se sert comme de mains; la femelle joue avec ses petits comme la plus tendre mère. Les parents aiment beaucoup leur progéniture; ils s'exposent pour elle à tous les dangers et, quand on la leur enlève, ils pleurent et gémissent presque comme des enfants. Toute l'année on les rencontre avec leurs petits. La femelle n'en a qu'un par portée. Le petit naît avec toutes ses dents. La mère le porte dans sa gueule, et, arrivée à l'eau, elle se couche sur le dos, et le tient dans ses pattes de devant, comme une nourrice porte son enfant. Elle joue avec lui, l'embrasse, le lance en l'air et le rattrape comme une balle; le jette à l'eau pour lui apprendre à nager, le prend quand il est fatigué.

Lorsque la loutre de mer a pu échapper au chasseur et gagner un peu le large, elle agit comme si elle se moquait du chasseur, et devient alors très amusante. Tantôt elle se dresse verticalement dans l'eau, et saute au milieu des flots, une de ses pattes au-dessus des yeux, comme pour les garantir du soleil: tantôt elle se jette sur le dos; elle lance son petit à l'eau, le rattrape. Si, au contraire, elle se voit prise, elle gronde et siffle comme un chat en colère. Quand elle reçoit un coup mortel, elle se jette sur le flanc, ramène l'une contre l'autre ses pattes de derrière, et se couvre les yeux avec celles de devant. Morte, elle est étendue, comme un homme, les pattes de devant écartées en croix.

Si des loutres de mer se prennent dans des pièges, elles se désespèrent au point

Quelques Animaux à Fourrure

de se mordre entre elles d'une manière épouvantable. Quelquefois elles se coupent elles-mêmes les pattes, soit par rage, soit par désespoir.

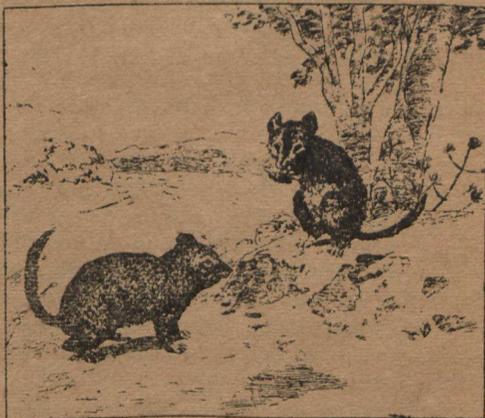
Il n'est rien de plus terrible que le moment de la débâcle; on chasse les loutres sur les glaçons rejetés par la mer, et on les tue à coups de massue; souvent à cette époque, il y a de telles tempêtes, une telle tourmente de neige, qu'on peut à peine se tenir sur ses pieds; le chasseur n'en est point arrêté, et il va même de nuit à la poursuite des loutres. Il n'hésite pas à s'aventurer sur les glaçons agités et soulevés par les flots, armé d'un couteau et d'un bâton, les pieds chaussés de souliers de neige munis de crampons. Il dépouille sur la glace même l'animal qu'il a tué. L'habileté des Kamatchadales et des Kouriles pour cette opération est telle qu'ils en dépouillent ainsi trente ou quarante en moins de deux heures. Mais souvent le glaçon se détache complètement du rivage et il doit tout abandonner pour ne penser qu'à son salut. Il se jette à la nage, une corde attachée à son chien qui le ramène au rivage. Quand le temps est favorable, il s'avance sur la glace, jusqu'à perdre la terre de vue, mais il a toujours soin de prendre garde aux heures de la marée et à la direction du vent.

Au Canada, le produit de la chasse des animaux à fourrures est exploité par une très puissante compagnie, dite de la baie d'Hudson. Elle importe en Angleterre environ 800,000 à 1,200,000 peaux par an. Elle ne chasse pas par elle-même, mais se contente de faire des échanges avec les Indiens et les Esquimaux. Les peaux sont ensuite portées par la voie des rivières jusque dans la baie d'Hudson, qui n'est ouverte que pendant peu de temps en été, et dont les glaces font courir de grands dangers aux navires.

A signaler aussi dans les mêmes régions un autre pays à fourrures, le Labrador, dont les produits, renommés pour leur qualité, sont exploités par une société importante, "l'Hamrnoy Company", dont les membres sont des missionnaires moraves.

La Suède, la Norvège, l'Allemagne, voire même la France fournissent aussi quelques fourrures parmi lesquelles il faut citer—en outre du lapin et du chat—la marte et l'hermine.

La marte se rencontre dans toutes les régions boisées de l'hémisphère septentrional, aussi bien en Europe et en Asie qu'en Amérique. Sa fourrure est très estimée et "riche"; on en fait de jolis manchons, des cols et des manchettes. Sa queue sert à border les pelisses et à faire des boas.



Le chinchilla

Gentil animal qu'il est vraiment cruel de détruire pour le vain plaisir de rehausser le minois des élégantes.

La marte vit dans les forêts les plus épaisses et les plus sombres. Avec une agilité sans pareille, elle grimpe sur les arbres et se nourrit de toutes sortes de proies vivantes, depuis les rats et les souris jusqu'aux plus petits des oiseaux. Grâce à sa prudence et à sa vivacité, elle s'en empare sans difficulté et l'écureuil lui-même n'échappe pas à ses dents. En général, elle dort tout le jour et ne chasse que la nuit; elle établit son nid dans le creux des arbres ou, plus rarement, dans une crevasse de rocher.

On chasse la marte au fusil, avec un bon chien, bien mordant et bien courageux, ou mieux au piège, que l'on amorce avec un morceau de pain enduit d'ail, de beurre, de miel ou de camphre. Le

meilleur modèle est celui des assommoirs et des souricières.

Il ne nous reste plus qu'à citer un certain nombre de fourrures qui ne sont que peu employées. L'Australie nous envoie des peaux de kangaroo, animal que l'on chasse en même temps pour sa chair dont on fait des conserves. Le pelage du kangaroo est abondant, épais, lisse, un peu laineux, d'un brun mélangé de gris. L'avant-bras et la jambe sont jaune clair.

Le hamster, très commun en Europe et en Sibérie, donne une fourrure très utilisable.

La toison des chinchillas était déjà employée par les Péruviens, du temps des Incas, qui en tissaient les poils pour en faire des étoffes très recherchées. Elle n'a été connue en Europe que depuis 1590; mais, depuis lors, on l'a beaucoup utilisée. Les chinchillas sont propres à l'Amérique du Sud; ce sont, en somme, des lapins à queue longue et touffue. Leur pelage est fin et mou, d'une teinte générale argentée avec des reflets foncés. Le ventre et les pattes sont blancs.

Comme les rats, les chinchillas sautent plus qu'ils ne marchent. Pour se reposer ils s'asseyent sur leurs tarses, ramassent leurs pattes de devant sur leur poitrine, et étendent leur queue en arrière. Ils se dressent aussi sur leurs pattes postérieu-

res et peuvent rester quelque temps dans cette position. Pour grimper, ils entrent leurs pieds dans les fentes des rochers; la moindre aspérité leur sert de point d'appui. Tous les observateurs s'accordent à dire que ces animaux savent parfaitement trouver leur vie dans les contrées arides et sauvages qu'ils habitent, et qu'ils distraient et égayent l'homme qui ose se hasarder dans ces régions désertes.

On ne sait rien de positif au sujet de leur reproduction. Au dire des indigènes, les portées sont de quatre à six petits, qui vivent indépendants aussitôt qu'ils peuvent quitter la crevasse où ils sont nés. A partir de ce moment, la mère ne paraît plus s'inquiéter d'eux.

Autrefois les chinchillas se trouvaient très abondants à une hauteur bien moindre que celle où ils vivent aujourd'hui; mais les poursuites continuelles auxquelles ils sont en butte à cause de leur fourrure leur ont fait gagner des zones plus élevées. Depuis les temps les plus reculés, les moyens que l'on emploie pour leur faire la chasse ont peu varié. Les Européens se servent à la vérité de fusils ou d'arbalètes; mais ce procédé n'est pas le meilleur, car si l'animal n'est pas tué sur le coup, il disparaît et est perdu pour le chasseur.





Sublime Charité

CARMEN de Lantès était à vingt-cinq ans dans tout l'épanouissement de sa beauté, une beauté de madone aux traits d'une élégante finesse, au visage doux et bon comme la charité qu'elle personnifiait. Carmen était riche autant que belle, et richesse et beauté, elle donnait tout aux pauvres, apportant dans leurs mansardes attristées son beau sourire, qui savait amoindrir l'humiliation de ses offrandes.

Certes, Carmen avait été courtisée ; son beau nom, la dot qu'on lui savait, avaient été convoités par plus d'un gentilhomme de son monde, mais Carmen se gardait. Elle se gardait pour ses pauvres, elle gardait surtout son cœur que pas un des ferveurs, qui s'étaient disputés sa main, n'avait fait battre assez fort pour le conquérir. Carmen aimait l'humanité, elle n'avait pas aimé l'homme.

D'ailleurs, sa vie mouvementée par la recherche incessante des misères à secourir, lui plaisait, et nulle joie au monde ne lui semblait préférable à celles que lui valait la bonne action toujours renouvelée.

Un jour, le hasard la mit sur la piste d'une misère nouvelle.

Là-haut, dans le faubourg, dans l'une de ces maisons noires et tristes, où vivent les travailleurs, dont une semaine de chômage ou de maladie affame la famille, une

pauvre enfant de dix-huit ans se débattait contre l'implacable fatalité. Marie Didier avait, l'année précédente, perdu son père et sa mère ; elle restait la seule ressource de ses quatre petits frères, dont elle s'était courageusement faite la petite mère.

La souffrance était grande dans ce réduit où arrivait Carmen de Lantès. Sous leurs haillons propres, les enfants, aux visages pâlis par les privations, jouaient au milieu de la pièce, près d'un petit poêle éteint, malgré la rigueur du temps. Près de la fenêtre, Marie Didier, la petite mère de cette nichée, au visage amaigri et mangé par de grands yeux d'une douceur résignée, travaillait.

Carmen eut un mouvement de surprise devant la beauté de cette enfant, comme si cette beauté eut été un non-sens dans ce délabrement. Avec son bon sourire, Carmen provoqua les confidences de Marie.

La misère était entrée au logis depuis trois mois, la besogne avait manqué, en même temps que Georges, blessé à son atelier, était encore à l'hôpital ; c'était un enfant de plus qu'elle avait.

— Georges ! demanda Carmen, est-ce aussi un frère à vous, qui vous aidait ?

— Non, répondit Marie, en regardant Carmen de ses grands yeux tout pleins de loyauté, Geor-





ges est mon fiancé. Il était mon fiancé avant la mort de mes parents, et sans ce malheur qui nous a frappés, nous serions maintenant unis.

—Et pourquoi, interrogea Carmen, puisque ce fiancé vous aide, ne vous mariez-vous point ?

—Parce que j'ai une tâche lourde à accomplir et que mon devoir est d'aller jusqu'au bout. Le jour où mes petits frères seront élevés, eh bien ! s'il plaît à Dieu, je serai la femme de Georges.

—Et votre fiancé sait se résigner ainsi que vous ?

—Oui, Georges comprend que ces quatre enfants suffisent à nos faibles gains, et qu'il importe de ne pas augmenter notre famille ; il reste mon fiancé et il m'aide comme s'il était mon mari.

—Vous vous aimez ardemment tous les deux ?

—Oh ! oui ; nous nous aimons, répondit Marie dont le front se teintait de rose, nous nous aimons de l'amour le plus grand qui soit, jusqu'à l'abnégation de nous-mêmes, jusqu'au sacrifice de notre amour qui nous laisse dignes l'un de l'autre.

Cette première entrevue avait ému Carmen. Les renseignements qu'elle prit sur Marie Didier lui apprirent combien cette jeune fille était digne d'intérêt, autant par son dévouement que par son honnêteté.

Elle voulut voir Georges, ce fiancé tant aimé et si loyal.

Huit jours après, Georges sortait convalescent de l'hôpital, et à sa première visite, qui fut pour Marie, et Carmen eut un involontaire tressaillement.

—Comme ils s'aiment, pensa-t-elle, et comme ils sont beaux tous les deux !

Elle décida Marie à accepter ses soins jusqu'au jour où Georges pourrait reprendre le labeur quotidien, et elle donna à Marie son adresse pour le cas où elle aurait besoin d'elle.

Mais, le lendemain, Carmen revenait ; elle revint aussi les jours suivants ; inconsciemment, sans se rendre compte du chemin qu'elle parcourait, elle se trouvait devant la maison triste où s'abritaient tant de doux sourires et tant d'amour. Puis elle restait un temps plus long, suivant, avec un intérêt toujours croissant, les progrès du mieux chez Georges, qui peu à peu reprenait ses forces. Sous ses cheveux noirs, soyexu, son front était resté pâle, mais ses beaux yeux étaient plus brillants et plus rieurs. Cet ouvrier avait une distinction qui contrastait avec ce milieu si pauvre. Il avait pour Carmen et pour Marie un égal respect, et une tendresse de père pour les enfants qu'il avait adoptés pour rester dans le cœur de Marie.

Carmen était devenue plus familière dans ce nid de pauvres où, grâce à elle, le nécessaire ne manquait plus.

Cependant, un matin, Georges rentra à l'atelier, et le soir, il trouva Mlle de Lantès chez Marie Didier.

—Maintenant, lui dit-il, nous suffirons Marie et moi, mais nous n'oublierons point l'ange de charité qui vint éclairer notre misère aux jours sombres. Carmen comprit cette dignité de sentiments de l'ouvrier qui y savait joindre une reconnaissance délicate. Il pria Carmen de ne plus continuer des soins qui avait été le salut aux jours de détresse, mais qui fussent devenus une humiliation quand il avait repris le travail quotidien.





Mlle de Lantès promit cependant de les revoir. Et son dernier regard en quittant la mansarde, maintenant imprégnée du bonheur revenu, fut pour ce beau grand garçon qui mettait dans la douceur de son sourire la gratitude d'une grande âme.

Cette vision, Carmen l'emportait et en devait être poursuivie. Vingt fois, par les rues qu'elle traversait, une silhouette passait au loin, et inconsciemment elle pensait :

—Est-ce lui ? Il lui ressemble !

L'image de Georges s'était peu à peu incrustée dans le cœur de Carmen, elle le portait en elle, elle y pensait toujours. Et quand elle voulait chasser l'obsession, il lui semblait que son âme recevait une blessure.

Plusieurs fois, elle était remontée au faubourg, chez Marie, mais il n'y était pas, il travaillait plus tard maintenant qu'il avait repris sa santé.

Un soir, sans qu'elle sut comment, elle avait fait arrêter son coupé à la porte de l'atelier de Georges, puis, quand la cloche avait sonné la fin du labeur, elle l'avait vu sortir, et d'un mouvement brusque, elle s'était dissimulée dans le fond de la voiture.

Le soir de ce jour, Carmen prévenait qu'elle ne descendrait pas dîner, Elle restait dans son appartement.

Après minuit, quand tout dormait dans l'hôtel de Lantès, une pauvre fille luttait désespérément pour chasser de son cœur l'amour qu'elle y voyait enfin. Les mains de Carmen crispées sur sa bouche, pour étouffer sa voix, les coussins du canapé sur lequel elle s'était affaissée.

—Oh ! comme je l'aime ! comme je l'ai-

me ! sanglotait-elle.

Enfin, Carmen de Lantès connaissait le bonheur d'aimer. L'amour ! Ce mot remplissait son cœur comme l'image de Georges accaparait son âme. Elle pouvait donc être heureuse, elle était riche, jeune et belle, d'une autre beauté, d'une beauté plus imposante que Marie Didier. Georges pourrait-il hésiter entre la vie brillante qu'elle pouvait lui offrir et l'existence de labeur et de privations qui l'attendait avec l'ouvrière.

Marie était donc une rivale maintenant. Elle voulut la revoir avant de rien tenter pour lui prendre le bien-aimé.

Marie Didier travaillait, elle se leva et accueillit Carmen, avec son ineffable sourire. La première, elle parla de Georges qui emplissait aussi sa pensée.

—Vous l'aimez trop, fit Carmen.

—Plus que ma vie, répondit Marie.

—Alors, s'il vous abandonnait, ce serait la mort ?

Marie ne répondit pas immédiatement, une subite pâleur couvrait son visage.

—Non, fit-elle, je n'ai pas le droit, quoiqu'il arrive, d'appeler la mort, je dois vivre pour eux, je lutterais seule, contre la misère.

Elle désignait ses quatre enfants.

Cette réponse atteignait Carmen en plein cœur. Elle eût préféré que Marie lui dit que le chagrin la pourrait tuer.

Ainsi cette pauvre fille, qui n'avait au monde qu'une joie, qu'une richesse, son amour, donnait la première place au devoir. Elle eût su vivre dans les tortures de l'aban-



don, mais elle eût vécu pour ceux dont elle s'était faite la mère.

—Pourtant, elle l'aime éperdument, se disait Carmen, et cependant ce sacrifice lui serait possible!

Elle quitta Marie, bouleversée, éperdue, deux voix grondaient en elle, celles de l'amour et de la loyauté.

Des jours passaient, et la lutte fut une torture pour Carmen, jusqu'au jour où sa résolution fut irrévocablement prise.

Au grand portail ouvert de l'église, le suisse attendait. Un tapis glissait du seuil jusqu'à la rue, où de nombreux curieux se pressaient. Aux apprêts somptueux, on voyait qu'il s'agissait "d'un grand mariage". Au fond de l'église, l'autel resplendissait de lumières. Les voitures parurent au bout de la rue, les cloches sonnèrent et, quand les mariés descendirent, il y eut une rumeur d'admiration dans la foule.

—Oh! comme elle est jolie! Et lui, quel superbe garçon!

Où, ils étaient beaux tous deux, et heureux de leur sourire, leur joie semblait s'irradier autour d'eux.

L'orgue commençait une marche triomphale dont les accents résonnaient sous les voûtes, mettant au fond des âmes cette impression poignante qui glisse des frissons dans la chair.

Pourtant une femme, belle aussi, et simplement vêtue, se tenait à l'écart, en un coin de l'église; et bientôt cette femme, effondrée sur son prie-Dieu, étouffait des sanglots.

—O mon bonheur! mon bonheur! mur-

murait-elle.

A l'heure de l'élévation, cette femme était montée à la tribune de l'organiste, qui sans doute avait été prévenu, car il s'inclina respectueusement et lui céda la place.

Alors, Carmen de Lantès, grande musicienne, fit pleurer à l'orgue une mélodie dans laquelle elle exhalait le dernier déchirement de son cœur. Et cela fait, elle s'éloigna, n'ayant pas le dernier courage d'aller embrasser la mariée, Marie Didier, maintenant la femme de Georges.

Carmen, d'un peu loin, la vit passer et, contemplant cette oeuvre qui était la sienne, elle sentit tout à coup son cœur se raffermir.

—J'ai fait deux heureux, murmura-t-elle, et ce souvenir vivra assez pour être la joie de ma vie entière. Mon amour s'éteindra avec le temps, le remords que m'aurait causé le chagrin de Marie aurait vécu.

Quelques mois après, Marie et Georges étaient installés avec leurs quatre enfants dans le petit magasin de confection que leur avait acheté Carmen de Lantès, pour que leur mariage eût lieu sans attendre de plus longs jours, mariage qu'elle avait voulu et fait somptueux. Une lettre vint leur apprendre que Carmen de Lantès prenait le voile de la religieuse.

Ils y assistèrent, ne se doutant pas que leur amour seul conduisait là leur bienfaitrice.

Sous ses voiles blancs, la nonne, qui allait prononcer ses vœux, chercha des yeux les jeunes époux, et leur adressa un sourire, un dernier adieu. Carmen ferma les yeux; elle eut la sensation d'un envolement de toute son âme!





SIMPLE AVEU

Par J. E. L.

A Mademoiselle ***



NOTRE recueil des poésies de Paul Verlaine, je viens à peine de le terminer, cousine, et voilà que je ne puis chasser de mes lèvres ces vers :

“Je fais souvent ce rêve étrange et péné-
[trant
D'une femme inconnue et que j'aime et
[qui m'aime.”

Que de fois, à peine adolescent, sur la lande déserte, près des flots bleus ou dans la grande forêt, j'ai promené mes chimères avec mon ennui !

Le seul compagnon qui venait me distraire dans ma solitude était mon rêve à moi plein de bruits d'ailes. Mon esprit franchissait doucement les années et j'éprouvais une vague jouissance à me bercer de folles illusions...

Ah ! s'il m'était donné, un jour, me suis-je écrié bien souvent, de posséder enfin cette perle fine que les poètes ont chanté à travers les siècles il me semble que je n'aurais plus rien à souhaiter ! Mon bonheur, je le devine, est de pouvoir poser ma bouche, avec passion, sur une chevelure, qu'elle soit brune ou blonde, de sentir un coeur réellement bon battre à l'unisson du mien...

Depuis lors, des semaines et des semai-

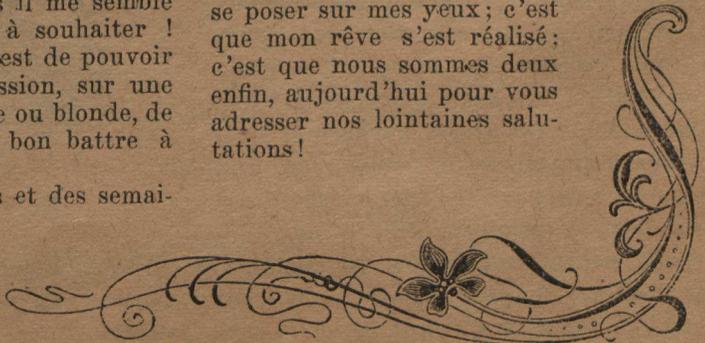
nes ont passé, cousine. D'amoureux fou, je suis devenu sceptique, un peu blasé ; fort de mon insouciance, j'ai ri de tout et fait des pieds de nez à la plupart de mes semblables... Mais soyez sans crainte, cousine, c'est un converti qui se confesse à l'heure présente !

Ce cher Horace, qui m'a valu tant de pensums, hélas ! dans mon temps de collègue, et ceux qui l'ont suivi ont eu raison de dire : “Chassez le naturel, il revient au galop !” Après maintes tribulations, plus que jamais j'ai constaté combien profonde était cette parole, “vae solis” ; plus que jamais j'ai senti qu'il me fallait un autre moi-même pour me hasarder dans la tourmente ; et avec plus d'enthousiasme qu'auparavant, je l'ai cherchée.

“Cette femme inconnue et que j'aime et qui m'aime !”

Que pourrais-je ajouter, cousine ; puisque le coup de foudre est venu ?...

Et, si je termine ce brin de causette, c'est qu'une petite main blanche, — une main que je presse avec des précautions infinies de peur de la broyer —, vient de se poser sur mes yeux ; c'est que mon rêve s'est réalisé ; c'est que nous sommes deux enfin, aujourd'hui pour vous adresser nos lointaines salutations !



Comment les Petits Oiseaux Voyagent

ON SAIT que beaucoup d'oiseaux possèdent des facultés de vol telles, qu'ils sont en état de franchir des espaces considérables et, de la sorte, de passer par-dessus les mers, pour aller d'un continent à un autre, ou à une île plus ou moins éloignée.

Mais on peut se demander, avec des doutes légitimes, comment certains petits oiseaux migrants peuvent arriver, avec leur faible musculature, leurs penes si frêles, à franchir des distances aussi énormes.

Cependant, leur émigration est dûment constatée. On constate leur présence périodique en des pays où ils ne résident pas d'habitude. Comme les hirondelles, ils vont hiverner en pays chaud, mais ils n'ont pas le vol soutenu de ces familières des vieux porches.

Comment donc font-ils pour venir ?

Ce point d'histoire naturelle est resté longtemps sans être éclairci. Ce n'est que depuis peu que des observateurs, dignes de toute créance, ont découvert le mode d'émigration très simple, mais tout à fait inattendu, de ces petits voyageurs.

Avec désinvolture, le temps venu d'abandonner le pays désormais trop froid pour eux, ils grimpent sur le dos des grands oiseaux migrants en partance, et, confortablement nichés dans leur chaud plumage, traversent les mers sans se fatiguer. Arrivés à terre, ils quittent

leur belle frégate vivante et s'en vont de leur côté bâtir leur nid nouveau.

Avant que l'Académie des Sciences n'en eût eu connaissance, cette singulière façon d'émigrer des petits passereaux était un fait bien observé des Bédouins. Ils disent que les grands oiseaux y consentent volontiers, car ils aiment leurs



Nos petits amis ailés.

petits amis qui, par leur gai babillage, les aident à tuer le temps dans leur long voyage.

Cette manière économique de voyager

n'est pas spéciale à nos petits chanteurs européens. Dans l'Amérique du Nord, à la baie d'Hudson, les Indiens affirment qu'un passereau effectue de même son départ annuel sur le dos d'une oie, l'oie du Canada : et souvent quand ils ont blessé ou tué une de celles-ci, ils ont vu s'échapper ses petits compagnons nichés sur son dos, vaisseau de plumes.

Chose curieuse, ils ne voyagent que sur cette espèce d'oie ; ils ne sollicitent jamais la complaisance d'espèces voisines qui pourtant émigrent comme la première, mais huit ou quinze jours plus tard.

Les ortolans, les becfiges sont les passagers principaux des grues et des cigognes, qui quittent les régions septentrionales de l'Europe pour la Palestine, l'Égypte et la Tunisie, aux approches de l'hiver.

Au moment où les grands oiseaux à l'immense envergure se placent en ordre de départ, on peut voir des petits passereaux de plusieurs espèces, voletant autour d'eux. On entend distinctement le ramage de ceux qui sont déjà confortablement installés, au creux des grandes ailes, comme en un confortable "sleeping-



Nous aimons leur gai babill.

car" qui serait d'une vitesse bien des fois supérieure à celle de nos meilleurs trains express.

LES YEUX

Des yeux bleus m'ont dit : "L'amour est céleste ;
L'amour, c'est l'azur ; l'amour est divin ;
Je pars si tu viens ; si tu pars, je reste ;
Tout amour est vain."

Des yeux verts m'ont dit : "La femme, c'est l'onde ;
L'amour est changeant, l'amour est moqueur ;
Aimer les yeux verts de l'ondine blonde,
C'est noyer son coeur."

Qu'ont dit les yeux noirs ? "N'as-tu pas envie
Des feux éternels du noir diamant ?
Si tu veux connaître et bénir la vie,
Meurs en nous aimant."

Jean AICARD.



Papillons de Neige

Petit poème en prose

Par F. de Verneuil



OUS le ciel grisâtre, monotone et neigeux, trois flocons blancs papillonnaient... Ils philosophaient sur le triste sort dont les menaçait le dégel... et déjà ils pleuraient sur leur blancheur immaculée ensevelie en la boue noireâtre, frissonnant à la pensée de la Mort...

Vint à passer, en une étroite ruelle, trotinant d'un pas menu vers l'atelier, une gentille jeune fille, couturière ou modiste, jolie!... jolie!...

Les trois flocons blancs, aussitôt, se précipitèrent.

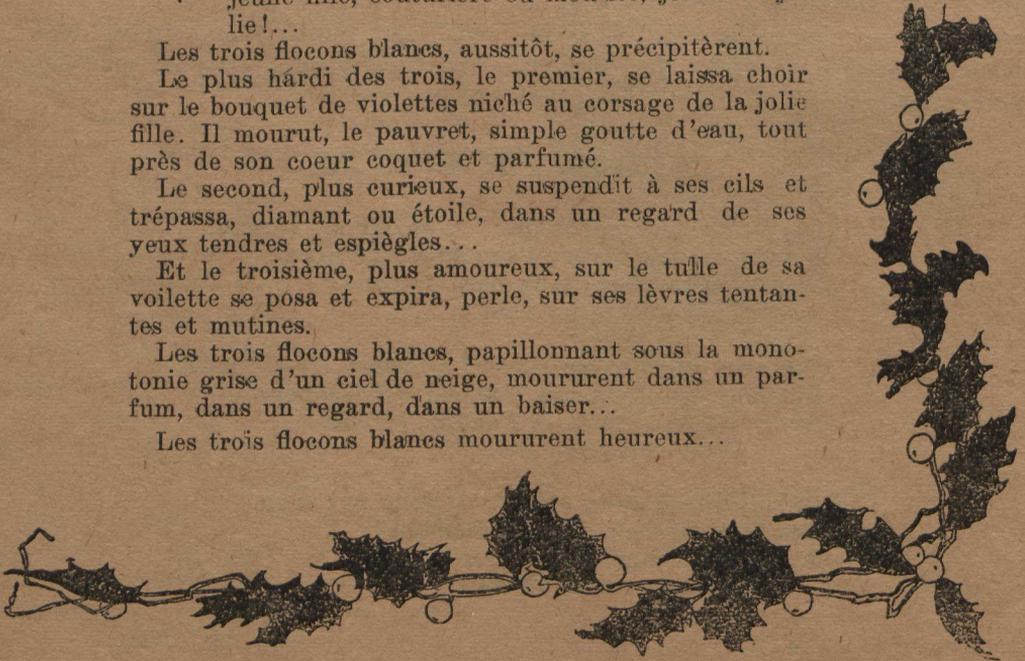
Le plus hardi des trois, le premier, se laissa choir sur le bouquet de violettes niché au corsage de la jolie fille. Il mourut, le pauvre, simple goutte d'eau, tout près de son coeur coquet et parfumé.

Le second, plus curieux, se suspendit à ses cils et trépassa, diamant ou étoile, dans un regard de ses yeux tendres et espiègles...

Et le troisième, plus amoureux, sur le tulle de sa voilette se posa et expira, perle, sur ses lèvres tentantes et mutines.

Les trois flocons blancs, papillonnant sous la monotonie grise d'un ciel de neige, moururent dans un parfum, dans un regard, dans un baiser...

Les trois flocons blancs moururent heureux...





Le Petite Fille Aux Allumettes

(Conte Danois)



OMME il faisait froid ! La neige tombait et la nuit n'était pas loin ; c'était le dernier soir de l'année, la veille du jour de l'an. Au milieu de ce froid et de cette obscurité, une pauvre petite fille passa dans la rue, la tête et les pieds nus. Elle

avait, il est vrai, des pantoufles en quittant la maison, mais elles ne lui avaient pas servi longtemps : c'étaient de grandes pantoufles que sa mère avait déjà usées, si grandes que la petite les perdit en se pressant de traverser la rue entre deux voitures. L'une fut réellement perdue ; quant à l'autre, un gamin l'emporta avec l'intention d'en faire un berceau pour son petit enfant, quand le ciel lui en donnerait un.

La petite fille cheminait avec ses petits pieds nus, qui étaient rouges et bleus de froid ; elle avait dans son vieux tablier une grande quantité d'allumettes, et elle portait à la main un paquet. C'était pour elle une mauvaise journée ; pas d'acheteurs, donc pas le moindre sou. Elle avait bien faim et bien froid, bien misérable mine. Pauvre petite ! Les flocons de neige tombaient dans ses longs cheveux blonds, si gentiment bouclés autour de son cou ;

mais songeait-elle seulement à ses cheveux bouclés ? Les lumières brillaient aux fenêtres, le fumet des rôtis s'exhalait dans la rue ; c'était la veille du jour de l'an ; voilà à quoi elle songeait.

Elle s'assit et s'affaissa sur elle-même dans un coin, entre deux maisons. Le froid la saisit de plus en plus, mais elle n'osait pas retourner chez elle : elle rapportait ses allumettes et pas la plus petite pièce de monnaie. Son père la battrait ; et du reste, chez elle, est-ce qu'il ne faisait pas froid aussi ? Ils logeaient sous le toit, et le vent soufflait au travers, quoique les plus grandes fentes eussent été bouchées avec de la paille et des chiffons. Ses petites mains étaient presque mortes de froid. Hélas ! qu'une petite allumette leur ferait du bien ! Si elle osait en tirer une seule du paquet, la frotter sur le mur et réchauffer ses doigts ! Elle en tira une : ritche ! comme elle éclata ! comme elle brûla ! C'était une flamme chaude et claire comme une petite chandelle, quand elle la couvrit de sa main. Quelle lumière bizarre ! Il semblait à la petite fille qu'elle était assise devant un grand poêle de fer orné de boules et surmonté d'un couvercle en cuivre luisant. Le feu y brûlait si magnifique, il chauffait si bien ! Mais qu'y a-t-il donc ! La petite étendait déjà ses pieds pour les chauffer aussi ; la flamme s'éteignit, le poêle disparut : elle était

assise, un petit bout de l'allumette brûlée à la main.

Elle en frotta une seconde, qui brûla, qui brilla, et là où la lueur tomba sur le mur, il devint transparent comme une gaze. La petite pouvait voir jusque dans une chambre où la table était couverte d'une nappe blanche, éblouissante de fines porcelaines, et sur laquelle une oie rôtie, farcie de pruneaux et de pommes, fumait avec un parfum délicieux. O surprise ! O bonheur ! Tout à coup l'oie sauta de son plat et roula sur le plancher, la fourchette et le couteau dans le dos, jusqu'à la pauvre fille. L'allumette s'éteignit : elle n'avait devant elle que le mur épais et froid.

En voilà une troisième allumée. Aussitôt elle se vit assise sous un magnifique arbre de Noël ; il était plus riche et plus grand encore que celui qu'elle avait vu, à la Noël dernière, à travers la porte vitrée, chez le riche marchand. Mille chandelles brûlaient sur les branches vertes, et des images de tristes couleurs, comme celles qui orment les fenêtres des magasins, semblaient lui sourire. La petite éleva les deux mains : l'allumette s'éteignit ; toutes les chandelles de Noël montaient, montaient, et elle s'aperçut alors que ce n'était que les étoiles. Une d'elles tomba et traça une longue raie de feu dans le ciel.

"C'est quelqu'un qui meurt," se dit la petite ; car sa vieille grand'mère, qui seule avait été bonne pour elle, mais qui n'était

plus, lui répétait souvent : "Lorsqu'une étoile tombe, c'est qu'une âme monte à Dieu."

Elle frotta encore une allumette sur le mur : il se fit une grande lumière au milieu de laquelle était la grand'mère debout, avec un air si doux, si radieux !

"Grand'mère, s'écria la petite, emmène-moi. Lorsque l'allumette s'éteindra, je sais que tu n'y seras plus. Tu disparaîtras comme le poêle de fer, comme l'oie rôtie, comme le bel arbre de Noël."

Elle frotta promptement le reste du paquet, car elle tenait à garder sa grand'mère, et les allumettes répandirent un éclat plus vif que celui du jour. Jamais la grand'mère n'avait été si grande ni si belle. Elle prit la petite fille sur son bras et toutes les deux s'envolèrent, joyeuses, au milieu de ce rayonnement, si haut qu'il n'y avait plus ni froid, ni faim, ni angoisse ; elles étaient chez Dieu.

Mais dans le coin, entre les deux maisons, était assise, quand vint la froide matinée, la petite fille, les joues toutes rouges, le sourire sur la bouche... morte de froid le dernier soir de l'année. Le jour de l'An se leva sur le petit cadavre assis là avec les allumettes, dont un paquet avait été presque brûlé. "Elle a voulu se chauffer !" dit quelqu'un. Tout le monde ignora les belles choses qu'elle avait vues, et au milieu de quelle splendeur elle était entrée avec sa vieille grand'mère dans la nouvelle année.





Une Chasse au Tigre dans l'Inde

N OUS étions depuis huit jours déjà les hôtes du rajah de Magpoor et celui-ci avait épuisé en notre honneur tous les moyens de distraction qu'on offre d'ordinaire aux étrangers, promenades à dos d'éléphant, pêche, chasse, et quelle chasse! du gibier à foison. Il ne restait plus, pour nous initier à tous les charmes du pays, qu'à nous emmener à la chasse au tigre, et nous en grillions d'envie.

Ce n'est pas qu'un désir immodéré d'affronter en face le roi des jungles nous tint énormément au coeur, mais par gloriole, pour avoir, en rentrant en Europe, occasion de raconter nos aventures, il nous semblait absolument nécessaire de figurer au moins une fois dans une partie de ce genre.

Notre hôte ne partageait pas notre enthousiasme à cet endroit. Quoique la chasse au tigre, comme on l'entend dans l'Inde, ne soit guère dangereuse que pour les rabatteurs indigènes, le souci de sa responsabilité l'empêchait de nous donner satisfaction.

Enfin, nos supplications furent si vives, nos promesses de prudence si sincères qu'on décida une expédition pour le surlendemain.

Justement, une tigresse était signalée aux environs; dans l'espace de huit jours, plusieurs Hindous avaient disparu et la terreur régnait dans les villages voisins du repaire de la mangeuse d'hommes.

Une légende du pays veut que quand un tigre a une fois dévoré un homme, toute autre nourriture lui semble indigne. Jusqu'à un certain point, cette légende paraît se justifier. Considérable en effet est le nombre d'indigènes enlevés chaque année sur le territoire de l'Hindoustan par la dent des fauves qui y pullulent encore, malgré tous les moyens mis en oeuvre pour les détruire.

Les saunderbunds du Gange, pays vallonnés, entrecoupés de marécages, couverts de jungles et de rivières, constituent la patrie d'élection du grand tigre royal du Bengale et on ne l'en chassera probablement pas de sitôt.

Le vendredi matin, vers quatre heures et demie, un cipaye vint nous donner connaissance du dernier méfait de la bête féroce qui lui avait enlevé son frère la veille, presque au milieu du village, et s'était enfuie, saluée par une volée de coups de fusil dont elle ne paraissait pas avoir souffert.

L'Hindou s'offrait comme guide, on l'accepta. Il devait, avec une centaine de ses compagnons, cerner le repaire du fauve et l'obliger à se déloger et à venir à découvert.

Là, nos équipages d'éléphants l'attendraient. Avec d'autres adversaires que des tigres, ce genre de chasse n'aurait aucune espèce de succès, mais la férocité de ces animaux est telle qu'ils refusent rarement le combat ainsi offert, malgré le peu de chances favorables qu'il comporte pour eux.

Dire que notre coeur ne battait pas un peu plus vite qu'à l'ordinaire quand il s'agit de nous hisser sur le palanquin de nos gigantesques montures serait un mensonge impardonnable; nous étions tous plus émus que notre dignité ne voulait le laisser paraître.

Et cependant, nous n'avions pas grand danger à courir. Armés d'excellentes winchesters à répétition, abrités derrière une solide balustrade en bois de chêne, nous n'avions qu'à attendre l'ennemi et à essayer de le fusiller à distance.

Des cornacs expérimentés se chargeaient de diriger nos montures et la suite nous prouva qu'il leur avait été prescrit de ne pas nous permettre d'avancer en

première ligne et de nous laisser jouer simplement du coup d'œil.

Nous suivions depuis une demi-heure environ la lisière de magnifiques plantations de cannes à sucre entrecoupées de champs de sorgho et de millet. Une petite rivière à l'eau argentine serpentait à travers la plaine, traçait des méandres sans fin, et vraiment, n'eût été le but de notre excursion, nous n'aurions pu nous défendre d'admirer le paysage qui se déroulait sous nos yeux.

Bientôt, le bruit des tam-tams, des gongs sonores vint nous avvertir que les rabatteurs commençaient à cerner le repaire du tigre.

D'après les traces récentes de l'animal, celui-ci devait s'être réfugié dans un épais fourré de bambous, à la lisière d'un marécage qu'on apercevait un peu plus loin vers la droite.

Les éléphants, au nombre de huit, dont les nôtres, commençaient à donner des signes évidents d'appréhension. Leur subtil odorat avait perçu les émanations du fauve.

Un rauquement terrible éclata soudain : nous avions été découverts à notre tour. Celui qui n'a jamais entendu la voix du roi des jungles ne saurait s'imaginer l'impression produite par cette sauvage clameur, qui ne le cède en rien au rugissement du lion. Bien braves seraient les chasseurs dont un frisson ne secouerait pas l'épiderme à cet instant. Différent en cela de son proche parent d'Afrique qui de loin annonce son approche, le tigre ne donne de la voix qu'au moment où il se montre. Quand on l'entend, il est sur vous. Rapide comme la foudre, il s'élance, choisit sa proie et ne se laisse arrêter par aucun obstacle.

Oreilles et trompes levées, nos éléphants étaient en arrêt. Leur tactique ordinaire est frot simplé. Quand le tigre, détendu comme un ressort, bondit et s'efforce de leur sauter à la tête, de les coiffer, ils le ceinturent de leur trompe, le lancent en l'air avec une force prodigieuse et le reçoivent sur la pointe acérée de leurs défenses. D'autres fois, il leur arrive de laisser le félin retomber sur le sol, les reins brisés, ils l'achèvent alors en posant

dessus leur énorme pied.

Soit que l'animal que nous venions combattre fût plus habile ou plus vigoureux que la plupart de ses congénères, soit que l'éléphant auquel il s'attaqua en premier lieu eût mal calculé son temps, la lutte n'eut pas une aussi heureuse issue.

D'un bond prodigieux, la mangeuse d'hommes, car c'était bien elle qu'avaient débusquée les rabatteurs, évitant la trompe de son adversaire, s'était perchée sur son cou et d'un coup de patte lui avait enlevé un œil. Aussitôt, fou de douleur, le pachyderme s'élançait en avant, brisant tout ce qu'il rencontrait, s'efforçant de secouer et de jeter à terre l'ennemi qui le dominait.

Derrière lui, les sept autres éléphants prenaient leur élan et en moins d'une minute la trombe disparaissait dans la direction du marais.

Nous ne pouvions qu'assister impuissants à la lutte, circonscrite pour le moment entre les premiers poursuivants et le tigre, dont la tactique paraissait être de se réfugier à l'intérieur du palanquin et d'éviter ainsi l'attaque simultanée des éléphants et des chasseurs.

Plusieurs coups de feu avaient déjà été tirés, mais outre qu'il était difficile de viser à l'allure fantastique que nous suivions, nous courions risque de nous blesser mutuellement ou d'atteindre le coriac et le serviteur hindou du rajah qui montait l'éléphant attaqué.

La situation se dénoua heureusement d'une façon aussi rapide qu'inattendue ; nos montures venaient de s'engager dans les marais et diminuaient forcément la vitesse de leur course.

D'un autre côté, l'éléphant, dans l'impossibilité de se débarrasser de son ennemi en le secouant, eut une inspiration heureuse, une fois dans l'élément liquide. Il se coucha, et comme à cet endroit la vase et l'eau étaient profondes, son corps disparut presque en entier. Force était donc au tigre de chercher un autre refuge.

Ivre de rage, ne sachant où s'élancer ni quel ennemi combattre parmi tous ceux qui l'entouraient et faisaient cercle maintenant autour de lui, les chasseurs disimulés derrière leurs abris et les élé-



Le tigre bondit comme un ressort qui se détend.

phants la trompe haute, le tigre hésita un moment. Ce fut sa perte. Une salve générale éclata : quand il voulut s'élancer, il était trop tard, nue de ses pattes pendait inerte, fracassée.

Un éléphant, celui que montait le rajah en personne, abattit sa terrible trompe ; on entendit un rugissement épouvantable, puis un craquement d'os brisés. L'intelligent pachyderme, dédaignant son procédé habituel, n'avait pas jeté son ennemi en l'air, après lui avoir cassé les reins. Il venait simplement de l'attirer contre lui avec une force effrayante et ses deux défenses traversaient le corps du fauve de part en part.

Pour ma part, je n'oublierai jamais cette scène. Malgré ses horribles blessures, le tigre n'était pas mort, ses énormes pattes s'agitaient encore et essayaient d'entamer la peau de l'éléphant ; sa gueule, d'où le

sang coulait mélangé à de la bave, laissait encore échappé des cris rauques.

Enfin, une balle acheva la terrible agonie de la mangeuse d'hommes, son corps s'allongea et se détendit. Deux Hindous descendirent de leur abri et lièrent le cadavre du monstre avec des cordes, pour ne pas l'abandonner au milieu du marais. On le plaça sur le dos d'un éléphant et l'expédition reprit le chemin du logis.

On compta les coups de feu qu'avait reçus le tigre, on en trouva quatorze, dont plusieurs avaient attaqué des organes essentiels. La bête était énorme et ne mesurait pas moins de 12 pieds de la tête à l'extrémité de la queue.

Maintenant que le danger était passé, nous ne pouvions nous défendre d'admirer le courage de notre royal adversaire et cette chasse resta comme un des plus beaux souvenirs de notre vie.

L'Oiseau Bleu

J'ai dans mon coeur un oiseau bleu,
Une charmante créature,
Si mignonne que sa ceinture
N'a pas l'épaisseur d'un cheveu.

Il lui faut du sang pour pâture ;
Bien longtemps je me fis un jeu
De lui donner sa nourriture :
Les petits oiseaux mangent peu.

Mais sans en rien laisser paraître,
Dans mon coeur il a fait, le traître,
Un trou large comme la main.

Et son bec fin comme une lame
En continuant son chemin
M'est entré jusqu'au fond de l'âme.

Alphonse DAUDET.

Dans le Mystere du Sommeil

LE sommeil et les songes resteront sans doute bien longtemps encore de purs mystères pour notre faible entendement, et les travaux de tous les savants du monde n'ont réussi que bien imparfaitement jusqu'ici à jeter quelque lumière sur toutes les questions qu'ils soulèvent.

Goethe nous déclare très souvent qu'il a composé en dormant ce qu'il y a de plus beau dans ses oeuvres, et que, les yeux fermés, il "revoyait" avec une netteté merveilleuse ce qui l'avait plus particulièrement frappé pendant le jour. A l'aube, il n'avait donc qu'à se rappeler et à consigner par écrit ses impressions nocturnes.

Le grand poète anglais Tennyson affirmait aussi volontiers que sa muse l'avait bien souvent visitée pendant son sommeil, mais que, hélas! à peine réveillé, il avait la plus grande peine à se souvenir des vers si doucement murmurés. Il n'était parvenu qu'à en recueillir quatre ou cinq dans sa première jeunesse.

Le compositeur italien Tartini confessait modestement qu'en écrivant sa fameuse "Sonate diabolique," il n'avait eu qu'à coordonner les mélodies qu'il venait d'entendre en dormant.

Avouez que ces musiciens et ces poètes furent des gens heureux! Fermer doucement les paupières—et chanter! C'est vraiment un rêve!

D'ailleurs, ce ne sont pas seulement les poètes qui jouissent de cet heureux privilège de faire de belles oeuvres la tête sur l'oreiller, et l'on s'est souvent raconté dans les cercles littéraires d'Angleterre, l'histoire de ce romancier très connu qui, un matin, reçut un chèque d'un grand

journal de Londres. Comme il avait conscience de n'avoir envoyé aucun article à ce "quotidien", l'honnête homme de lettres refusa le chèque—qui lui fut retourné avec obstination. Cette fois il voulut en avoir le coeur net et force fut bien de lui mettre sous les yeux l'article en question,—qu'il avait pensé, écrit et corrigé sans qu'il en eût gardé le moindre souvenir.

Ainsi qu'il arrive toujours en pareille matière, la légende ne tarde pas à embellir la simple vérité et vous vous attendez bien à ce qu'on vous présente un jeune étudiant en théologie qui composait d'admirables sermons et même des morceaux sacrés pendant son sommeil. Après avoir terminé chaque page, il la relisait à haute voix et faisait toutes les corrections nécessaires—même si l'on substituait prestement une page blanche à la page écrite.

Ce jeune ecclésiastique n'était pas en somme plus extraordinaire que ce médecin dont les veillées auprès de ses malades n'allaient pas sans quelque assoupissement vraiment étrange. Un matin il fut très surpris de voir sur la table aux potions un autre remède que celui qu'il avait prescrit.

Il appela donc la garde-malade qui lui dit le plus simplement du monde: "C'est vous-même, docteur qui, cette nuit, avez examiné l'ordonnance, puis constaté l'état du malade et enfin fait changer la potion. Ne vous en souvenez-vous pas?"

Et le médecin s'interrogeait, ne se rappelait de rien, et concluait seulement que durant une de ces somnolences presque inévitables, il avait "vu clair" et ordonné le remède le plus efficace pour amener la plus prompte des guérisons!



Le Grand Marche aux Animaux Féroces



Il se tient à Hambourg. On envoie ans cette ville les animaux de toutes les parties du monde pour y être vendus aux amateurs qui sont généralement des dompteurs, des directeurs de ménageries ambulantes ou de jardins zoologiques.

La grande longueur du voyage qu'ils ont toujours à effectuer pour parvenir sur le marché, jointe aux incommodités, aux dangers mêmes que présentent à bord des navires la présence de pareils voyageurs, font que le prix de leur transport est inévitablement élevé. Si l'on joint à cela la difficulté et les périls de leur capture, on ne s'étonnera pas qu'il en coûte assez cher aux acheteurs, pour se les procurer.

Voici les prix payés pour quelques-uns de ces animaux, vendus récemment :

| | |
|---|-----------|
| Un éléphant indien, femelle, de 6 pieds de hauteur, convenablement dressé | \$1500.00 |
| Un éléphant indien, de même hauteur, mais non dressé . . . | 1300.00 |
| Jeunes éléphants de Burnab, mâles et femelles, chacun . . . | 1000.00 |
| Zèbre de Goa, par paire | 2000.00 |
| Ane sauvage de Nubie, âgé de 6 ans | 200.00 |
| Tigre du Bengale, mâle, âgé de 6 ans | 750.00 |
| Tigre du Bengale, femelle, âgé de 3 ans | 700.00 |

| | |
|--|---------|
| Lions de Nubie, âgés de 6 ans, par paire | 1560.00 |
| Ours polaire, adulte | 1000.00 |
| Kangourou, mâle | 115.00 |
| Orang-outang, mâle, âgé de 7 ans | 1500.00 |

Ne quittons pas les bêtes féroces sans mentionner les curieuses expériences qui ont été faites récemment au jardin zoologique de New-York, à l'effet d'étudier l'effet de la musique produit sur elles.

Le chef d'orchestre, M. Pineahorn, leur a donné un concert, et voici ce qui a été observé pendant que les musiciens exécutaient l'air de : "On the road to Mandalay". (Sur la route de Mandalay) :

Basile, le grand éléphant du jardin, a paru très ému, et ses yeux se sont remplis de grosses larmes. Les lions, qui étaient à leur repas, ont mangé avec plus de plaisir et ils paraissaient savourer mieux les morceaux de viande. Les loups écoutèrent, les paupières closes, et plongés dans une profonde extase. Les ours, les cerfs et les chevreuils se sont mis à danser et à gambader.

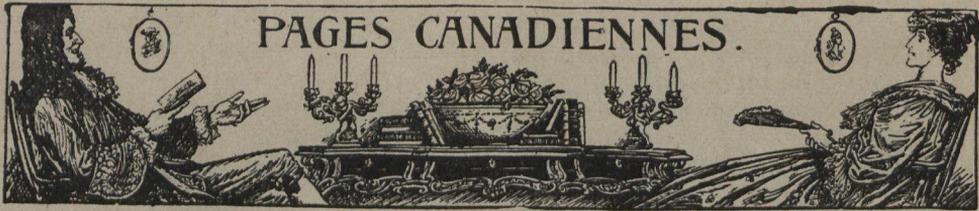
Quand l'orchestre eut terminé le morceau, tous les animaux se mirent debout et commencèrent à hurler. Il paraît que c'est là leur manière d'applaudir, car les hurlements cessèrent aussitôt que le chef d'orchestre donna l'ordre de recommencer le morceau.

Il est donc établi que les fauves, comme bien d'autres animaux, d'ailleurs, aiment la musique ou, du moins, y sont sensibles.





Joyeux Noël !



FAITS ET ANECDOTES

RAYONS VERTS ET "FALLONNADES"

A défaut de fable ou d'un passage de l'ancien testament laissez-moi vous raconter un bout d'histoire qui est passé à l'état de tradition dans ma famille. On pourrait intituler ça : "De l'influence des lambines" sur la civilisation."

Mon grand-père habitait une grosse paroisse exclusivement canadienne-française : sur 600 familles il n'y en avait qu'une seule irlandaise, triste épave du choléra de 1847.

Cette paroisse que je désignerai sous le nom de "Soissons," touchait à la ville, par le sud, et, au nord, une chaîne de montagnes et une étendue de terrain inculte, subdivisées en "terres à bois" séparaient Soissons d'une paroisse irlandaise que je nommerai "Hareng-Salé".

Les habitants de Hareng-Salé se livraient à l'agriculture tout comme ceux de Soissons et, l'hiver, ils faisaient du bois carré qu'ils venaient vendre à la ville en traversant par Soissons. Ils voyageaient toujours en bande. Leur aller à la ville était des plus paisibles tandis que leur retour à Hareng-Salé était toujours bruyant. Leur habitude était de se cotiser et d'acheter quelques cruches de "Irish Whiskey". En route les cruches s'embrassaient on devine avec quel résultat. Les habitants de Hareng-Salé retournaient chez eux couchés dans leurs traîneaux "allèges" et faisaient un tapage de tous les diables, au grand scandale des "bonnes gens" de Soissons. Il y avait parfois jusqu'à vingt traîneaux qui se

suivaient ainsi à la file indienne, au retour, et il fallait entendre les pauvretés hurlées tout le long du chemin contre les "pea soup", les cris de bêtes fauves poussés par ces déchaînés, cris qui devaient faire tressaillir de joie, dans les cavernes de l'Hibernie, les ossements de leurs ancêtres, les vieux Pictes barbares. Les invectives qu'ils lançaient à l'adresse des Soissonnais—que ceux-ci, fort heureusement ne comprenaient pas—étaient d'un malpropre peu ordinaire. Et surtout ce qu'il fallait voir c'était l'insolence de ces bandes redevenues sauvages quand ils rencontraient des Canadiens-Français sur la route. Ils gardaient le milieu du chemin pour leurs traîneaux "allèges", et forçaient les Canadiens-Français à lancer leurs attelages lourdement chargés à côté de la piste, dans 4 ou cinq pieds de neige. Je ne parle pas des horions attrapés au passage. Quand la bande était passée et avait disparu dans un tourbillon de poudre, les Soissonnais n'avaient qu'à déceler, pour sortir de ce mauvais pas, et se remettre sur le chemin solide, avec la perspective d'avoir à recommencer le même jeu vingt arpents plus bas.

Or donc, un jour, ma grand-mère vit passer devant sa porte une bande de forcenés comme ceux dont j'ai essayé de vous donner une bien faible idée, et sa pensée se reporta aussitôt sur ses deux fils qui devaient sûrement revenir du bois et qui auraient à subir les tracasseries, voire même les violences d'une douzaine de soulards irlandais. Si vous les aviez vus passer, vous auriez compris les craintes de ma grand-mère et comme elle, vous vous seriez signé en entendant leurs infernales vociférations.

Les deux fils de ma grand'mère étaient, Michel, mon père, à moi, et Baptiste. Michel, l'aîné, était de taille ordinaire, d'une bravoure reconnue, ne reculant devant rien. C'était une "bonne jeunesse". Baptiste, âgé de 22 ans, était doux comme une jeune fille, incapable de faire du mal à une mouche. Il pouvait être un peu plus grand et un peu plus gros que Mgr Fallon, peut-être pas aussi beau que lui, mais j'oserais dire qu'il était plus fort. J'aurais bien voulu les voir pris ensemble, au "foot-ball," par exemple.

Michel était un beau conteur d'histoires. Baptiste, lui, c'était de chanter, et avec quelle voix, mes amis!

Ce jour-là Baptiste battait la marche assis sur son voyage de bois et chantait à tue-tête "Dans les prisons de Nantes". Il venait de bisser "lâchez-moi les pieds", quand son cheval s'arrête net, les oreilles à pique, et il voit venir à lui cinq à six Irlandais qui le menaçaient du poing et lui criaient: "clear the road, you damned pea soup!"

Baptiste ne comprenait pas l'anglais et demanda à son frère qui venait en arrière de lui:

—Dis donc, Michel, qu'est-ce qu'ils me veulent ces gars-là?

—Ils te disent de t'ôter de leur chemin.

—Mais c'est à eux de passer à côté; ils sont "allèges" tandis que nous avons notre charge. Tout de même pour ne pas faire de chicane...

Baptiste qui était descendu de son voyage s'apprêtait à soulever sa charge d'éérable verte. Il s'était même arebouté et avait pris l'arrière du traîneau, en dessous du sommier, tandis que les Irlandais dirigeaient son cheval vers un banc de neige. Pendant ce temps-là Michel avait décroché une "lambine" de son traîneau et accourait à la défense de son frère. D'un coup d'oeil il comprit qu'il ne pouvait avoir aucun secours de Baptiste qui avait déjà pris son aplomb pour donner le chemin et il ne vit le salut que dans une colère subite de son frère. Et le moyen était de lui fouetter le sang. Ce ne fut pas long. Michel, sans crier gare, administra à son frère une volée de coups de lambine qui fait esclaffer les Irlandais.

Mal leur en prit. Baptiste sous le coup de la douleur, furieux d'avoir fait rire de lui, ne fait qu'un saut au milieu de la bande irlandaise et joue si bien des poings qu'en moins d'une minute il avait culbuté tout le contingent, hommes, chevaux et voitures, dans la neige, où il avait décidé de se mettre lui-même avec son attelage. Et cela tout en regardant d'un air furieux son frère qui lui montrait en souriant la lambine rédemptrice.

Rendus à la maison en dételant leur monture, Baptiste qui était resté silencieux jusque-là partit d'un bruyant éclat de rire.

—Sais-tu, mon vieux, que tu as bien fait d'attendre l'arrivée des Irlandais pour me chauffer le caractère. Nous avions bien tort d'avoir peur de tous ces gens là. Je crois que la prochaine fois ils seront contents de prendre leur moitié du chemin comme des gens bien élevés.

Mon défunt père m'a fait comprendre, plus d'une fois, que la lambine avait du bon pour réveiller les endormis.

Et cette histoire m'est revenue à l'esprit parce que nous nous trouvons en face de gens qui eux aussi veulent prendre tout le chemin. Comme sur la route de Soissons je vois nombre de Baptiste Renouf qui au lieu d'affirmer leurs droits sont prêts à tout céder pour éviter la chicane.

De là les lettres un peu frustrées que je vous adresse, autant de coups de "lambines" qui, je l'espère fermement, finiront par réveiller nos gens et ramener un peu de justice dans nos "environs".

Michel Renouf.

— o —

LE COMBAT NAVAL DE LA POINTE

A LA GARDE

LA Pointe à la Garde est située à douze milles de Restigouche et à mi-chemin entre cette dernière place et Tracadieche sur la rive nord de la baie des Chaleurs. C'est un cap qui s'avance dans la baie et laisse au nord-est une

grande échancrure ou anse qui se prolonge jusqu'à la Pointe Escuménac, l'espace de six milles. C'est là que la baie des Chaleurs perd son nom pour prendre celui de baie Restigouche. Les Français, peu avant la conquête, avaient un camp militaire à Restigouche, comme en font foi les actes de baptêmes, mariages et sépultures des pères récollets Etienne et Ambroise, conservés dans les archives de Saint-Joseph de Carleton.

Pour se protéger contre les poursuites des vaisseaux anglais, les Français avaient établi une batterie de canons à la Pointe Bourdon. Peu après la prise de Québec en 1759, les Anglais, ayant appris par les Sauvages que les Français avaient un camp à Restigouche, vinrent les déloger. Il y eut un combat sanglant à la Pointe à la Garde entre les navires français et anglais. Deux frégates françaises furent englouties au pied du Cap. On pouvait voir encore les "carcasses" à marée basse, il n'y a pas bien des années; on a vu même des canons au fond de l'eau. Un des canons de cette batterie se trouve encore actuellement dans une bâtisse appartenant à la famille Baxter établie sur ce Cap.

L'abbé E.-P. Chouinard.

— o —

UN ENFANT PATRIOTE

ON raconte de M. Benoit Bestien, mort il y a quelques années, l'anecdote suivante:

En 1837, son père qui était allé résider à Ste-Scholastique, avait été un des premiers à prendre les armes et à organiser les siens. Comme on le sait, les patriotes, mal armés, durent céder devant le nombre et se disperser. Alors les "brûlots" de Colborne se livrèrent à la plus agréable partie de leur tâche. Ce ne fut que pillage et dévastation; la torche incendiaire fut promenée sur le long et le large, et on ne fut pas éloigné de voir, au Canada, une seconde édition des ignominies qui marquèrent en 1814, l'invasion de la France par des Alliés.

Les soldats anglais étaient rendus à Ste-Scholastique. Ils en voulaient tout particulièrement au père de Benoit Bastien. Sa maison leur fut désignée, mais ils n'y trouvèrent que l'enfant.

—Où est ton père? lui demanda le chef du peloton.

—Il est allé se battre à St-Eustache.

—N'as-tu pas peur des soldats?

—Non, un patriote n'a jamais peur des soldats, répondit crânement Benoit.

L'Anglais ne put s'empêcher d'admirer cette bravoure si candide et si déçue. Il commanda à ses gens de respecter l'immeuble du patriote Bastien; il fit remettre le butin qui venait d'être enlevé et, sans doute, parla souvent du petit patriote qui lui avait donné la réplique à Ste-Scholastique.

BELLE REPONSE DE FRONTENAC

LE 16 novembre 1690 parut devant Québec une flotte de 35 voiles portant 2,000 hommes de débarquement. Dès qu'on eut jeté l'ancre le commandant de l'expédition, l'amiral Phipps détacha un officier pour sommer la ville de se rendre. Cet officier fut reçu sur le rivage; on lui banda les yeux, et avant de le conduire au château, on le promena longtemps autour de la place, comme si l'on eut circulé au travers de chausse-trappes, de chevaux de frise et de retranchements. Les troupes faisaient pendant ce temps un grand bruit avec les armes et les canons, pour augmenter la surprise du parlementaire, car les Anglais croyaient la ville désarmée et hors d'état de se défendre. Aussi, lorsque le bandeau tomba de ses yeux, et qu'il se vit en présence du gouverneur, au milieu d'une salle remplie d'officiers, il resta confus et présenta sa sommation d'un air qui contrastait avec l'arrogance des termes qu'elle contenait. Il se remit cependant bientôt, tira de sa poche une montre, et dit à M. de Frontenac qu'il était dix heures et qu'il désirait qu'on le renvoyât à onze heures avec la réponse.

PROF. LA VOIE

Maison fondée en 1860

Perruquier

Satisfaction Assurée



SANS

Toujours en mains un assortiment complet de Perruques, Toupets, Tresses et Boucles en cheveux naturels. Importateur direct de Paris, Londres et New-York.

Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs.
SPECIALITE

Cheveux teints de toutes les couleurs, coiffures pour Bals et Soirées.



AVEC

Aussi Peignes et Ornaments de tous genres pour cheveux, ainsi que les articles de toilettes des meilleures marques pour l'Embellissement du Teint et Conservation de la Chevelure.

8, Rue Notre-Dame Ouest, Montreal, Can.

Tel. Bell Est 688

J. E. Bourcier

Manufacturier
de Fourrures

Specialité :



MOUTON

VISION

219 rue Amherst

MONTRÉAL
Près Ste-Othérine.

Le Lait Homogénéisé Laurentia

La question du lait pur, complet, stérilisé et à l'ordre du jour de la Profession Médicale et du Public. Le lait "Laurentia", stérilisé, homogénéisé est le lait par excellence, pur et complet, divisé mécaniquement et à haute pression, ce qui le rend facile à digérer, sans sacrifier ses propriétés nutritives. Il est à l'épreuve des microbes et des fraudeurs; il se conserve indéfiniment comme du vin en bouteilles—c'est le résultat de l'homogénéisation — procédé précieux, merveilleux, qui répond à toutes les exigences des hygiénistes et des médecins. Demandez-le à votre épiciers, c'est la Cie. Canadienne de Produits Agricoles Limitée qui le prépare avec les soins les plus méticuleux à son usine de Lacolle, P. Q.

Phipps demandait que les habitants du Canada se livrassent à sa discrétion, il leur pardonnerait le passé. Piqué du manque de convenance des termes de la sommation, le gouverneur répondit: "Allez, je vais répondre à votre maître par la bouche de mes canons, qu'il apprenne que ce n'est pas de la sorte qu'on fait sommer un homme comme moi."

F. X. Garneau.

MOT D'ENFANT

LOUIS-Joseph Papineau naquit à Montréal le 7 octobre 1786. Il manifesta, dès son bas âge, une rare précocité d'intelligence qui frappait tout le monde.

Parmi les traits d'esprit qu'on lui attribue, il en est un qui mérite d'être mentionné. Il avait coutume de manger à la même table que son père, excepté quand il y avait des étrangers. Un jour, qu'il y avait un grand dîner chez M. Joseph Papineau, le jeune Louis voulut prendre sa place à côté de son père, mais celui-ci le renvoya en lui disant: "Quand tu auras de la barbe, tu mangeras avec les hommes." Louis alla, de mauvaise humeur, s'asseoir à une autre petite table réservée pour les enfants. Le chat de la maison s'étant approché de lui pendant le dîner, il le chassa en lui disant: "Tu as de la barbe, toi, va-t-en à l'autre table." Inutile de dire que le mot fit fureur parmi les convives de M. Joseph Papineau qui toute sa vie se plut, chaque fois qu'il en eut l'occasion, à raconter cette anecdote.

L. O. David.

MONSEIGNEUR FABRE ET LE MARGUILLIER

QUOIQUE dans la modeste position de cultivateurs, nos Canadiens savent bien vivre et au besoin, dire des bons mots. En 1882, Mgr Fabre allait de St-Jean de Matha à St-Damien, à travers les montagnes et les mille côtes qui

se succèdent comme les grains du rosaire. Le marguillier, dont j'oublie le nom, pour soulager son cheval dans un chemin montant, sablonneux, malaisé, saute à terre, puis, en bon canadien, prend sa pipe et l'allume aussitôt. Mgr Fabre, dont la tenue fut toujours irréprochable, détectait le tabac et même un peu les fumeurs, si jamais on peut dire qu'il ait détesté quelqu'un; à cette vue, il me dit à l'oreille: "Prenez garde qu'il continue à fumer en montant en voiture." En arrivant au haut de la colline, notre marguillier décharge sa pipe sur un caillou et la remet en un lieu sûr. Un peu plus loin, il répondit aux prêtres qui le pressaient d'aller plus vite: "Pensez-vous, dit-il, que je vais mourir ma bête, pour me priver plus vite d'une compagnie que je n'ai jamais eue et que je n'aurai jamais."

—"Bien dit! bien dit!" répéta Monseigneur à plusieurs reprises.

LA PATRIE ET LE PATRIOTISME

LE patriotisme, c'est l'amour de son pays, le dévouement à la terre où l'on a vu le jour; c'est cet attachement inné dans le cœur de l'homme aux objets de la nature qui ont les premiers frappé ses regards, et qui ont été témoins de ses premiers pas dans la vie.

Cette expression, comme on le sait, est dérivé du mot "Patrie", en latin "Patria". Dans son sens étymologique elle signifie "terre paternelle"; et les Latins avaient consacré cette expression dans leur langue pour désigner le territoire qui leur avait légué leurs ancêtres, et qu'ils devaient eux-mêmes à leur tour transmettre à leurs descendants comme un dépôt sacré. C'est précisément le même sens que nous attachons à notre mot français "Patrie".

Le patriotisme est un de ces sentiments que l'auteur de la nature a gravés lui-même en traits de feu dans le fond de l'âme humaine. C'est ce sentiment qui fait les héros et qui donne à l'homme ce courage indomtable qui le rend plus fort que la mort. L'amour du sol natal se re-

ABONNEZ - VOUS

— A —

LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux. Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un COUPON PRIME d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la REVUE DE LA MODE à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,

DEPARTEMENT DES PATRONS,

200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à La Revue de la Mode..

Nom

Adresse

trouve partout, sous les glaces du pôle comme dans les déserts brûlants de l'Afrique. Le pauvre Esquimau, avec son costume de peau d'ours ou de caribou, aime sa cabane de glace, il prend avec délice ses repaps de chair crue. Il ne peut concevoir qu'il y ait au monde de pays plus favorisé que le sien. C'est en vain que vous le promènerez dans les grandes villes de l'Europe, que vous étalerez à ses yeux toutes les merveilles de la civilisation, que vous essayerez à lui faire goûter les douceurs et apprécier les avantages qu'elle nous prouere. Il ne vous comprendra point; il ne comprendra pas qu'on puisse trouver le bonheur dans la jouissance de toutes ces choses. Pour lui rien n'égale la beauté de ces rochers couverts de mousse où broutent des milliers d'agiles caribous et que parcourent en tous sens les nombreux troupeaux de boeufs musqués qui y paissent; nulle émotion semblable à celle qu'il éprouve à voguer dans son canot de peaux entre les montagnes flottantes des glaces du pôle, à la poursuite des grandes baleines du Nord.

Il faut en dire autant du malheureux habitant des sables brûlants de l'Afrique. Les formidables rugissements du lion, la férocité du tigre et le l'hyène le font bien trembler un peu à la vérité, mais il n'en aime pas moins les déserts arides qui l'ont vu naître, il n'en poursuit pas avec moins de bonheur la gazelle légère, cet hôte inoffensif du désert. Lui aussi, ce rude Africain, a une patrie qui possède toutes ses affections et à laquelle nul autre pays n'est préférable à ses yeux.

Ainsi ces natures incultes, ces hommes dégénérés que la Providence semble avoir relégués dans ces régions inhospitalières pour des raisons, sans aucun doute, infiniment justes; ces hommes si dégradés qu'ils soient par leur abaissement intellectuel et leur corruption morale ont cependant conservé vivace dans leur coeur l'amour de la patrie. Dieu qui a permis que tant de nobles sentiments, qui font battre le coeur des hommes régénérés, aient fait chez ces infortunés un triste naufrage, n'a pas voulu dans sa miséricorde que celui du patriotisme ait le même sort. Il le

leur a conservé comme une compensation et une planche de salut dans les dures privations auxquelles il les a soumis.

Mgr L.-F. Lafèche.

UNE AVENTURE D'ETUDIANTS

ENDANT son séjour à l'Université Laval de Québec, un étudiant en médecine aborde un soir Marmette, le romancier bien connu.

—Veux-tu venir avec moi voler un sujet de dissection au cimetière de... ?

—C'est fait.

A onze heures du soir, les deux étudiants étaient dans le cimetière, par un beau clair de lune. Le cadavre était sorti de la fosse avant l'arrivée du charretier.

En attendant, ils traînèrent leur sujet le long de la clôture, couverte à mi-hauteur par la neige.

Pendant qu'ils y étaient blottis, Marmette vit, à travers les fentes, venir dans le chemin du roi un cultivateur qui, au lieu de passer outre, se détourna de son chemin et, sans rien soupçonner, se dirigea droit sur lui. Pressé par une petite servitude de l'humaine nature, le cultivateur s'arrêta le long de la clôture, regarde à droite et à gauche et, croyant n'être vu de personne, le profanateur!

...mingebat in patrios cineres.

Une idée soudaine passe par la tête de Marmette.

—Si je lui faisais une peur?

Ce disant, il allonge le bras au-dessus de la clôture et saisit le casque de l'habitant.

Le malheureux! il en vit trente-six chandelles! Il crut tous les revenants du cimetière déchaînés à ses trousses pour venger son crime.

Il bondit, il s'élança, éperdu, échevelé. Il court... Marmette a beau lui jeter son casque par la tête, il n'en est que plus épouvanté; il s'imagine recevoir le coup de poing d'un fantôme. Il est hors de lui-même, il court, il court encore...

Placide Lépine.